

Franckesche Stiftungen zu Halle

Grammaire Pratique welche die Anwendung der französischen Sprachlehre in Exempeln zeigt

Franckesche Stiftungen zu Halle

Halle, 1792

VD18 12612545

Sectio I. Gespräche in etlichen Decurien.

Nutzungsbedingungen

Die Digitalisate des Francke-Portals sind urheberrechtlich geschützt. Sie dürfen für wissenschaftliche und private Zwecke heruntergeladen und ausgedruckt werden. Vorhandene Herkunftsbezeichnungen dürfen dabei nicht entfernt werden.

Eine kommerzielle oder institutionelle Nutzung oder Veröffentlichung dieser Inhalte ist ohne vorheriges schriftliches Einverständnis des Studienzentrums August Hermann Francke der Franckeschen Stiftungen nicht gestattet, das ggf. auf weitere Institutionen als Rechteinhaber verweist. Für die Veröffentlichung der Digitalisate können gemäß der Gebührenordnung der Franckeschen Stiftungen Entgelte erhoben werden.

Zur Erteilung einer Veröffentlichungsgenehmigung wenden Sie sich bitte an die Leiterin des Studienzentrums, Frau Dr. Britta Klosterberg, Franckeplatz 1, Haus 22-24, 06110 Halle (studienzentrum@francke-halle.de)

Terms of use

All digital documents of the Francke-Portal are protected by copyright. They may be downloaded and printed only for non-commercial educational, research and private purposes. Attached provenance marks may not be removed.

Commercial or institutional use or publication of these digital documents in printed or digital form is not allowed without obtaining prior written permission by the Study Center August Hermann Francke of the Francke Foundations which can refer to other institutions as right holders. If digital documents are published, the Study Center is entitled to charge a fee in accordance with the scale of charges of the Francke Foundations.

For reproduction requests and permissions, please contact the head of the Study Center, Frau Dr. Britta Klosterberg, Franckeplatz 1, Haus 22-24, 06110 Halle (studienzentrum@francke-halle.de)

urn:nbn:de:gbv:ha33-1-198889

Der andere Theil.

Generalübungen zur ganzen Sprachlehre überhaupt.

SECTIO I.

Gespräche in etlichen Decurien.

PREMIERE DIZAINE.

Entretiens familiers entre des Ecoliers,
traduits de ceux de Mr. le Docteur Langius.

POLYCARPE et NATHANAEL.

I. De l'arrivée d'un nouvel écolier à l'école.

§. 192. P. Bonjour Nathanael. Dieu vous garde. N. Je vous le rends Polycarpe; d'où venez-vous? P. De chez mon Père. N. Qu'est-ce que vous nous apportez? P. Ce que j'apporte? moi-même; j'ai dessein de m'enroler pour devenir membre de votre école. N. Nous aurons en vous un nouveau venu, et un camarade d'école, qui nous fera fort agréable. P. Je suis sensible à votre amitié; et je vous en fais le meilleur gré du monde. N. Avez-vous fait bonne provision de livres? P. Je n'en ai aucun comme vous voyez. N. Vous êtes donc comme un soldat sans armes. P. Je ne viens pas pour combattre, mais pour apprendre. N. Pour moi je trouve qu'il est plus facile (aisé) de manger sans assiette et sans couteau, que d'apprendre sans livre. P. J'achèterai volontiers ce qui me manque. Cependant dites moi ce que vous traitez dans votre école. N. (Je m'en vais vous le dire) écoutez. P. Eh bien! j'écoute, parlez.

II. Du commencement des leçons.

§. 193. P. Par où commencez-vous vos leçons? N. Nous commençons par rendre à Dieu ce qui lui est dû, comme à notre souverain Seigneur. P. Vous faites bien; mais racontez moi un peu comment vous vous y prenez? N. Premièrement nous prions, puis nous chantons, et nous lisons l'écriture sainte, sous les yeux de notre Précepteur, qui nous l'explique. P. Je fais lire et prier; mais je n'ai pas encore appris à chanter. N. L'usage (exercice) fait le maître, par lequel nous apprenons insensiblement les paroles, puis l'air ou la mélodie.

III. Des Livres.

§. 194. P. Que portez-vous sous votre manteau, Nathanael? N. Les livres dont j'ai besoin à l'école. P. Montrez-les moi. N. Les voilà

voilà tous. P. He! quelle pile de livres avez-vous là! il me semble que vous portez une bibliothèque. N. Il ne faut pas tant faire de bruit, il n'y en a que sept. P. Dites moi, je vous prie, le nom de chaque livre en particulier. N. Le premier s'appelle Donat ou le rudiment, le second le Vestibule, le troisième l'Univers en abrégé, avec des figures; le quatrième est le *Vocabulaire*, le cinquième la Grammaire, le sixième la *Grammaire pratique*, et le septième les colloques ou les entretiens. P. Que de livres et de dépenses! mais pour du savoir, il n'y en a guères. N. Mais voyons un peu les vôtres, où sont ils? P. Tenez, les voilà tous réduits à un seul, qui est la Grammaire, dont la première et la seconde partie comprennent les rudimens, la troisième la syntaxe, la quatrième la quantité des termes ou le vocabulaire, la cinquième et la dernière renferme le livre des colloques ou entretiens. N. C'est agir sagement que d'en user de la sorte, car il ne faut pas amplifier les choses sans nécessité, il faut toujours choisir le plus court. Je prierais donc mon Père de m'acheter le même livre.

IV. De la Préparation à la leçon.

§. 195. P. Que faites vous Nathanael? N. Je me prépare à la leçon que nous allons réciter. P. Quelle leçon est-ce? N. Ce sont des mots que nous devons savoir par coeur. P. Et comment vous y prenez vous? N. Je lis et relis les mots que je dois apprendre avec attention et à haute voix. P. Est-ce ainsi que cela se fait? N. Tout de même; mais il ne suffit pas de lire une fois ou deux la même leçon, il la faut répéter dix-vingt, jusqu'à trente fois, c'est ainsi que j'apprends, et que je m'avance peu à peu et sans peine dans les études: imitez moi, et vous en ferez l'expérience. P. Le conseil que vous me donnez est très bon, je le suivrai.

V. Du récit de la leçon à haute voix.

§. 196. P. Récitez moi votre leçon, Nathanael. N. Que je vous récite ma leçon? et qui vous a fait mon précepteur? P. Si vous faites difficulté d'être mon disciple, je ferai le vôtre, et je vous réciterai ma leçon, afin que je la puisse réciter plus facilement au Précepteur. N. Récitez la, je vous écoute. P. Mais prêtez si bien l'oreille que vous m'aidiez, si par hazard je viens à hésiter ou à manquer. N. Je le ferai.

VI. De Patention.

§. 197. P. Continuez, Nathanael, la version, (l'explication) du colloque ou dialogue, c'est Précepteur qui le commande. (Pardonne.) N. Dites moi incontinent l'endroit où vous avez cessé, car je ne le fais pas. P. Que ne prenez vous garde à ce que vous faites? N. Je pensois au diner. P. O négligent et gourmand que vous êtes! à peine êtes vous entré à l'école, que vous avez l'esprit à la cuisine, au lieu de penser à vos livres. N. Montrez-moi un peu la fin de votre leçon,
de

de peur que je ne sois battu. P. Je vous la montrerai pour cette fois, mais si vous y retournez je vous abandonnerai; et si je ne vous aide, vous serez inmanquablement battu.

VII. De la négligence.

§. 198. P. Pourquoi est-ce que votre frère ne fait presque jamais sa leçon? N. Il la saurait s'il n'étoit pas négligent et paresseux. P. D'où lui vient cette négligence? N. Elle provient entr'autres choses du vice de la gourmandise ou de la glournerie. P. Vous l'avez deviné, car ventre trop gros et trop gras, subtil esprit n'engendre pas. N. La chose est telle que vous le dites, et mon frère est si goulou qu'il se fait toujours de la meilleure partie du déjeuner. P. N'attend-il pas qu'on le lui donne? N. Il se jette pour l'ordinaire sur ce qui lui paroît le meilleur. Et souvent ses yeux sont plus grands que son ventre. P. Vous me racontez-là une chose indigne d'un jeune homme qui a l'honneur en recommandation.

VIII. De la diligence.

§. 199. P. Pourquoi me regardez vous Nathanael? N. J'admire votre diligence. P. Cela ne mérite pas votre admiration, je ne fais que mon devoir, et je ne m'en acquitte pas même avec toute l'exactitude requise. N. Mais pourquoi êtes vous si diligent? (assidu?) P. Parceque je me sens excité par l'amour. N. Quelle est donc la personne que vous aimez et qui vous rend si diligent? P. J'aime Dieu et les études; Dieu, qui nous a recommandé et même ordonné le travail; les études, qui sont la plus excellente espèce de travail. N. Vous travaillez bien, et ne philosophez pas mal; je loue votre diligence. P. Il ne suffit pas de la louer, il vaut encore mieux l'imiter. Car on trouve assez de gens qui la louent, mais on en trouve peu qui la pratiquent.

IX. Du babil et des impertinences.

§. 200. P. Que dites vous babillard? Que raisonnez vous? N. Qu'en avez vous à faire? P. Beaucoup, sans doute, car vous m'empêchez. N. Hé voyez un peu la diligence de ce garçon! P. Ha, voyez la négligence de ce causeur! N. Je fais usage de la langue qui m'a été donnée de Dieu. P. Vous l'a-t-il donnée pour babiller? point du tout, vous vous trompez lourdement; c'est plutôt un mauvais qu'un bon usage que vous faites de votre langue: quand le Précepteur vous interrogera, vous pourrez vous en servir; mais vous pouvez l'épargner, (en retrancher l'abus) pendant qu'on fait la leçon. N. J'avoue que vous ne jugez pas mal des choses. P. Mettez donc un frein à votre langue, (tenez donc votre langue en bride,) d'autant plus qu'il faudra un jour rendre compte à Dieu de chaque parole qu'on aura proferée, non seulement des paroles fales, mais encore des paroles impertinentes, oiseuses ou inutiles.

X. De la sortie des écoliers de l'école.

§. 201. P. Quelle heure est-il Nathanaël? N. Pourquoi demandez-vous, quelle heure il est? P. J'attends avec impatience que nous puissions sortir de l'école, ou qu'il sonne onze heures. N. Dix heures font à peine sonnées. P. Malheureux que je suis! N. Vous l'êtes plus que vous ne pensez, de ne prendre point de goût aux études. (d'avoir du dégoût pour les études.) P. Difons qu'il a sonné onze heures. N. N'avez vous point de honte de mentir? croyez vous qu'on se moque de Dieu, et qu'il faille imposer au Précepteur? P. Je ne veux ni mentir, ni tromper personne. N. Je ne vous le conseille pas, car vous savez, qu'on châtie les menteurs à coups de verges.

DEUXIEME DIZAINE.

Entretiens familiers sur les vertus chrétiennes.

Entre PAUL et ARETOPHILE.

Qui est la sixième dans les Dialogues de Monsieur Langius.

I. Du nom d'Aretophile.

§. 202. P. Bon jour, Aretophile. A. Je vous le rends, Paul, bon jour. P. O que vous portez un beau nom, Aretophile! A. En quoi consiste la beauté de ce (mon) nom? P. Aretophile signifie une personne qui aime la vertu et qui s'y applique; car le mot ἀρετή veut dire vertu, et φίλος, ami ou amateur de la vertu. A. Qu'est-ce que la vertu? P. A vous entendre, on voit bien que vous ne portez que le nom de la vertu, sans en connoître le prix ou la valeur comme Cicéron, qui sans comprendre (connoître) la force de la vertu, parle fort à propos de vous et de vos semblables. A. Enseignez-la moi donc. P. Je m'en vais vous l'apprendre dans toute son étendue.

II. De la sagesse divine.

§. 203. A. Qu'est-ce donc que d'être sage? P. C'est être tellement éclairé par l'esprit de Dieu, que nous prenions goût aux vertus et à la communion avec Dieu qui nous a doué de sa connoissance. A. Quoi de plus? P. Rien davantage. Peut-on désirer quelque chose au dessus de Dieu et des vertus d'un esprit illuminé? A. Je ne désire à la vérité autre chose, mais j'aurois envie de savoir, si tous les hommes ont la sagesse en partage? P. Les vrais sages sont fort rares aujourd'hui. A. Quelle en est la cause? P. C'est qu'ils ne craignent pas Dieu; car la crainte de Dieu est le commencement de la sagesse.

III. De l'autre, ou de la source des vertus.

§. 204. A. Dites-moi, Paul, d'où (ou de qui) la vertu tire son origine? P. De Dieu qui est le souverain bien, l'auteur de tout bien, et la source inépuisable de toutes les vertus. A. Comment faut-il faire pour puiser dans cette source? P. Par la prière, et avec un coeur

coeur droit et sincère, qui tire à foi les dons et les graces de Dieu; un tel coeur ou esprit est déjà un don de Dieu. A. Je vois par là qu'il n'y a point de vertu, et qu'on ne la peut pratiquer constamment que dans la communion avec Dieu. P. Vous le prenez bien, et c'est déjà un effet de la sagesse, qui vient de la grace de Dieu.

IV. De la crainte de Dieu.

§. 205. A. Qu'est ce que la crainte de Dieu? P. Vous l'avez déjà entendu; elle est le commencement de la sagesse; l'heureux assemblage ou la plénitude de toutes les vertus. A. Je n'entends pas encore ces choses-là. P. Je m'en vais donc vous l'éclaircir. A. J'attends votre explication avec impatience. P. Celui qui craint Dieu comme il faut, le connoit véritablement, l'aime respectueusement, garde ses commandemens, et s'abandonne à lui dans une parfaite résignation. A. A ce que j'entends, la crainte de Dieu est une chose difficile à aquérir.

V. De l'amour de Dieu ou de Jésus-Christ.

§. 206. A. Qu'est ce que l'amour de Dieu? P. C'est le fruit de l'Esprit et de la foi. A. Que renferme-t-il? P. Une affection sincère du coeur, qui ne laisse jamais la vertu oisive, qui fait que l'homme s'applique sans cesse à la pratique de la vertu: c'est à dire qu'un homme qui aime Dieu, s'aquite de son plein gré de tous les devoirs du Christianisme. A. Je me souhaite à moi-même une telle disposition d'Esprit. Dieu nous la veuille acorder à tous deux.

VI. Des vertus essentielles à la jeunesse.

§. 207. A. Il y a trois vertus particulières, les quelles à ce que j'ai oui dire (l'on m'a dit) servent (contribuent) beaucoup à orner un jeune homme: savez vous, Paul, quelles sont ces vertus? P. Je ne fais; je voudrais bien les savoir. A. La première de ces vertus est l'obéissance. P. Cette vertu m'est bien connue. A. Mais peut-être n'en connoissez vous que le nom. P. Quel effet produit cette vertu? A. De vaincre ou de surmonter l'opiniâtreté de la jeunesse, de soumettre les enfans à la discipline, et de les rendre souples, déliés et flexibles. P. O la belle vertu! Quelle seroit nécessaire à mon frère qui est naturellement désobéissant. A. Ajoutez: et à moi aussi. P. Que ne dites vous plutôt: très nécessaire à nous deux? A. Prions Dieu, qu'il nous acorde un esprit de soumission et d'obéissance. P. L'avis est bon, mais nous devons le prier de manière que nous offrions à ce donateur de tout bien un coeur susceptible des salutaires impressions de sa grace.

VII. De l'amour de la vérité.

§. 208. A. Quelle est la seconde vertu qui sert sur tout d'ornement aux enfans? P. L'amour de la vérité. A. Quel effet produit cette vertu? P. Elle réprime l'envie ou la passion de mentir, et répand (produit) dans l'ame la tranquillité et la candeur. A. Nous voulons
nous

nous appliquer à cette vertu, car j'ai oui dire, que le menfonge vient du diable. P. On vous a dit la pure vérité: car le diable est un menteur fiefé; il est même le père des menfonges. A. O combien d'enfans a ce père; P. J'en conviens, je ne le puis nier, et l'expérience en est un témoin assez authentique. A. Fuyons ce vice, aussi bien que Satan qui en est l'auteur. P. Mais vous, mon cher Aretophile, gardez-vous bien aussi de mentir, en faisant cette promesse. A. Non, je ne mentirai pas, moyennant l'assistance de Dieu, suivant le précepte de St. Paul, qui dit: *Ayant dépouillé le menfonge, parlez en vérité.*

VIII. *De la diligence.*

§. 209. A. Il reste une troisième vertu, que les jeunes gens doivent avoir en grande recommandation. P. Je n'anrai pas de peine à la deviner. A. Devinez-la. P. N'est-ce pas la diligence? A. Vous l'avez deviné. (Vous avez mis le doigt dessus.) P. Il ne faut pas en être surpris, parceque je suis diligent. (car j'en fais profession.) A. Mais il n'est pas s'çant de se louer soi-même. P. Voulez vous donc que je mente, et que je m'écarte de l'amour de la vérité, qui nous est si recommandée? A. Point du tout. P. Je mentirois pourtant, si j'allois dire que je suis paresseux. A. Il y a bien de la différence, entre avouer sa paresse et faire parade de sa diligence. P. Je ne suis pas vanteur, je ne fais que témoigner de ma diligence. A. Mais ne savez-vous pas, qu'on ne peut être témoin en sa propre cause?

IX. *Du modèle accompli des vertus.*

§. 210. P. Quel est le meilleur et le plus excellent modèle de toutes les vertus? A. C'est Jesus Christ notre Sauveur. P. A quels titres? Pour quelle raison? A. Parce qu'il a parfaitement pratiqué ce qu'il a solidement enseigné. P. Jesus Christ est-il donc le seul qu'il nous faille imiter? A. C'est lui par excellence; mais cela n'empêche pas que nous n'imitions aussi ceux qui suivent les traces de Jesus-Christ. P. Dieu veuille que toute la conduite de notre vie soit une continuelle imitation de celle de Jesus-Christ.

X. *Des vices opposés aux vertus.*

§. 211. P. Qu'est ce que le vice, Aretophile? A. C'est une maladie, ou pour mieux dire la peste de l'ame. P. Comment se guérit cette maladie? A. Par la pratique des vertus. Car celui qui se revêt (de la riche parure) des vertus, se dépouille (en même tems des vieux haillons) du vice, il abhorre le vice. P. Mais quel vice est le plus pernicieux à la jeunesse? A. C'est l'amour propre. P. Nous tâcherons d'apporter, par le grace de Dieu, du remède à ce mal.

III. DIZAINÉ.

Dialogues mêlés de phrases, et de façons de parler familières, courtes et nécessaires, pour délier la langue, sur diverses matières.

§. 212.

I. Premier Dialogue entre deux amis.

Bon jour Monsieur. Votre serviteur Monsieur. Je suis le vôtre. Comment vous portez-vous ? A votre service. J'ai bien de la joie de vous voir. Je vous remercie très-humblement. Comment se porte Monsieur votre Père ? il se porte bien. Madame votre Mère ? elle se porte bien. Où sont-ils ? A la campagne. (En Ville. Au logis. Il est sorti. Elle est sortie.) Avez-vous été à la Cour ? J'y fus avant-hiér. J'en viens. Connoissez vous Monsieur N. Je le connois bien. (Je ne le connois pas. J'ai l'honneur de le connoître. Je n'ai pas l'honneur de le connoître.) Connoissez-vous Madame Ariane ? Je la connois bien. (Je ne la connois pas. Je la connois de vue. J'ai l'honneur de la connoître.) Quand avez-vous vu Mademoiselle la Sageffe ? Quand l'avez-vous vue ? Je la vis hiér. (Il y a long-tems.) D'où venez-vous ? Je viens de la Ville neuve. (De la Cour. Du chateau. De l'hôtel de Ville. De chez Monsieur le Capitaine. De chez moi. De l'Eglise. De la Sale d'Armes. Du Manège. Du Caffé. De la Poste.) Quelle nouvelle ? Je n'en fais point. Jen'ai pas lu la Gazette. Où allez-vous ? Je vais au logis. (A la Cour. En France. Chez Madame N. A l'Eglise. Chez nous. Ici près, voir un ami.) Faites mes complimens à Madame votre Mère. Faites-moi cette amitié là. Je n'y manquerai pas. Adieu.

§. 213.

II. Entre deux amis.

Monsieur, j'ai des complimens à vous faire. De la part de qui ? De la part de Monsieur votre Oncle. Comment se porte-t-il ? il se porte fort bien. (Je crois qu'il se porte bien. Il se portoit bien hiér au soir. Il se portoit bien la dernière fois que je le vis.) Monsieur son fils est il encore à N. Oui, Monsieur, il y est. Y est-il établi ? Est-il marié ? Que fait-il là ? Je n'en fais rien. Lui avez-vous parlé ? Oui, plusieurs fois ? Quand y étiez vous ? la semaine passée. Ne reviendra-t-il pas à Leipzig. Peut-être. Adieu, Monsieur. Votre serviteur Monsieur.

§. 214.

III. Entre deux autres amis.

Monsieur, je suis bien aise de vous voir. Je ne croiois pas faire une si heureuse rencontre. Vous voyez, que les hommes se rencontrent, mais non pas les montagnes et les valons. J'ai bien de la joie de

de vous revoir encore une fois en ma vie. Quand êtes-vous arrivé à Prague? La semaine passée. Où logez-vous? Aux trois Cloches. Quand partirez vous de Paris? il y a six mois. Où étoit le Roi? il étoit à Versailles. Où étiez vous l'été passé? j'étois à Vienne. Demurerez vous ici quelque tems? je n'y ferai que huit jours. Pourquoi si peu du tems? je m'en retournerai en France. Qu'êtes vous donc venu faire ici? je suis venu acheter des chevaux. A quelle heure vous trouve-t-on chez vous? A une heure après midi. Je fors tous les matins à sept heures. Je me donnerai l'honneur de vous voir demain matin. (au matin.) Vous ferez le bien-venu. Adieu Monsieur. Votre très-humble serviteur.

§ 215.

IV. *Entre deux autres amis.*

Je me réjouis de vous voir. Comment vous êtes-vous porté depuis que je vous vis à Paris? Fort bien à votre service. Comment passez-vous le tems tous les jours? Je me promene, car je n'ai rien à faire. N'avez-vous point d'habitudes ici? Non, Monsieur. Je vous en donnerai. Faites-moi cette amitié. Que vous semble de notre pont? C'est un des plus beaux du monde. C'est une belle ville que la ville de Prague. Je suis de votre opinion. Ce sont plutôt des palais que des maisons. Monsieur il faut que je me retire. Quand me reviendrez-vous voir? Quand il vous plaira. Je ferai bien aisé de vous voir. Etes-vous pressé? tant soit peu.

§ 216.

V. *Du diner.*

Il est tems de diner. Laissez votre ouvrage. Mettez vous à table. Asseyez-vous. Mettez votre serviette devant vous. Où est votre couteau? votre fourchette, et votre cuilliere. Dites le benédicité. (priez) Mangez de la soupe. Mangez-en. Voulez vous du mouton. Voulez vous du veau? voulez-vous du gras ou du maigre? aimez-vous le gras? voulez vous de cela? aimez vous la sauce? Dites ce que vous aimez. Mangez. Vous ne mangez pas. Voulez-vous un os? Tenez voilà une aile de poulet. Mangez du pain avec votre viande. Vous ne mangez pas du pain avec votre viande. Avez-vous bu? Demandez à boire. Cette viande est elle bonne? En voulez-vous davantage? Tenez-vous droit sur la chaise. Ne mettez pas les coudes sur la table. Prenez à l'endroit du plat, qui est vis-à-vis de vous. Tirez du potage sur votre assiette, si vous ne voulez pas le manger au plat. Il est trop chaud. Vous vous brûlerez. Ne le soufflez pas. Attendez qu'il soit refroidi. Ne mangez pas si vite. Prenez du sel avec la pointe du couteau. Ne vous panchez pas sur votre assiette. Vous avez laissé tomber quelque-chose sur votre cravate. Essuyez vos doigts à la serviette et non pas à la nape. Vous

ne

ne mangez ni ne buvez. Vous êtes dégoûté. Cherchez votre appetit. Voilà un morceau de roti. Cela reveille l'appetit. En mangeant l'appetit vient.

§. 217.

VI. Continuation.

Aimez-vous le haut gout? oui, je ne suis pas pour les sauces douces. Demandez à boire quand vous aurez soif. Cassez cet os, si vous aimez la moëlle. Ces viandes sont bien cuites (ragoûtantes, bien apprêtées.) Ce gigot de mouton est tout cru (n'est pas assez roti.) Mettez la main au plat. Servez vous vous-même. Cela ne se présente pas. Vous ne mangez point de viandes grossières. Vous vous connoissez en bons morceaux. Vous raffinez sur la délicatesse des mets. Vous connoissez les meilleurs endroits des viandes. La pièce de boeuf tremblante. De la viande entrelardée de gras et de maigre. Une hure de sanglier. Un filet de cerf ou de porc. Le rable d'un lièvre. L'aile d'une perdrix. La cuisse d'un poulet. Faites rechauffer cette sauce. Elle est toute figée. Vous ne touchez point à cette vinaïson. Eprenez le jus d'un citron sur un morceau de roti, pour vous ragoûter. Donnez moi un zelt. Prenez un morceau de ce poulet d'inde. C'est assez mangé pour boire un coup. Rincez moi un verre, et me donnez à boire. Versez tout plein. Vous répandez. A vous Monsieur. (je bois à vous Monsieur.) A votre santé. A la santé de Monsieur N. Il la faut boire à la ronde. Faites-moi raison. Il faut que nous vuidions cette bouteille. Je ne bois point de vin pur. Je trempe toujours mon vin. Je ne saurois boire le vin sans eau. Voilà du vin, qui est fort épuré. Il est pourtant fumeux. Il monte à la tête. Faites-moi donner du vin de votre ordinaire. J'aime mieux le vin du païs, que ces vins forts. Mettez une autre pièce de vin en perce. (un autre tonneau.) Celui ci n'est pas malfaisant. Bâvez encore un coup. Je ne saurois plus boire, ni manger. Prenez une tranche de ce jambon. J'ai bien mangé de cette langue de boeuf, et de ces andouilles. Apportez le dessert. Du fromage. Des noisettes. Des pommes. Des reinettes. Des biscuits. Des macarons. C'est assez bu et assez mangé. Qu'on désolve.

§. 218.

VII. Entrez Monsieur. Soyez le bien-venu. Etes-vous prêt. Pas encore. Attendez un peu. Quel tems fait-il? Il fait beau tems. Il fait bien froid. J'ai grand froid. Vous avez la ropie au nez. Il pleut. Il fait du vent. Il fait un grand vent. Il gèle. Il dégèle. Il neige. Il grêle. Gèle-t-il. Neige-t-il. Il ne fait pas si froid aujourd'hui qu'hier. Il fait plus froid aujourd'hui qu'hier. Il fait encore bien froid. Il faisoit hier fort froid. Il faisoit plus froid l'année passée. Voici un hiver bien froid. Nous n'avons point

eu

eu d'hiver. L'hiver est passé. Nous eumes un rude hiver il y a deux ans. Vous souvient-il du grand hiver? Je n'ai jamais vu un hiver si froid. Ah le beau jour! Allons nous promener. Les jours sont bien longs. Il fait beau à la campagne. Le tems est fort doux. L'air est bien temperé. Nous n'avons point de printems. Les Saïsons sont perverties. Il n'a point fait de printems. C'est un petit hiver. Ah qu'il fait chaud! Il fait fort chaud aujourd'hui. Il fait une chaleur excessive. Je ne saurois endurer la chaleur. Je suis tout en eau. La chaleur m'empêche de dormir. Il ne fait pas si chaud aujourd'hui, qu'il faisoit hiër. Je meurs de chaud. Nous avons bien chaud en été. Nous avons un été bien chaud. L'air est rafraichi. Il fait une chaleur étoufante. Je n'ai jamais senti une telle chaleur. Fait-il aussi chaud en Espagne qu'ici? Il y fait plus chaud. Il y fait bien chaud. La chaleur est passée. Je ne saurois rien faire durant la chaleur. La fraîcheur vient. Il fait trop chaud. Il tonne. Il éclaire. Il fait un grand orage. Les grains sont gâtés. Nous sommes à la Canicule. La Canicule est passée. Les jours sont fort raccourcis. Il fait froid le matin. L'hiver vient. L'hiver s'approche. Les soirées sont longues. Il fait bon suprès du feu. Le feu commence à être de saison.

§. 219.

VIII. Continuation.

Est-il jour? Oui, il est grand jour. Non, il n'est pas encore jour. Le soleil est-il levé? Non, le soleil n'est pas levé. Il se fait tard. Quel tems fait il? Il fait un tems de Demoiselle. Il fait beau se promener. Il fait une chaleur étoufante. Il fait un grand hâle. Le chaud afoiblit le corps. Le tems est fort couvert. On est ici brûlé du soleil. Mettez vous à l'ombre. Nous sommes au coeur de l'été. Nous sommes au coeur de l'hiver. La rivière est prise. Il fait glissant. La glace se fond. Il fait croté. Le froid gerce les lèvres. Le ciel est fort étoilé. Le ciel est tout brillant. Promenons-nous au clair de la lune. Je me promene de deux jours l'un. Le tems se met au beau. Il vupleuvoir. Les matinées se font fraîches. Combien de tems serevous en cette ville? Sept ou huit jours. Quand est-ce que vous partirez? Dans quinze jours. En combien de tems acheverez vous cela? En un mois. Monsieur votre frère n'est-il pas venu vous voir? Il y eut hiër huit jours, qu'il vint me voir. Il y aujourd'hui quinze jours, qu'il ne m'a parlé de cela. Il y aura demain trois semaines, qu'il arriva (qu'il est arrivé.) D'aujourd'hui en un mois il reviendra. De demain en six semaines nous le reverrons. Vous ne me verrez de trois jours. Je ne lui ai parlé de ma vie. Remettons cette affaire à demain ou à une autre fois.

§. 220.

§. 220.

IX. Continuation.

Ayez la bonté de me dire, quelle heure il est? Ne savez-vous pas quelle heure il est? Il est midi. Voilà une heure et demie qui sonne. Il s'en va cinq heures. Il est bien six heures. Quatre heures sonneront dans un moment. L'aiguille est sur quatre heures. Il n'est pas loin de cinq heures. Il est cinq heures moins un quart. Est-il déjà si tard? Il est tard. Pardonnez moi, il n'est pas tard. Il est encore bonne heure. Quelle heure est ce qui sonne? Je ne le fais pas au juste. Quelle heure est-il à votre montre? Il est huit heures moins quelques minutes. Va-t-elle juste? Je crois qu'oui, car je l'ai montée ce matin au soleil. Votre montre retarde et la mienne avance. Votre montre ne va pas bien. Elle est détraquée. Il vous faut l'envoyer chez l'horloger. Quelle heure est-il à la vôtre? Il est huit heures et quelques minutes. Il est présentement plus de neuf heures. Dix heures et demie viennent de sonner à une horloge.

§. 221.

X.

Que dites-vous de cette ville? Les fauxbourgs sont tout ruinés. Il n'y reste que des masures. Les fossés sont remplis d'ordure. Les murailles ne valent rien. Elles tombent en ruine. Ces tours sont bien bâties à l'antique. Cette ville a de bonnes fortifications. Voilà une belle place pavée de briques. On apprend tous les exercices nécessaires dans cette Académie. Il y a un bon écuyer, qui enseigne fidèlement. Ce collège a de bons Régens, et cette Université d'habiles Professeurs. Il y a ici quantité d'Etudiants. Les uns sont en pension, et les autres en chambre garnie. La plupart des bourgeois ont des pensionnaires. Il a fait son cours de Philosophie sous Monsieur Aristote. Il étudie pour être Docteur. Les Professeurs tiennent des Collèges particuliers. On montre bien le Latin dans cette Ecole. Cette Bibliothèque est bien rangée. Il y a peu de livres rares, mais beaucoup de bons Manuscrits. On bat monnoie en cette ville. Cet hôpital est plein de pauvres. On y fait de grandes charités. On a mis un voleur en prison. Il a les fers aux pieds. Il semble que ces rues ayent été tirées au cordeau. Elles sont longues et droites. Ce pavé est fort raboteux. On ne sauroit faire quatre pas dans cette ville sans se crotter. Voulez-vous aller au Sermon? Vous entendrez un habile Prédicateur. Ce Prédicateur n'a pas la mémoire heureuse. Sa mémoire lui a joué un mauvais tour. Il est demeuré court. On chante tous les jours l'office dans cette église. Voilà une belle nef. Voilà un autel bien orné. La Chaire est parée. On prêchera aujourd'hui.

IV. DIZAINE.

Entretiens sur divers sujets.

§. 222.

I. Pour faire une visite.

Monsieur, selon vos ordres je viens vous rendre mes respects. Je vous en suis infiniment obligé. Prenez la peine de vous asseoir. Sans cérémonie. Vous m'avez prévenu. J'avois résolu de vous aller voir le premier. Dites moi à quelle heure vous êtes au logis. Vous vous donnerez trop de peine. (Vous me ferez trop d'honneur.) Quelle bonne nouvelle m'apprendrez vous? Je n'ai rien appris aujourd'hui. Apprenez m'en? La poste de Vienne n'est pas venue. Avez-vous vu le Régiment des Gardes? qu'en dites-vous? Ils ont tous la mine de bons Soldats. Voulez vous diner avec moi? Je vous prie de m'excuser. Il faut que j'aille à la Douane. Etes-vous si pressé? Oui Monsieur, il est tems d'y aller. Ne manquez pas d'être demain au logis. Je n'y manquerai pas. A quelle heure y ferez-vous? Environ les dix heures. Me le promettez-vous? Oui assurément. Adieu jusqu'à l'honneur de vous revoir.

§. 223.

II. Pour parler françois.

Parlez-vous françois? Je parle un peu. Y a-t-il long-tems que vous apprenez? J'ai appris un mois. (Trois mois. Six mois. Un an. Quinze mois. Dix huit mois.) Avez vous un Maître de langue? Oui j'en ai un. Comment s'appelle-t-il? Il s'appelle Monsieur Guillaume. La langue françoise est belle. Tout le monde parle françois. (Toutes les personnes de qualité parlent françois. C'est une langue fort usitée. C'est à présent la langue universelle. On parle françois en toutes les Cours de l'Europe.) Je ne l'apprendrai jamais. Je ne prononce pas bien. Je suis trop timide. Je ne suis pas assez hardi. Je suis découragé. Combien de fois la semaine apprenez-vous? Je n'apprens que trois fois la semaine. J'apprens quatre fois la semaine. J'apprens tous les jours. Combien donnez-vous par mois? Je donne cinq écus. Quel livre lisez-vous? Quelquefois la Grammaire. Quelquefois des histoires, et quelquefois les lettres de Rabutin, Comte de Buffi. Apprenez-vous les Verbes? Oui, j'en fais déjà une grande partie. Lisez-vous bien? Je commence à lire. Entendez-vous ce que vous lisez? J'en entends quelque chose. J'entends mieux que je ne parle. Quels jours apprenez vous? Le Lundi, le Mercredi, et le Vendredi. Quelquefois le Mardi, le Jeudi et le Samedi. A quelle heure? A sept heures du matin. C'est une bonne heure. (C'est la meilleure heure.) Combien de tems avez-vous été en ville? Je n'y ai été que deux

deux mois. Vous parlez bien françois. Lisez un peu. Lisez doucement. Epellez ce mot là. Vous ne lisez pas bien. Vous lisez trop vite. Vous n'apprenez rien. Vous n'observez rien. Vous n'étudiez pas. Vous êtes paresseux. Vous ne savez pas votre leçon. Voilà votre leçon. Pourquoi me parlez-vous allemand? Parlez toujours françois. Allez apprendre le françois. Où avez-vous mis votre Grammaire? Cherchez votre livre? Quelle leçon avez-vous? Quel dialogue lisez-vous? Lisez devant moi. Vous ne prononcez pas bien. Savez-vous votre leçon par coeur? Vous n'avez point de mémoire. Vous ne prenez pas la peine. Quel âge avez vous? J'ai dix huit ans. Comment vous appelez vous? Je m'appelle George Henri. Prenez courage, vous apprendrez bien. Vous m'encouragez. On n'a rien sans peine. Si vous vous appliquez vous apprendrez bien le françois. Je suis bien convaincu de cette vérité. Portez-vous bien Monsieur. Et vous de même.

§. 224.

III. Pour écrire.

A portez une plume, de l'encre et du papier. Taillez cette plume. Savez-vous tailler les plumes? pas trop bien. Cette plume n'est pas bonne. Elle est trop grosse. Elle est trop menue. Essayez, s'il vous plaît, celle-ci. Elle est meilleure, mais elle est un peu trop fendue. N'est elle pas un peu trop dure? Non, Monsieur, elle est fort bonne à ma main. Vous avez la main un peu pesante. (Vous appuyez un peu trop sûr la plume.) Cette encre est bien épaisse. Elle est bien pâle. Apportez en d'autre. Ce papier boit. Où avez-vous acheté ce papier? Il n'est pas bon. Il perce. Donnez-moi une feuille de papier fin. Ce papier est fort bon. En avez-vous encore beaucoup? Je n'en ai plus que cinq ou six mains. Achetez en encore quelques rames. Faites apporter de la lumière. Allumez une bougie. (Faites allumer de la bougie.) Mouchez la chandelle. Où sont les mouchettes? Soufflez la chandelle. Eteignez cette bougie. Qu'on fasse du feu. Qu'on fasse du feu dans le fourneau. Approchez-vous du feu. Mettez cela au net.

§. 225.

IV. Pour inviter quelqu'un à diner.

Avez-vous appétit? Je suis encore à jeun. Vous ferez du nombre des Convies? Je donne un petit diner à quelques uns de mes amis. Je ne veux pas vous être à charge. Vous nous ferez honneur et plaisir. Garçon a-t-on mis le couvert? Oui, Monsieur. Qu'on serve. (Faites servir.) Priez Dieu. Mettez vous à table sans façon, (sans cérémonie.) Les places sont à la liberté de chacun. Placez vous vous-même. Prenez place ou vous voudrez. (Asséyez vous là.) Je n'ai garde

garde de prendre le haut bout. Mettez vous donc auprès de Monsieur. Donnez un siège à Monsieur N. Ca, Messieurs, mangeons! Les viandes se refroidissent. Monsieur, vous ne mangez pas. Vous plaît-il que je vous serve de ce faisan? Tout ce qu'il vous plaira. Est il bon? Il est bien tendre, et bien rôti. Mangez de cette perdrix, elle est très délicate. Mon Neveu, faites l'Ecuyer tranchant. Ce fera donc mon apprentissage. Eh bien, apprenez ce que vous ne savez pas. Entamez ce pain. Découvrez ce pâté. Tranchez ce chapon. Servez ces Dames les premières. Présentez de cela à ces Messieurs. Ne touchez rien que de la fourchette. Demandez à Monsieur le plat qui est devant lui. Coupez cela en long. Par le milieu. En travers. En tranches. Enfoncez la fourchette. Présentez de cela sur les assiettes. Ne prenez pas dans le plat avec la main. Donnez une assiette nette à ce Monsieur.

§. 226.

V. *Entre un Etranger, un Tailleur, et un Marchand de drap, pour acheter du drap.*

Monsieur, montrez nous de votre plus beau velours noir. Messieurs, en voilà du plus beau de cette ville. Celui ci ne me plaît pas. C'est de lui qu'on porte à la Cour. Il n'est pas assez fort. Montrez nous en d'autre. En voilà une autre pièce. Ce n'est pas encore du meilleur. En voici une pièce du meilleur. Celui-ci est meilleur que l'autre. N'en avez-vous point de meilleur? Non, en vérité. Combien vendez vous l'aune? Je la vends trois Ecus. C'est trop cher. En voulez-vous quatre florins? Monsieur, je ne saurois; il me coute davantage. Dites-moi le dernier mot. Vous m'en donnerez quatre florins cinq gros. Coupez m'en trente aunes.

§. 227.

VI. *Entre un Etranger et un Tailleur.*

Retournons-nous en chez nous. Prenez ma mesure. De quel le doublure voulez-vous? De la plus à la mode. Je veux être habillé à la Françoisé. Quand aurai-je mon habit? Vous l'aurez après demain sans faute. Faites le proprement. Faites le à la mode. Je travaille pour la Cour. Quels ceinturons portet-on? On en porte de toute sorte. Monsieur, voilà votre habit. Vous êtes homme de parole. Combien vous faut-il? Essayez le moi. Il est bien fait. Cette doublure là me plaît bien. Je contente tout le monde. Où sont vos parties? Les voilà. Vous êtes cher. Je ne prens pas plus de vous que d'un autre. Voilà votre argent. Monsieur je suis votre serviteur très-humble.

§. 228.

§. 228.

VII. *Entre le Maître et le Laquais.*

Que ne vous levez vous? Monsieur je me leve. Il faut vous lever plus matin, vous êtes trop paresseux. Pourquoi ne me répondez-vous pas, quand je vous appelle? Je ne vous ai pas entendu. Vous dormez donc bien fort? Faites du feu. Chauffez ma chemise. Donnez moi du linge blanc. Courez chez la blanchisseuse. Il faut être plus soigneux. Vous n'avez point de soin de moi. Avez vous été chez la blanchisseuse? Mon linge est il blanc? Où sont mes pantoufles? Avez-vous décroté mes souliers? Nettoyez mon habit. Appelez moi le tailleur. Apportez moi de l'eau. Ne tardez pas. Pourquoi avez-vous tardé si long tems? Faites monter le cuisinier. Dites au cocher qu'il mette les chevaux au carosse. Il faut être plus diligent. Prenez garde de boire trop. Peignez mes cheveux. Allez-moi querir le barbier. M'a-t-on demandé? Si l'on me demande, je ferai chez Monsieur Louis. Ayez soin de mon linge. Portez cette lettre à la poste. La poste est-elle venue? La poste est-elle partie? En revenez-vous? Y a-t-il des lettres pour moi? Combien avez-vous payé? Portez cela en haut. Appelez moi à deux heures. Eveilles moi demain à six heures. Allez vous coucher. Levez vous demain de bon matin. Ne l'oubliez pas. Déshabillez moi. Peignez ma perruque. Tout doucement. C'est assez. Nettoyez le peigne. Versez-moi du vin. Dechauffez-moi. Allez-vous-en.

§. 229.

VIII. *Entre un Médecin, et un malade.*

Monsieur, j'vous ai envoyé querir. Qu'avez vous Monsieur? J'ai mal à la tête; le coeur me fait-mal, et l'estomac. Depuis quand? Depuis hier. Avez-vous reposé cette nuit? Non, je ne saurois dormir. Avez-vous appétit? Point du tout. Permettez que je tâte votre poux. Vous avez la fièvre. Je sens une pésanteur par tout le corps. Il vous faut faire saigner. Je me fis saigner l'autre jour. N'importe, demain vous prendrez aussi médecine. Ne sortez pas; tenez-vous au lit. Quel régime faut-il que je tienne? Prenez des oeufs frais, et des bouillons. Avez-vous un garde? Envoyez en querir un. On me demande, il faut que j'aille voir un malade. Prenez courage. Je m'en vais. Je vous prie de revenir demain me voir. Je n'y manquerai pas. Garde, qu'on m'aille querir un Chirurgien. Lequel désirez vous? Le même qui m'a déjà saigné. Comment s'appelle-t-il? Je ne sais pas, demandez le en bas. Comment vous trouvez-vous à cette heure? Je suis fort mal. Appelez quelcun. Je n'en puis plus. Je me meurs. Ce ne fera rien, vous n'êtes pas en danger. Ne bougez pas. Je me trouve un peu mieux.

§. 230.

IX. *Seconde visite.*

Vous êtes fort soigneux, Monsieur le Médecin. Vous trouvez vous mieux? Oui, Dieu merci. Vous n'avez plus la fièvre. Je me trouve un peu soulagé. Avez vous été saigné? Je le fus hiér. Où est votre sang? Il est sur la fenêtre. Vous avez besoin d'une autre saignée. Votre sang est échauffé et corrompu. Votre Purgation a-t-elle bien opéré? Fort bien. Combien de fois avez vous été à la selle? Dix ou douze fois. La tête vous fait-elle encore mal? Non. Tant mieux. Vous prendrez après demain encore une autre médecine. Je ferai tout ce que vous m'ordonnerez. Tenez-vous chaudement. Votre apétit ne revient-il pas? Oui, Monsieur, je mangerois bien d'un poulet. Il n'y a point de danger. Que bûvez-vous? De la petite bière avec une rôtie. Cela est fort bon. Tâchez de reposer, demain je repasserai par ici.

§. 231.

X. *Pour faire une promenade. Entre deux frères.*

Voulez-vous venir au jardin? oui, si vous voulez. Il fait fort beau. Avez vous la clé? Je l'ai dans ma poche. Le soleil est trop chaud. Attendons la fraîcheur. J'en suis content. Allons y, la fraîcheur est venue? Voilà une belle rose. Donnez la moi. Prenez-la. Voulez-vous faire un bouquet? Faites en un. Voici une belle tulipe. Ah! qu'elle est belle. C'est ici un beau jardin. Ces roses-là sentent bon. Sentez mon bouquet. Voici une belle allée. Allons à l'ombre? Il ne fait pas chaud. L'air est chaud. O, la belle foirée! Cueillez cette autre fleur là. Il faut arroser ces fleurs là. Il plut hiér. N'importe. Où est le jardinier? Le voilà qui vient. Votre bouquet est plus beau que le mien. Vous le dites par complaisance. Voulez-vous gager que le mien n'est pas si beau que le vôtre? Que voulez-vous gager? Ce que vous voudrez. Cela est fait. Qui en sera le juge? Monsieur notre Précepteur. Est-il au logis? Oui, il y est. Je vous prie, de nous dire lequel de ces deux bouquets est le plus beau? C'est celui-là. Je le disois bien. J'ai gagné. Qu'avez-vous gagné? Nous n'avons point mis d'argent au jeu. Vous n'avez pas voulu. Vous ne l'avez pas souhaité. Promenons nous encore? Il est trop tard. Vous ne vous en irez pas encore. Nous nous en irons dans une demi heure. Quelle heure est-ce là. Dix heures. Il n'est pas tant, j'ai compté les heures. Je les ai comptées aussi. Vous vous êtes trompé. Allons faire encore un tour de jardin. Allons à l'ombre. Entrons dans cette allée verte. Comment s'appelle cette fleur. C'est une giroflée. Une giroflée double. Voilà une belle fleur. Voilà de belles

les violettes. Cueillons en. Voilà de belles roses. Quel rosier est cela? C'est un rosier musqué. Donnez m'en une. Prenez en une. Voilà une belle allée. Les arbres sont bien fleuris. Donnez moi cette tulipe. Il commence à faire chaud. J'ai déjà mangé des cerises. Rien n'est avancé. Tout est trop avancé. Nous avons besoin de pluie. Il y a une grande abondance de fruits cette année. Voilà un beau melon. Aimez vous les melons? Nous allons à la campagne. Les vendanges sont belles cette année. Il y a bien du vin cette année. Le vin est bon marché. On a bien ramassé du fruit.

V. DOUZE ENTRETIENS

soutenus,

où il est traité de la civilisé, qui se pratique aujourd'hui parmi le beau monde.

Tirés des Entretiens familiers de Monsieur François de Fenne, Leide, 1690. 12.

§. 232.

Premier Entretien.

A. Il n'y a rien de plus ordinaire, que de donner de beaux noms aux choses, qui, d'elles mêmes, ne sont qu'indifférentes. B. Il est constant que la plupart des choses sont masquées, et que les visages les plus florissans, ne sont bien souvent, qu'un composé de plâtre et de vermillon. A. Cet abus domine bien plus sur les *Esprits*, que sur les *Corps*; Et si nous croyons les *Téméraires*, ils passeront pour *Généreux*, et les *Avares* pour bons *Ménagers*. B. Cette méprise ne se peut pas faire dans la *Civilité*, qui est le véritable caractère d'un honnête homme. A. Cette *Qualité* qui doit être essentielle à tous ceux qui se distinguent dans le monde, n'est souvent qu'un *Fantôme*; et nous les voyons, à l'exemple du chien d'Esope, prendre l'ombre pour le corps. B. Seroit-il possible, que la *Civilité*, dont on fait tant de cas, fût autre chose que la *bonne grace et cet air*, qui paroît comme naturel dans les actions de quelques Personnes, et qui par un don particulier de la nature, agréent en tout ce qu'ils font, et qui ne déplaisent jamais quoi qu'ils puissent entreprendre? A. Ce n'est rien moins que cela: car comme c'est fort peu de chose, d'agréer seulement aux yeux du corps sans plaire en même tems aux yeux de l'ame; il faut aspirer à un charme plus solide, qui marque plutôt l'excellence de celle-ci, que la beauté de celui-là. B. Je goûte Vos raisons, puisque les Personnes qui sont mal partagées de la nature passeroient pour des monstres dans la vie civile, qui toute fois possédant une belle ame se peuvent rendre aussi agréables, que les personnes les mieux faites. A. Disons donc que la véritable *Civilité*, est la *Modestie* et l'*Honnêteté*, que chacun doit garder

der dans ses *Paroles* et dans ses *Actions*; ou bien, que c'est une *Science*, qui enseigne à placer dans son véritable lieu, ce que nous devons *faire* ou *dire*. B. Dites moi, ce qu'il faut observer pour mettre en pratique cette belle science. A. Il y a quatre choses, sans quoi tout ce qu'on pourroit faire, et de quelque bonne intention qu'il parte, seroit incivil et désagréable. *La première* est, de se comporter chacun selon son âge et selon sa condition. *La seconde*, de prendre toujours garde à la qualité de la Personne, avec qui on a à faire. *La troisième* d'observer le tems, et *la quatrième* de prendre garde au lieu, où l'on est. B. N'est-ce pas aussi cette *Civilité* qui nous mène à la connoissance, non seulement des autres; mais aussi de nous-mêmes? A. Vous en jugez fort juste: car c'est de cette excellente science, que nous aprenons la *Modestie*, qui consiste dans l'*Humilité*, sans quoi tout ce qu'on puisse faire ou entreprendre, on ne peut être honnête homme. B. Les effets le font assez connoître, puis qu'il n'y a rien, qui rebute d'avantage, que l'*Orgueil* et la *Vanité*. A. Au contraire, on prend en bonne part les défauts mêmes, qui se remarquent dans les Actions des Personnes, qui sont *Humbles*, *Modestes* et *Charitables*: au lieu que de quelque *Politesse* qu'un homme *sier* et *superbe* accompagne ce qu'il fait, tout déplaît, tout désagrée. B. A vous ouïr, la *Modestie* fait toute la *Civilité*. A. Lors qu'elle est accompagnée du *discernement* des choses en elles-mêmes *honnêtes* et *deshonnêtes*, ce qui se rencontre dans les personnes de bon sens et d'Esprit, qui peuvent connoître la différence *Quatrième* de chaque chose. B. Ne faut-il pas aussi observer ce que la *Coutume* a établi pour honnête, et éviter ce qu'elle condamne comme deshonnête? A. Cet usage, s'étant formé tant du consentement général des honnêtes gens, que par la bien-séance même, il se l'est proposée comme son modèle pour la suivre dans les choses, qu'elle nous suggère être bonnes ou honnêtes, et pour imiter la pudeur dans celles, qu'elle juge indécentes. B. N'est-il pas permis de se contrefaire pour se rendre plus agréable? A. Il n'y a rien de si ridicule, que d'affecter, par exemple, une *Voix languissante*, une *parole grasse*, un *certain marcher grave et de théâtre*, et des *gestes*, que l'on n'a point de la nature. B. Quel jugement faites-vous des actions, que nous avons communes avec les bêtes, et qui ne se peuvent cacher, comme *rousser*, *cracher*, *éternuer*? A. Puisque l'on ne s'en peut dispenser, la *Bien-séance* veut qu'on les fasse d'une façon la moins aprochante des bêtes qu'il est possible. B. Que dites-vous de ceux qui font voir ce qu'il semble, que la *Nature* a voulu cacher? A. On les doit estimer pour les plus malhonnêtes de la terre: car on ne doit en aucune façon découvrir ni *effectivement*, ni par *Gestes*, ni par *Paroles*, ce qui doit demeurer couvert et caché. B. Que vous semble-t-il de certaines choses, qu'un commun consentement a introduites parmi nous, comme d'*ôter le chapeau*,
pour

pour salver quelcun, ou lui témoigner notre respect, de lui donner le pas à une Porte, le haut bout à Table, et le haut du Pavé, ou la droite dans la Rue? A. Ces choses sont tellement de l'essence de la Civilité, que si quelcun ne se découvre pas pour refaluer jusqu'aux Personnes de la moindre condition, qui l'auroient salué le premier, il sera estimé très incivil.

§ 233.

II. Entretien.

De la façon, que l'on se doit conduire avec quelcun.

B. La Familiarité est-elle de la bienséance. A. Ceci mérite une réflexion toute particulière, et pour Vous donner plus de lumière sur un point, qui est d'autant plus nécessaire, qu'il est ignoré de plusieurs, vous devez savoir, que la Familiarité est une bonne liberté que des Personnes, qui parlent, ou, qui agissent ensemble, prennent entre elles, laquelle leur fait, par un certain mouvement de volonté reciproque prendre en bonne part, ce qui les choqueroit, étant pris à la rigueur. Tout le Commerce des Hommes est ou d'Egal à Egal, ou de Supérieur à Inférieur, ou d'Inférieur à Inférieur. Il faut aussi considérer, si ces personnes ont une longue Habitude et Familiarité, ou peu, ou point du tout. B. Expliquez-moi ces choses par ordre. A. D'Egal à Egal, la connoissance fait toute la différence, si elle est grande, la Familiarité est une Bienséance; si elle est petite, c'est une Incivilité; et s'il n'y en a point du tout, c'est une Légèreté d'esprit. B. Je vous écoute. A. De Supérieur, la Familiarité est toujours dans la Bienséance et elle est même obligeante pour l'Inférieur, qui la reçoit. B. Continuez. A. D'Inférieur à Supérieur, la familiarité est une éfronterie, à moins d'un commandement exprès. B. Vous m'avez satisfait sur ces Principes Généraux: toute-fois je suis persuadé, qu'étant réduits à de certains Chefs, les Règles en seront bien plus intelligibles, et le Détail bien plus aisé. A. Vous allez être obéi, et pour commencer par un Inférieur avec son Supérieur, dont la connoissance est médiocre, je le mènerai chez un Grand, par tous les Lieux et dans tous les Temps, qu'il peut converser avec lui.

§. 234.

III. Entretien.

De ce qu'on doit observer chez un Prince, en entrant dans les Antichambres.

B. Peut-on heurter lors que l'on veut entrer chez une Personne de la première Qualité? A. Oui, mais une fois seulement, et tout doucement. B. Si l'on est en Carrosse, ou en Chaise, que doit-on faire? A. A moins que d'en avoir un commandement précis du Prince, il faut mettre pié à terre, et laisser son Carrosse ou sa Chaise à la porte.

B. Et lors que l'on est dans l'*Antichambre*, et que l'on veut entrer plus avant, comme dans les *Chambres* ou dans le *Cabinet*? A. Il faut *gracer à la porte* et si *Pluissier* demande le nom, il le faut dire simplement sans y ajouter le nom de *Monsieur*. B. Est-il permis de se couvrir dans les *Antichambres*? A. C'est contre la *Civilité* d'y demeurer couvert, et de ne saluer pas en entrant, ceux qui sont dans la chambre. B. Peut-on y entrer sans être introduit? A. Si l'on est étranger, c'est une éfronterie d'entrer seul et sans ordre: mais, sur tout il faut garder de s'envelopper dans son manteau, principalement chez le *Roi*, où l'on s'exposeroit à quelque affaire (danger). B. Que faut-il observer en parlant à un *Supérieur*? A. La *Civilité* veut, qu'on lui parle la *tête nue*, si ce n'est qu'il commande de se couvrir, et c'est une *Incivilité* de lui dire qu'il se couvre, de même que de se couvrir soi-même, lors que l'on parle à un *égal*, ou, à un *Inferieur*, sans lui dire, qu'il se couvre (*J'entends d'une personne indépendante*.) ce que l'on doit faire sans user d'autorité ou de commandement. Si ceux, que l'on prie de se couvrir, sont *âgés*, et méritent qu'on les ménage, on pourra dire: *Croyez-m'en, je Vous en prie, laissons là les façons, et soyons couverts*. B. Vous avez parlé des *Antichambres*, en est-il de même dans les *Chambres*, et y peut-on être couvert? A. Ce seroit s'exposer que de se couvrir, lors que le *Couvert du Roi* ou de la *Reine* est mis, aussi bien qu'au lieu, ou est leur *Lit*: Et même, les *Dames* saluent en entrant le *Lit* de la *Reine*, que personne ne doit approcher, lors qu'il est sans *Balustre*; et s'il y en a, il faut bien se garder de s'asseoir dessus. Il faut aussi se garder de s'appuyer sur le dos du *Fauteuil du Roi*. B. Quelles sont les *Cérémonies*, à quoi les *Dames* sont obligées? A. Outre la *Révérance*, qui doit être *profonde* et *grave*, mais *courte* et *succincte*, il y a le *Masque*, la *Robe*, et les *Coiffes* avec quoi elles peuvent témoigner le respect: Ce seroit une *incivilité* d'entrer dans la *Chambre*, le *Masque* au *Visage*, la *Robe* *trouffée*, et les *Coiffes* *abaturées*, si ce n'est une *claire*. (coiffe.)

§. 235.

IV. Entretien.

De la Conversation.

A. C'est dans la *Conversation*, *Monsieur*, que le caractère d'un honnête homme se fait voir dans son véritable jour. B. J'en suis persuadé: car qui peut lier bien à propos une *Conversation*, ou s'y introduire adroitement, lorsque quelque grande affaire le veut, et s'en démêler heureusement, peut passer pour un homme, qui sait le monde. A. On se gardera donc d'entrer éfrontément dans un lieu, où il y a des personnes en affaires, si l'on n'y est obligé, si l'on ne le peut sans attirer les yeux de toute la *Compagnie* sur soi. B. Que pensez-

sez.

fêz-vous de ceux, qui crient de loin aux Personnes de Connoissance *Monsieur, Madame, Votre Serviteur.* A. Ce sont des étourdis, qui n'ont pas la patience de s'approcher doucement, pour faire leur Compliment d'un ton de voix posé et modeste. B. Que dites-vous de ceux, qui tirent par le manteau, ou par la robe, les Personnes, à qui ils veulent parler? A. Si c'est une Personne *distinguée*, c'est une grande *incivilité*, il faut attendre que l'on soit vu, et se retirer un peu, si l'on remarque, que la *Personne parle bas en particulier à quelqu'un*, jusqu'à ce qu'elle ait achevé de parler: Mais, si *quelque affaire pressée* et principalement pour ses *Intérêts* y oblige, on sera en sorte, que l'on soit vu, et on tâchera de s'en approcher avec respect, pour lui dire ce qu'on souhaitera qu'elle sache. B. Apprenez-moi, de grace, ce qui se doit pratiquer dans la *Conversation*, et de quoi on se doit garder. A. Il faut marcher, en entrant, modestement, sans porter la vue çà et là, et se bien garder de prendre la place, de celui, qui se seroit *léué par Civilité*, ni de *s'asseoir* en présence des *personnes*, à qui nous devons du respect, et qui se tiennent debout, et même de *s'asseoir*, si elles ne le commandent. B. Si l'on trouve le discours commencé, ne peut-on pas demander, de quoi l'on s'entretient, *qui a fait ou dit ceci, ou cela?* A. Nullement, et sur tout, si l'on s'aperçoit que l'on *parle en mots couverts.* B. Est-il bienféant de parler en une langue, que le reste de la Compagnie n'entend pas? A. Au contraire, c'est une grande *incivilité*, aussi bien que de *chucheter à l'oreille de quelqu'un*, et surtout l'on se gardera de rire après avoir parlé bas. B. Etant obligé de dire notre sentiment, répondra-t-on simplement par *Oui* et *Non*? A. On y ajoutera, *Monsieur, Madame &c.* et si l'on ne peut tomber d'accord à ce que l'on a dit, on ne contredira pas par le *non*: mais en disant: *Vous me pardonnez, Madame; je vous demande pardon, Monsieur.* B. J'ai entendu, que l'on se doit garder des *Comparaisons ridicules*, comme: *c'est une tête de veau Monsieur, c'étoit une grosse bête, Madame, j'ai vu celui, de qui vous parlez, c'est un sot, il a quelque chose de votre air; Ou en parlant en présence d'un bossu ou d'un bégue: je m'éronne de la vanité de ce vilain bossu, et de la sottise de ce bégue: qui peut à peine parler, et a plus de habil qu'un Avocat.* A. Ce que vous venez de dire est évident: car l'on doit s'abstenir de tout ce qui peut choquer quelqu'un, comme en parlant à une Dame, qui *fait la jeune*, lui dire: *Il y a longtems, Madame, que j'ai l'honneur de vous connoître.* Mais ce que je vais vous apprendre n'est pas moins incivil, bien qu'il ne le paroisse pas: parce qu'il n'y a rien de plus familier, que d'ajouter le *nom* ou la *qualité* de la personne à qui l'on parle, en disant. *Il est vrai, Monsieur Nicaise, vous avez raison Madame la Marquise.* Il faut seulement dire, *Monsieur, Madame.* B. Que vous semble de ce Compliment; *Vous vous moquez, Monsieur.* A. On le tournera autrement, et

et l'on pourra dire: *Epargnez, je vous en prie, votre serviteur &c.* Il faut aussi bien prendre garde en parlant de quelque disgrâce, de ne la pas faire tomber sur la personne à qui l'on parle, comme: *Vous faites le sot, et on vous donne sur les oreilles.* B. En voilà assez pour cette fois, remettons le reste à demain, s'il vous plaît.

§. 236.

V. Entretien.

De la Conversation.

A. Nous en demeurames hiér sur les *Disgraces*, que l'on doit éviter, de même ne devons nous pas nous donner des *Louanges*, en contant quelque aventure, et principalement lors qu'elle s'est passée en la compagnie d'un Grand, l'on ne dira point: *Nous fines ceci ou cela*, Mais: *Monsieur le Comte fit &c.* B. J'ai observé, qu'en jouant avec une Personne d'une qualité distinguée deux contre deux, l'on ne dit pas; *Nous avons gagné*, mais: *Monsieur à gagné.* A. Vous avez raison, aussi ne dit on pas simplement: *Monsieur le Vicomte m'a donné &c.* Mais, Monsieur le V. m'a fait l'honneur de me donner &c. Ou en parlant à lui-même: *Vous avez eu la bonté de m'accorder cette grace*, et non pas, de *me faire ce service*, si ce n'est entre des personnes égales. B. Peut-on se servir de l'*Impératif* en parlant à une Personne de qualité, et dire, *faites &c.* A. Il vaut mieux tourner la phrase et dire: *Il faudroit à mon avis, faire: Ce seroit se moquer que d'entreprendre cela*, et non: vous vous moquez de &c. B. Vous m'avez dit, qu'il n'étoit point de la bienfaisance de se donner des Louanges; cela s'entend il aussi des Proches, et un Mari ne peut-il pas faire gloire des belles qualités de sa Femme devant une Personne distinguée? A. Il en faut parler modestement et bonnement, sans aplanir aux louanges, que d'autres leur donnent, et sur tout il se faut bien garder de nommer sa Femme par la qualité qu'elle a, ou par quelque terme sot et badin, comme si un Baron disoit *Madame la Baronne, mon coeur, m'amour.* B. La Femme peut-elle appeler son Mari par son Nom, ou par celui de Monsieur seulement? A. Si c'est en présence des Personnes d'une Qualité médiocre, et s'il est de basse condition, elle doit dire mon Mari, ce qui toute fois se pratique rarement, mais fort mal parmi les *bourgeoises de Paris.* B. Que dites vous de ceux qui *caressent* leur Femme devant le monde? A. Ce sont des badins, aussi bien que ceux, qui parlant de leurs Proches disent: *Monsieur mon Père, Madame ma Tante, mon Papa, ma Mama*, qui n'appartiennent qu'à de petits enfans. J'entends de ceux d'une qualité médiocre, car pour ceux qui sont de la plus haute, ils peuvent se servir de *Monsieur le Prince, Madame la Duchesse.* B. Est-il permis de faire des recommandations par une tierce Personne, qui est au dessus de nous? A. Cela est un peu impertinent, comme il n'y a rien de plus sot

fot

tot que de *montrer du doigt* la personne de qui l'on parle. B. Si une Personne de Qualité demande quelque chose en présence d'autres Personnes, qui sont au dessus de nous, y peut on répondre? A. Oui, si elle s'adresse directement à nous, autrement il faut attendre et laisser répondre les Personnes les plus qualifiées. B. Si une Personne, pour qui nous devons avoir du respect, avoit de la peine à trouver ce qu'elle veut dire, et que l'on présume de le mieux favoir, est il permis de lui rompre le discours? A. Il vaut mieux d'attendre qu'elle nous le demande; comme si elle disoit: *Le Roi Jaques a été chassé de devant* - - l'on ne dira point, de Londonderry, si elle ne le désire. Il est encore moins permis de corriger cette Personne, quoi qu'elle se méprenne, comme si en prenant pour François Premier *Charles Quint*, elle disoit: *François Premier prit Charles Quint devant Pavie*. B. C'est aussi comme je pense, une incivilité de dire, et répéter souvent, *vous m'entendez bien, ou, m'entendez-vous*, de même qu'il est ennuyeux de réitérer, en contant quelque chose, ces paroles, *dit-il, dit-elle*. A. Sur tout on se gardera bien de dire à une Personne, qui vient de parler, *si ce que vous racontez est vrai, je - -, Si Madame dit vrai ç'en est fait*, mais bien, *selon ce que Monsieur raconte, que Madame dit &c.* B. Nous passerons plus outre, quand il Vous plaira, j'ai quelque petite affaire qui m'appelle. A. A demain donc, *Monsieur*, je demeure Votre serviteur.

§. 237.

VI. Entretien.

De la Conversation.

A. On se gardera bien de *sommeiller, de bâiller, ou de s'allonger*, quand quelqu'autre parle, de même que l'on ne doit point *parler du tems, ni de l'heure*, si l'on ne veut persuader, que l'on s'ennuie et que la compagnie n'agrée pas. B. Que dites-Vous de ceux qui montrent *beaucoup d'enjouement, qui folâtroient avec l'un et avec l'autre, qui trépigignent des pieds et qui jouent des mains*? A. Cela sent son écolier, les Personnes de Qualité se montrent toujours modestes, et principalement parmi les *Dames*, sans s'amuser à *pariner* et à porter la main tantôt à un endroit et tantôt à un autre. B. Quelle estime doit-on avoir pour ceux, qui dans la colère, ou autrement, se prennent une *dent* avec l'ongle pour marquer du mépris en disant, *je ne m'en soucie non plus que cela*, ou qui font *marque* avec les doigts? A. Ces choses n'appartiennent qu'aux Personnes de la plus basse condition. B. Peut-on *quiter la Péruque, ou se dépoillier* en une Compagnie? A. Ceux qui entendent leur monde ne le feront pas, ils se garderont aussi de *rogner les ongles, de se grater quelque part, et même de prendre leurs pantouffles, pour se messe à leur nise*. B. Je connois des Personnes, qui à la vue
de

de quelque *Bijou* font de grandes exclamations, et s'empresser de porter la main dessus pour le mieux considérer. A. Ces Personnes font voir, qu'elles n'ont jamais rien vu, et ils se rendent par là ridicules, ainsi que font ceux qui se *montrent froids ou indifférens* lorsque la chose est d'importance. B. Il y a encore beaucoup de choses à dire sur ce sujet, *Monsieur*, comme : De ne point faire perpétuellement le *Féremie* en Compagnie, ou se plaindre de quelque chose. De ne point regarder par dessus *l'épaule* de quelqu'un qui lit ou qui écrit. De ne point s'approcher trop près de ceux qui *comptent de l'argent*, ou d'un *coffre ouvert*. De ne point demeurer dans un *Cabinet*, lors que le Maître se trouveroit obligé d'en sortir. De ne point lire en présence des Personnes de *Qualité* quelque *papier*, que l'on nous viendroit rendre, à moins que d'y être obligé par un ordre exprès. De ne point regarder les livres d'une Personne que l'on doit respecter. B. Continuez, *Monsieur*, je Vous écoute. A. Il est de la *Civilité* de recevoir debout et découvert celui, qui nous veut parler, quand ce ne seroit qu'un *Laquais* : Sur quoi l'on remarquera, qu'en parlant à une personne de *qualité*, qui a des *valets de pied*, de ne lui pas dire : *Un de vos laquais*, *Monsieur*, &c. mais, *un de vos Valets de Pied* : et à une Dame : *Voire Demoiselle*, *Voire fille*, ou *femme de chambre*, et non pas, *Voire Servante*. E. Peut on sans incivilité se mêler dans un *entretien particulier*, ce qu'on connoitra lors qu'on entend *changer de discours*, ou qu'on se retire pour parler bas. A. Il n'est pas besoin de Vous dire que *Non*, puisque la chose parle d'elle même ; Vous savez aussi que dans les *Assemblées de Cérémonies* comme de *Noces*, de *Bâteme*, et de *Funeraillies*, les *Auteurs* et les *Convies* ont toujours le pas et lors qu'il s'agit de la *Cérémonie même*, les *Auteurs*, quoi qu'*Inférieurs* doivent avoir la *préférence* ; comme aux *Noces*, *l'Époux* et *l'Épouse*, en un *Bâteme*, les *Compères* et les *Commères*, et dans un *Enterrement* les *Parents du mort*. B. Qu'y a-t-il à observer à la *Comédie* ? A. Si des *Loges* font joignant le *Théâtre*, les meilleures places sont les plus *éloignées*, et si elles sont *reculées*, c'est tout le contraire. B. J'ai goûté tout ce que Vous venez de me dire. A. Je ne m'y suis pas étendu comme vous avez vu, le reste se pourra dire une autre fois. B. Je vous attends donc la semaine qui vient sur les neuf heures, s'il Vous plait. A. *Monsieur*, Vous me verrez comme vous le souhaitez.

§. 238.

VII. Entretien.

De la Conversation.

B. *Monsieur* vous m'obligez grandement. A. Vous me voyez, *Monsieur*, comme je vous ai promis. B. Me voici aussi prêt à vous écouter. A. La crainte, que j'ai eu de vous ennuyer m'a fait passer fort

fort

fort légèrement sur beaucoup de choses, que vous ne ferez pas fâché d'entendre. B. Vous ne m'ennuyerez jamais. A. Pour commencer par l'abord d'une Personne seule, il ne faut pas la détourner, si elle étudie, ou qu'elle écrive: mais attendre qu'il ait achevé, ou qu'il témoigne de nous vouloir parler. B. Ne peut-on pas s'asseoir, lors que l'on est entré? A. Si on le veut, il faut obéir, mais avec respect, et prendre le bas bout, du côté de la porte, par où l'on est entré. *Le fauteuil est le siège le plus considérable, la chaise à dos après, et ensuite le placet ou la chaise pliante.* B. Où se faut-il placer, se peut-on mettre où l'on veut? A. L'on se mettra vis à vis de la personne qualifiée, pour lui témoigner, que l'on est prêt à l'écouter, sans toute fois se tenir de front: mais tourner le corps un peu de côté, cette posture étant plus respectueuse. B. Quel jugement faites-vous de ceux, qui demeurent couverts sans commandement, qui croisent les genoux, qui ne font que badiner avec leurs gands, en les ôtant et les remettant, et avec leur chapeau, qui se fouillent dans le nez et se gratent comme s'ils étoient pleins de vermines? A. Toutes ces choses sentent le mal-honnête aussi bien que de prendre le premier la parole, sans attendre, que la Personne qualifiée ait parlé le premier. B. Peut-on cracher sans incivilité sur le pavé, dans le Cabinet d'un Grand? A. Ceux qui entendent leur monde, crachent dans leur mouchoir, en se détournant, et ne regardant pas après avoir craché, ce qu'ils en font, comme quelques uns, qui s'imaginent, sans doute, qu'ils crachent des perles, ou des diamans. B. Si l'on voit que la Personne qualifiée est en peine de trouver son mouchoir, n'est-ce pas l'obliger que de lui présenter le sien? A. Au contraire, à moins qu'elle ne le demande, bien qu'il fût net, ce seroit une incivilité, de même que de prendre du Tabac, si la Personne, pour qui nous devons avoir du respect, n'en présente familièrement, et en ce cas, il en faut prendre, ou en faire semblant. B. Peut-on cracher dans le feu, et se saisir des pincettes pour l'atifer? A. Si la P. Q. fait mine de le vouloir faire, il faut le prévenir, et se mettre en devoir de le servir, en accommodant le feu, et ne se lever pas le premier sans nécessité, ou si la personne pour qui on doit avoir du respect, ne se leve, et en ce cas il ne faut pas demeurer assis. B. Que dites-vous des Italiens, qui parlant plus des mains que de la langue; de ceux qui arrachent les boutons en parlant à force de les tirer? De ceux qui donnent des coups de poing, pour marquer leur amitié et obliger les autres à les traiter à la pareille, et à leur faire demander quartier? A. Ce sont des véritables badins; il faut éviter tous les gestes et toutes les grimaces d'habitude, comme il est mal-séant d'avoir une contenance fière et dédaigneuse. B. Est-il bien séant de rire à gorge déployée pour quoi que ce soit, ou rire incessamment et sans sujet? A. L'un et l'autre ne se fait que par ceux qui ne savent pas leur monde. B. J'en

e por-
s font
eules,
que la
re sur
le Fé-
point
De ne
u d'un
que le
cience
t ren-
point
Conti-
ir de-
it qu'
onne
vs la-
ame:
Vo-
retien
ours,
s dire
i que
et de
qu'il
ivent
n Bâ-
arens
Loges
gnées,
ut ce
omme
ends
A.
Mon-
vous
asser
fort

B. J'en connois pourtant quelques-uns, qui ne font jamais mieux connoître qu'ils font hommes que par là, et qui, faute de raison pour se montrer tels, ils le font voir par leur ris réitéré. A. Ils font sans doute du sentiment de ce Philosophe, qui soutenoit que l'homme seul a le ris en partage. B. Je me trouve obligé de rendre visite a quelques amis, demain j'aurai l'honneur de vous revoir.

§. 239.

VIII. Entretien.

De la Conversation.

A. Quoique la coutume ait introduit de dire à ceux, qui éternuent : *Dieu vous bénisse*, et même que les *superstitioneux* en fassent un point de la *Religion*: ce n'est toute fois, qu'une pure *folie* qui mérite d'être *fistée*; il suffit de se *découvrir* et de *faire une profonde révérence*. B. Que dites-vous de ceux qui font gloire d'*éternuer avec éclat*? A. Ils se montrent aussi *forts*, que ceux qui appellent leurs domestiques à haute voix, comme s'ils étoient en un bois criant à pleine tête *Quentin, la Flute*, venez ici; au lieu de les aller appeler eux-mêmes doucement: car il est incivil et mal-séant de crier, comme des étourdis les uns après les autres, et s'entredire de la forte, ce que l'on a à dire. B. N'est-il pas bien-séant d'être *attentif* et de *prêter l'oreille* à ce qu'une personne, pour qui on a de l'estime, dit, sans lui donner la peine de répéter la même chose? A. C'est une espèce de mépris que de faire autrement, de même que de *l'interrompre* ou de *lui contredire*, si ce n'est après lui avoir demandé excuse. B. Quel est votre sentiment touchant les *complimens*? A. Les plus courts sont les meilleurs, et j'estime qu'il vaut mieux répondre avec des *Révérances* qu'avec de longs discours. B. Quel jugement faites-vous de ceux qui jurent? A. Je soutiens que les *juremens* sont de très-mauvaise grace dans le discours et même ceux, qui ne sont d'aucune signification, parce qu'ils sentent le chartier, et que l'un et l'autre perdent le respect. B. Que dites-vous des *contentions*, des *rodomontades* ou *gasconades* et des *contradictions* choquantes? A. Je dis qu'elles vont de pair avec les *blasphêmes*, et quelles ne sont pratiquées, que par des personnes, qui entendent mal leur monde, aussi bien que ceux qui se donnent des louanges par *comparaison*. B. Si quelqu'un par *équivoques* ou autrement, comme par paroles couvertes, qui marquent quelques ordures et qui laissent la moindre idée de faleté, se veut mettre bien dans l'esprit de quelcun, ou réjouir une compagnie, croyez-vous que c'est le vrai moyen d'y parvenir? A. Il ne seroit pas besoin d'en donner des règles, non plus que pour les paroles ouvertement *sales*, si plusieurs n'en abusoient. Que si l'on se trouve en une compagnie, où cela arrive, il faut bien se garder d'en rire: mais faire semblant de n'y avoir pas pris garde. B. Je ne doute pas que la

trop

trop grande *curiosité* envers les personnes qui sont au dessus de nous, et même envers les pareilles, ne soit *choquante*. A. Il est vrai si l'on ne se sert de quelques termes respectueux, comme : Vous vous trouverez, sans doute, Madame, à cette entrevue. B. Je connois quelques-uns qui lors qu'ils parlent, élèvent tout d'un coup la voix, et en parlant leur arrosent le visage de leur salive et leur crachent au nez. A. C'est assurément une incivilité bien grande; il faut parler à *Poreille* de celui à qui on veut communiquer un secret, et non *pas à la bouche*. B. Faut-il que la visite que l'on rend soit courte, ou longue? A. Je suis pour la courte, de peur qu'elle ne devienne incommode, tellement qu'il faut prendre son tems de sortir, lors que la *personne qualifiée* demeure dans le silence, ou qu'elle fait connoître qu'elle a à faire ailleurs. B. Si cette *personne* fait mine de quelque civilité au sortir de sa chambre, qu'est-il de faire? A. Il ne faut pas faire semblant que l'on s'en aperçoit, et que l'on se veuille attribuer cet honneur, en continuant son chemin, sans regarder derrière soi, ou bien en s'arrêtant, comme pour le laisser passer, et montrant par là, que l'on croit, qu'elle a à faire autre-part. B. Pour ne pas tomber dans la faute, que vous venez de désaprouver, je passerois pour incivil, si je ne vous priois pas de finir cet entretien. A. Il est vrai que fort peu de choses se trouvent sur ce *chapitre*, que nous n'ayons touchées, je me réserverai donc jusqu'après-midi, que je dirai quelque chose de *la table*. B. Cela se pourra faire en dinant, et en attendant que l'on mette le couvert, faisons un tour de jardin.

§. 240.

IX. Entretien.

De la table.

B. Vous m'avez tellement contenté ce matin, que je brûle d'envie d'apprendre ce que vous avez à me dire cette après-dinée. A. Il n'y a rien de plus nécessaire à la vie, que le boire et le manger, aussi est-il commun à tout le monde, et personne ne s'en peut passer: mais un chacun ne s'y prend pas, comme il faudroit, et c'est ici que l'on doit s'éloigner autant que l'on peut, comme j'ai dit, de la façon la plus approchante des bêtes. B. Je vous promets la même attention, que je vous ai prêtée auparavant; commencez seulement. A. Comme dans tout ce que j'ai dit et que je dirai, il faut distinguer les personnes, et mettre différence entre celles de *qualité*, ou qui sont au dessus de nous, et celles qui nous sont *inférieures*, je me raporte à ce que j'ai dit dans le premier entretien, sans qu'il soit besoin d'en faire une redite, qui, sans doute, seroit ennuyeuse. B. C'est ce que j'ai déjà observé, et à quoi je prendrai garde en tout ce que vous me direz. A. Etant retenu à manger auprès d'une *personne de qualité*, l'on ne lavera pas avec elle,

M

fi

si elle ne le veut absolument, et l'on ne permettra pas que la serviette, dont on se fera essuyé, demeure entre les mains d'une personne plus qualifiée. B. Peut-on se mettre le premier à table? A. Si l'on est obligé de prendre le premier place à table, on la prendra au bas bout, ayant la tête découverte, jusqu'à ce que l'on se soit tout-à fait assis, et que les autres soient couverts, sans s'appuyer sur la table, mais il faut se tenir droit sur son siège. B. Je ne doute pas que ce ne soit une incivilité de dévorer les viandes des yeux, aussi bien que de porter la main au plat le premier. A. Oui, bien pour servir les autres, auquel cas on présentera toujours les meilleurs morceaux, et l'on se réservera le moindre, en quoi il seroit bon de savoir trancher les viandes, pour s'aquiter bien de ce devoir, et d'en connoître les meilleurs endroits. B. Est-il donc permis de trancher ou de servir à la table d'une personne de mérite sans son commandement? A. C'est assurément une incivilité, mais on peut sans incivilité s'en excuser, si l'on ne s'en croit pas capable. C'est à faire au maître de la maison de trancher, ou à celui qu'il prie de le faire, qui après s'en être acquité le lui présentera, afin qu'il le distribue à sa volonté. B. Apprenez-moi quels sont les meilleurs endroits de chaque pièce. A. Si c'est d'un chapon aprêté dans un potage de sané, la poitrine est le meilleur endroit, les cuisses et les ailes vont après: car la cuisse dans la volaille bouillie, vaut mieux que l'aile. B. Est-ce la même chose dans les oiseaux rôtis? A. Les connoisseurs de bons morceaux assurent que les ailes sont préférables en ceux qui grattent la terre, et les cuisses en ceux qui volent en l'air, si vous en exceptez la perdrix, dont l'aile est le meilleur morceau. B. Comment faut-il servir les pigeons rôtis? A. Entiers, ou ils le coupent de travers par la moitié. B. Que dites vous des Coqs-d'inde, des oies, des chapons, et des canards? A. On en leve d'abord les cuisses, et ensuite les ailes: mais le blanc qui se coupe en long se peut servir de meilleure grace. B. Dites, s'il vous plaît, deux mots de la grosse viande. A. De la pièce de boeuf, l'endroit le plus entrelardé est le meilleur: du veau, le rognon et le vis se présentent par honneur: Quant à la longe on la coupe par le milieu, à l'endroit le plus charnu. B. Vous venez de parler des volailles et de la grosse viande: Que dites vous du lièvre, du d'aur et du lapin? A. Les plus friands morceaux se trouvent aux cèbres de la queue, le râble, les cuisses et les épaules les suivent: mais du cochon de lait, la peau et les oreilles, sont les plus estimées des friands. B. Venons aux poissons et voyons quels en sont les plus friands endroits. A. Je ne suis pas tout à fait du sentiment des traiteurs, qui en estiment sur tout la tête, et ce qui en approche, si ce n'est de ceux qui n'ont qu'une épine qui va tout du long, comme de la sole, et dont le milieu est le meilleur, que l'on ne prend pas avec le courcau, mais avec la fourchette, pour le présenter sur une assiette. B. Faut-il peler

les

les fruits pour les présenter. A. Il est indifférent, il faut suivre la coutume du lieu où l'on est. Quant aux *olives*, il les faut prendre avec la *cuiller*, et non avec la *fourchette*, si l'on n'a envie de faire rire le monde. B. Comment sert-on les *gâteaux* et les *tartes de confitures*? A. On les coupe sur les *plats*, où on les a servis, et ils se prennent avec le plat du couteau, pour les présenter sur une *assiette*. B. Est-il bien-téant de tendre son *assiette* pour être servi des premiers? A. Au contraire il faut attendre qu'on vous serve, pour le présenter incontinent à celui, qui est plus qualifié, si le *maître même* ne vous l'a présenté, car en ce cas il faut le garder. B. A qui appartient-il d'inviter les *convivés à manger*? A. Au *maître de la maison* seulement, ce qu'il doit faire civilement et de tems en tems, sans avoir incessamment l'oeil sur la Personne, de peur que l'on ne crût d'être observé, et pour parler généralement, l'on ne doit pas être attentif à voir manger et boire les autres. C'est le bon visage qui les doit animer, et persuader que c'est du coeur qu'on les traite. B. Ne faut-il pas presser les *Convivés* de boire et suivre la coutume, qui veut qu'on les oblige de *faire raison* autant et plus qu'ils n'en peuvent porter? A. C'est une méchante coutume, qui ne se pratique que trop souvent. B. Peut-on servir avec sa cuiller ce qu'on demande? A. Il en faut demander une autre, si vous vous êtes servi de la vôtre, ou si celui qui vous a prié de le servir ne vous a envoyé la sienne avec son assiette. B. Faut-il se découvrir à table en présentant quelque chose? A. On le fera la première fois, si c'est une *Personne d'une qualité distinguée*: mais si l'on vous présente quelque chose, vous l'accepterez en vous découvrant, si c'est une personne supérieure. B. S'il se trouve de la cendre ou quelque ordure sur l'assiette ou sur le plat, est-il permis de l'ôter en soufflant dessus? A. Ce seroit une incivilité, il faut le nettoyer avec le couteau ou avec quelque autre chose. B. *Monsieur*, si vous le trouvez bon, nous remettrons le reste à un autre jour; Vous devez être las et j'ai peur d'abuser de votre bonté. A. Je ferai tout ce qu'il vous plaira, je ne me laisserai jamais, lors qu'il s'agira de vous rendre quelques services.

§. 241.

X. Entretien.

Suire de la Table

A. Je Vous laissai hier à table pour en sortir aujourd'hui. B. Quoique nous nous y soyons arrêtés long tems, nous n'avons pas pourtant fait fort bonne chère. A. La meilleure chère qu'on puisse faire est celle de l'esprit. B. Cela est très certain: et c'est aussi ce qui me fait présentement prendre la liberté de vous prier de reprendre le fil de votre discours. A. Il n'y a que les incivils ou les Personnes su-

jettes à leurs bouches, qui demandent quelque friandise ou délicatesse à table, et qui choisissent les meilleurs morceaux, quand on leur en présente le choix. Il faut s'excuser et répondre: *ce qu'il Vous plaira*. B. Peut-on sans incivilité refuser de prendre de quelque viande que l'on présente, en disant, *je ne mange point de fromage, je n'aime point de viande où il y a du poivre, de l'oignon*. A. Cela n'appartient qu'aux Personnes, qui n'entendent pas leur monde: il faut prendre civilement ce qu'on présente, et le laisser sur son assiette, si l'aversion est invincible, sans faire semblant de rien, mais donner son assiette à un valet pour desservir, lors qu'on n'y prend pas garde. B. Je fais fort bien que c'est contre la bienséance, de mettre le premier la main au plat, et de ne pas attendre que les autres aient pris. A. Il faut se contenter de prendre à l'endroit qui est vis-à-vis de nous, sans fouiller par tout le plat, pour en choisir le morceau le plus friand, ni étendre le bras sur le plat, qu'on a devant soi pour atteindre à un autre plus éloigné. B. Est-il permis sans choquer la civilité de racler les plats ou ratifiser son assiette pour la dessécher? A. Comme cela ne se peut faire sans bruit, il ne se fait pas aussi sans incivilité; la modestie en mangeant est une chose fort louable, et l'autre au contraire est une marque de gourmandise, qui se fait connoître à ceux qui autrement n'y auroient pas pris garde. B. N'est-ce pas une coutume louable de manger son potage sur son assiette, sans le souffler, mais d'attendre qu'il soit refroidi? A. Oui: car si l'on s'étoit brûlé, l'on seroit obligé de le souffrir sans le faire paroître, si ce n'est que l'on y fût forcé, et alors il faudroit avec adresse mettre la cause de cette disgrâce sur son assiette, la couvrant de sa main, et la donnant incontinent par derrière à un laquais. B. Peut-on mordre dans son pain? A. Non, il le faut couper et mettre ensuite le couteau sur la table, lors que l'on veut porter à la bouche ce que l'on aura coupé. B. Je ne trouve pas bien étant de ronger les os, ou de les casser pour en tirer la moëlle. A. Il en faut ôter la viande, et l'ayant mise sur son assiette, la porter à la bouche avec la fourchette: car de le faire avec la main, ce seroit s'exposer à plusieurs incivilités, comme d'être obligé d'essuyer souvent les doigts à la serviette et de la salir, ou de les essuyer à son pain, ou de les lècher, ce qui est encore le plus incivil. B. Je fais qu'il n'y a que les personnes qui n'entendent pas leur monde, qui saucent leurs morceaux dans le plat, et qui impriment avec les doigts leur rusticité dans le sel, au lieu de prendre de la sauce avec sa cuillier, et du sel avec la pointe de son couteau. A. Ces personnes peuvent aller du pair avec ceux qui se mouchent à découvert, quoi que dans leur mouchoir, qui s'essuient la sueur du visage, qui se gratent, qui rotent, et se tirent souvent du fond de l'estomac avec éclat, qui font des ordures insupportables, dont on doit s'abstenir, ou le faire si secrètement, que l'on ne s'en aperçoive

ve pas. B. N'est il pas aussi indécent de manger une demi-heure après les autres à force de faire la petite bouche, que de dévorer les viandes, plutôt que de les manger, en se hâtant ? A. Il vaut mieux quitter le premier que le dernier : mais la médiocrité est toujours louable. Il se faut garder de faire le critique sur les viandes : car les discours trop fréquens sur la mangeaille sont les marques d'une ame sensuelle et d'une éducation basse. B. Peut-on demander à boire le premier, et tout haut, chez une personne de qualité ? A. Cela sent son étourdi, de même que de boire à sa santé, en s'adressant à elle-même : si toute fois un autre a commencé cette santé, il y faut faire raison, sans apeller la personne à témoin, en disant : *Madame c'est à votre santé et je la porte à Monsieur, c'est à la santé de Madame.* B. Est-il bien-séant, en buvant à la santé du père, de la femme, ou de quelque autre parent, d'ajouter le nom et de dire : *Monsieur, à la santé de Madame votre femme ?* A. Il faut nommer la femme par la qualité de son mari, et dire p. e. *à la santé de Madame la Marquise.* Si l'on nous porte la santé d'un autre, ou bien la nôtre, il est bien-séant de demeurer découvert, jusqu'à ce que celui, qui nous la porte ait bu, et puis s'incliner modestement sur la table. La seule inclination suffit envers ceux qui ne sont pas d'une qualité si éminente. B. L'ordre des assiettes doit suivre celui que nous avons déjà marqué, je veux dire, que les *plus qualifiés* et principalement les *Dames*, soient servis les premières. A. Il n'y a rien de plus juste, et s'il est question de se *curer les dents*, on ne le fera pas durant le repas, mais bien après, ce qui ne se fera pas avec un *couteau*, ni avec une *fourchette* et encore moins avec les *ongles*. B. Lors que quelqu'un parle à un autre, qui à même tems porte le verre à la bouche, faut-il continuer son discours ? A. Il faut attendre qu'il ait bu : Il est aussi très-mal-séant de faire du bruit en buvant, et de pousser un grand soupir après avoir bu. B. Est-il permis de prendre le verre de devant un autre, et de le lui présenter après y avoir mis le nez ? A. C'est une incivilité, aussi bien que de présenter du fruit, dont on auroit déjà mangé. B. Peut-on sans choquer la bien-séance sortir de table, avant que la compagnie se lève ? A. Oui, en se découvrant et faisant une profonde révérence. B. Que faut-il observer lors que quelqu'un veut régaler un qui est au dessus de lui ? A. Il doit donner tel ordre auparavant à ses domestiques, que tout se fasse sans confusion et sans troubler la joie ; que si cela ne se pouvoit et que la chose n'allât pas comme il le souhaite, il en demandera en peu de mots pardon à ses conviés : car de s'emporter contre ses valets, comme de les injurier, ou de les fraper en présence de ces personnes, ce seroit leur manquer de respect. B. Quelle est la posture, que l'on doit tenir après le repas en rendant grâces ? A. Il faut se tenir debout, après quoi, on fe-

ra une profonde révérence, à la personne la plus qualifiée, et ensuite à tous les autres. Voilà, *Monsieur*, la plupart de ce qui s'observe aujourd'hui à la table, entre les personnes qui savent vivre. B. Vous m'avez tellement satisfait, que je ne me lasserois jamais de vous entendre. A. Votre bonté est si grande, qu'elle trouve les choses qui sont médiocres, très excellentes. Je m'efforcerais dans la suite de nos entretiens de vous faire voir, en abrégé, ce qui se doit pratiquer en d'autres rencontres. B. Je vous en demeurerai obligé. Demain, je vous attends,

§. 242.

XI. Entretien.

De l'Ajustement.

B. *Monsieur*, vous me fites hier espérer la suite de vos entretiens. A. Je ne suis venu ici, *Monsieur*, qu'à ce dessein, je me suis proposé de vous dire quelque chose de la netteté si nécessaire et si essentielle aux honnêtes gens. B. Cela mérite une attention toute particulière, aussi vous promets-je la mienne toute entière. A. La propreté est une certaine convenance des habits à la personne; car si l'on veut passer pour propre, il faut conformer les habits à la condition, et à son âge: de même que la bien-séance est la conformité des actions et des paroles à l'égard des autres et de nous mêmes. B. Apprenez moi, de grace, ce que c'est que cette complaisance ou conformité, que d'autres appellent *Symparbie*? A. c'est un rapport tant extérieur qu'intérieur à la joie, ou à la tristesse de la personne, qui le peut exiger de nous; tellement qu'elle demeure persuadée, que nous entrons également avec elle dans le bien ou le mal qui la touche, de là on peut connoître, qu'il faut voir ce qu'un autre veut, pourvu qu'il ne soit ni mauvais ni injuste. Pour l'extérieur j'entends que les habits, la mine, le visage, et les gestes soient tellement composés, qu'ils fassent voir le sentiment de notre cœur, aussi bien que nos paroles et nos actions, ne faisant pas comme certains ridicules, qui sont les sérieux dans la compagnie de ceux qui sont en joie, et les enjoués avec ceux, qui sont en deuil. B. Vous avez commencé à parler de la propreté, continuez, je vous en prie. A. Elle fait une grande partie de la bien-séance, puis qu'elle fait connoître le foible de l'esprit d'une personne: car voyant sur elle des habits ridicules, on juge de là que la personne l'est aussi. B. Que faut-il observer pour garder la bien-séance dans la propreté? A. Il en faut éviter l'excès, ou le trop de négligence, qui est une marque de paresse et de saleté: car outre que celui qui se présente devant une personne ainsi négligé, la désoblige, il lui manque aussi de respect. B. Que fera-t-on donc pour remédier à ce désordre? A. Il faut suivre la mode, qui est la plus grande, sans en affecter ni trop, ni trop peu; qui en sont les ex-

ré-

trémités, et qui font passer les personnes qui y tombent pour ridicules. B. Ne doit-on pas garder la modestie, qui s'oppose à la mode? A. Elle n'a point ici de lieu, c'est une maîtresse absolue, à laquelle la raison même est obligée de se soumettre; car si quelcun s'opiniâtroit à porter aujourd'hui un Pourpoint à petites basques et des Chaussés à la Candale, (*Art weiter Hosen von der Erfindung des Duc de Candale,*) qu'on porte le juste-au-corps et les culotes, ne se feroit il pas siffler dans les rues? C'est de la cour que l'on doit prendre le modèle et en suivre la plus saine partie. B. Ne doit-on pas conformer les habits à la taille, à l'âge et à la condition? A. Il y en a fort peu qui prennent garde au premier: car on voit les petites personnes porter les choses aussi grandes que les plus grands, lors que la mode les demande en général telles; et les grands les porter petites, quand la mode veut qu'on les porte petites. B. Il est vrai qu'un petit homme couvert d'un chapeau à larges bords fera dire à ceux qui le voient, *voilà un chapeau qui passe*, au contraire un grand homme portant un petit chapeau paroitra comme s'il étoit coiffé d'un bonnet. A. Quant à l'âge, il n'y a rien de plus sot que de voir les vieillards couverts on jeunes gens: et pour la condition, il est aisé à juger, que si un ecclésiastique se vêt en cavalier, il fait voir qu'il n'est pas dans son bon sens. B. J'ai souvent ouï dire que la propreté est dans la netteté, qui paroît dans les linges lors qu'ils sont blancs, et dans les habits, quand ils sont nets, ce qui fait trouver les pauvres honnêtes et propres. A. Pour le corps, il en faut sur tout avoir un soin particulier; se tenir la tête nette aussi bien que les dents et les yeux, les cheveux et la barbe selon la mode et l'âge: car il faut se rogner les ongles et se laver les mains et les pieds, particulièrement l'été pour ne pas faire mal au coeur à ceux avec qui l'on converse. B. Il s'en va midi, vous dinerez, s'il vous plaît, avec moi et après diné, comme vous me l'avez fait espérer, nous acheverons nos Entretiens. A. Je fais, Monsieur, que vous allez pour quelques jours aux champs, ce qui fera que j'acheverai en peu de paroles.

§. 243.

XII. Entretien.

Du jeu en conclusion.

A. Nous avons vu ce qui étoit de la propreté, voyons ce que l'on doit observer dans le jeu. B. Je ne me pique pas au jeu, parce que je ne l'aime pas, si ce n'est que la compagnie m'y oblige. A. Si vous êtes de cette humeur et que vous y demeuriez constant, vous ne vous en repentirez jamais: il est vrai que vous n'avez pas occasion de fuir le jeu, de peur de faire paroître quelque foiblesse, au contraire, je suis persuadé, que le jeu vous feroit bien avantageux. B. Je n'aime pas le jeu, parce que je suis toujours malheureux et que je ne gagne

jamais. A. Ce n'est pas ce que je veux dire; mais, comme les plus dissimulés ont de la peine à ne se point trahir, et à ne point faire voir leur foible, vous qui au contraire n'avez rien de semblable, vous devez aimer le jeu. B. Il est vrai, que si j'étois incommode dans le jeu, je ne jouerois jamais; car étant obligé de jouer avec une personne, qui est au dessus de moi, je ne témoigne aucune envie de gagner, sachant fort bien que c'est le véritable caractère d'une ame basse. A. Il est vrai, *Monsieur*, mais aussi le trop de négligence dans le jeu, et l'affectation de se laisser perdre à dessein, est la marque d'un *fanfaron*, qui passera pour ridicule, ou fera croire, que l'on ne contribue pas assez au divertissement de la *personne* avec qui l'on joue. B. Quel est votre sentiment de ceux qui ne font que badiner dans le jeu, comme *sifler* ou *rambouriner* des doigts ou des pieds, en faisant mine de rêver dans le jeu? A. Cela est aussi ridicule et incivil que les *postures* du corps fottes et grotesques dans les jeux d'exercices. B. S'il y a quelque *différent* au jeu, et que l'on soit obligé de défendre la cause, le peut-on faire avec opiniâtreté? A. Cela est insupportable, il le faut faire tranquillement, sans élever la voix; mais en le prouvant évidemment. B. Je ne doute pas, que vous ne désapprouviez le *jurement* dans le jeu, puis que Dieu y est offensé, qu'on y perd le respect, que l'on trouble le divertissement. A. Cela est pourtant fort familier à plusieurs, mais aussi les honnêtes gens évitent-ils leur compagnie. B. Si quelcun a négligé de mettre *l'enjeu*, le peut-on demander? A. Il le faut faire en des termes doux et honnêtes, comme: *on n'a pas mis au jeu, il me manque autant*. Et si l'on perd, il est de la civilité de payer avant qu'on le demande; car il est généreux de payer ce qu'on l'on doit au jeu. B. Peut-on quitter le jeu, quand on veut? A. Si l'on gagne, il ne faut pas quitter le jeu le premier, principalement, si la personne qualifiée avec qui on joue, n'aime pas à perdre, il faut attendre, qu'elle se soit r'acquitée: au contraire, si l'on perd, il est permis de se retirer doucement sans témoigner du chagrin. B. S'il arrive quelque *personne de qualité*, qui témoigne de vouloir jouer? A. Il est très-honnête de lui céder la place, et pour mettre fin à cette matière, il n'est pas de la bien-séance de *contester*, quoique ce soit par raillerie, avec des personnes incommodes au jeu; il vaut mieux, pour éviter mille fâcheuses suites de dissimuler et continuer son jeu, et principalement, si c'est avec *une Dame*: car il est de la prudence de prendre tout en bonne part et de demeurer dans le respect et dans le calme de l'esprit. B. Selon que vous venez de me dire, vous allez me quitter. A. Non, *Monsieur*, au contraire je chercherai incessamment les occasions de vous rendre mes devoirs. B. Faites-moi connoître, s'il vous plait, par une petite récapitulation, comment on se peut servir avantageusement, de ce que vous venez de me dire. A. Il faut remarquer que tout

ce qui a été ici avancé ne se doit pas entendre cruellement, ni à la lettre; mais qu'il se doit pratiquer avec discernement. Il n'y a rien de plus constant, qu'il faut être *civil* par-tout, et porter du respect à tout le monde; mais bien d'avantage, à un, qui est au dessus de nous, qu'à un qui nous est égal, et encore plus, à celui, qui est d'une qualité éminente, et ainsi de degrés en degrés jusqu'aux têtes couronnées. B. Comme vous me faites remarquer, le jugement y est si nécessaire, qu'étant pris à contre-tems, les plus civils passeroient pour incivils et ridicules. A. La raison veut, que l'on cède le pas à une personne de qualité; et qu'on lui donne le haut du pavé: si toutefois l'on se rencontroit en un endroit bourgeois, où le premier seroit obligé d'essuyer la plus grande partie de l'ordure, ce seroit une chose très-incivile, que de la faire passer devant. Si étant à table elle demandoit du pain ordinaire, dont on auroit déjà coupé quelque tems auparavant, l'on ne lui pourroit présenter civilement le premier morceau, qui seroit sec, et se réserver le deuxième, qui seroit plus tendre et plus frais. B. Vous m'avez fait remarquer, qu'étant à table, on ne doit pas se découvrir, et toutefois, je suis de ce sentiment, qu'étant avec une personne distinguée, on doit ôter le chapeau, si elle boit à nous. A. Cela seroit, sans doute, incivil, et c'est principalement en ces endroits où l'on doit montrer que l'on a de l'esprit. B. Etes-vous donc de ce sentiment que ce que vous venez de dire n'est pas si constant, que l'on ne doive observer, le tems, les lieux, et les personnes? A. Comme toutes choses se changent avec le tems, je ne prétends pas que ces règles soient immuables: on peut voir dans beaucoup de Traités semblables à celui-ci des loix, tout-à fait opposées à celles-ci, et qui ont valu en leur tems? Comme, il étoit permis de tremper son pain au plat, de bâiller à table, de cracher à terre, en présence des personnes qualifiées, et même l'on pouvoit jeter à terre, ce que l'on avoit tiré de sa bouche, et maintenant, ce seroit la dernière des incivilités: de même avec le tems, ce qui est aujourd'hui fort civil, changera et deviendra incivil. Il n'y a rien toutefois de plus constant, que quand toutes les cérémonies se changeroient, la civilisé ne laissera pas de demeurer dans le fond, lorsqu'elle aura pour guide la modestie et l'humilité, accompagnée de la charité chrétienne. B. Voilà comme je pense, ce que l'on peut dire sur ce sujet. A. Vous vous étiez, peut-être attendu, Monsieur, à quelque-chose de plus particulier et de plus relevé, que ce que vous venez d'entendre: mais ne m'étant proposé qu'un abrégé, d'un sujet si riche et si beau, je n'ai fait que l'ébaucher tant pour ne point abuser de votre patience, que pour ne point sortir de mon dessein. B. Je n'en demandois pas d'avantage, et je suis persuadé que, qui peut mettre en pratique toutes ces règles, ne passera pas (à mon avis) pour incivil. Au reste je vous en demeure bien obligé. A. Et moi votre très-humble serviteur.

VI. Quatre Entretiens,
tirés du Spectacle de la nature.

§. 244.

Les Insectes.

Le Comte. Si nous voulons faire notre promenade ordinaire, il est tems d'y songer. Le jour baisse: partons. **Le Chev.** Voilà **M. le Prieur** qui arrive à propos pour être de la partie. **Le Prieur.** Messieurs, je vous invite à prendre l'air, et à gagner le Jardin. Il faut tirer **M. le Chevalier** de ce cabinet, où je le trouve toujours. Ne diroit-on pas que c'est un poste qu'on lui a donné à garder? **Le Chev.** Je ne le quitte qu'à regret. **M. le Comte** l'a rempli, et les deux chambres voisines, de tant de choses rares et curieuses, qu'on ne peut s'y ennuier un moment. **Le Comte.** Y pensez-vous, Chevalier? C'est à Paris, d'où vous partez, qu'il faut chercher de quoi satisfaire ses yeux. Vous ne trouvez ici que la nature toute simple. **Le Chev.** Monsieur, elle est mille fois plus belle que Paris avec son faste et ses dorures. On se lasse bientôt de voir toujours la même chose. Ici c'est une variété étonnante: on y voit, je pense, tout ce qui vient dans les quatre parties du monde. Il faut entr'autres choses, que **M. le Comte** ait rassemblé les animaux de toutes les espèces imaginables. Les uns y sont en nature, bien séchés et parfaitement conservés. Les autres y sont du moins en peinture. Mais rien ne me divertit davantage que cette multitude de petits animaux en vie, dont les uns travaillent à la fenêtre, sous une rache de verre; les autres filent, ou agissent à leur manière dans des seaux de cristal. Qu'on a de plaisir à vivre à la campagne! elle fournit tous les jours quelques nouveautés. **Le Comte.** Chacun a sa façon de penser. J'ai appris dans le service et dans le fracas du monde ce que vaut la retraite. Je l'aime et m'en trouve bien depuis longtems. Ces différentes espèces d'amusemens me la rendent agréable: je puis même dire, utile. Mais à l'âge où vous êtes, on n'est guères tenté de faire l'anatomie d'un insecte, et ce sont pour vous des objets bien languissans que des papillons, des vers à soie, des fourmis, ou des abeilles. **Le Chev.** Depuis que vous m'avez montré ces verres qui grossissent les petits objets, j'ai vu dans les insectes des choses admirables. La seule tête d'une mouche est pleine de bouquets et de diamans. L'aile d'un moucheron, qui ne paroît d'abord que comme un petit chiffon blanchâtre et sans beauté, vue avec plus d'attention, se trouve unie comme une glace et brillante comme l'arc en ciel. Je meurs d'impatience de voir de près tout le reste. **Le Comte.** Vous voulez donc devenir un homme singulier? Dites-moi, je vous prie, Chevalier, trouvez-vous quelqu'un dans le monde qui s'amuse à étudier les insectes? On les écrase: du moins on ne les regarde pas. Si vous

vous

vous alliez régler vos plaisirs sur les miens, vous prendriez là un fort mauvais modèle. Qu'un homme aime le tumulte de Paris; qu'il soit fort occupé du soin de se donner un équipage leste, un habit de goût, une tabatière peu commune; qu'il ait dès le matin l'attention de régler par écrit le service de sa table, qu'après ce travail important il passe sa journée en visites ou au jeu; qu'il aille admirer tour à tour les enchantemens des Fées à l'Opéra, et les gambades d'Arlequin à la Foire: voilà ce qu'on appelle des plaisirs raisonnables. Ce sont ceux des honnêtes gens. Il n'y a pas-là de quoi se plaindre. Mais qu'on passe, comme moi, les deux tiers de l'année à la campagne: qu'on y fasse son plaisir d'étudier les différentes parties de la nature; d'examiner, par exemple, la structure du corps d'un animal; de suivre une plante dans sa naissance et dans tous ses progrès; de s'assurer par des expériences répétées à quoi elle peut être utile: que vous en semble, mon cher Chevalier? cette façon de vivre n'est-elle pas bien sauvage, et ne tient-elle pas beaucoup du Philosophe rêveur? *Le Chev.* J'entends, Monsieur, vous voulez me faire comprendre que les hommes jugent de travers, qu'ils estiment des bagatelles, et qu'ils négligent ce qui est beau et satisfaisant. *Le Comre.* Puisque vous prenez si bien ma pensée, je vous parlerai sans détour. Le spectacle de la nature m'enchanter, et j'y trouve tous les jours des plaisirs nouveaux, jusques dans les moindres objets. Ne portons point d'abord nos yeux sur ces grands globes de feu qui roulent sur nos têtes, ni sur cette terre qui étale à nos yeux tant de richesses. Débutons, si vous voulez, par tout ce qu'il y a de plus petit. Nous pourrons ensuite nous élever par degré. La scène que nous voyons, est magnifique. Mais ce que notre vue ne peut saisir à la fois, nous le pouvons diviser et en jouir par parties. Commençons par ces insectes qu'on méprise si fort, et que vous aimez tant. Je vous dirai qu'ils me réjouissent infiniment par leur diversité, par leurs inclinations, par leurs ruses, par les proportions surprenantes de leurs organes, et par cent curiosités que j'y observe. D'abord, si Dieu n'a pas jugé indigne de lui de les créer, est il indigne de nous de les considérer? lorsqu'on vient ensuite à les voir de plus près, on y découvre mille sujets d'étonnement. Jugez, mon cher Chevalier, par ce qu'on y voit de plus commun et de plus sensible, combien ce qui demeure caché à nos yeux et à notre raison, nous causeroit de surprise s'il nous étoit dévoilé. Tout insecte, soit qu'il vole, soit qu'il rampe, est un petit animal composé, ou de plusieurs anneaux qui s'éloignent et se rapprochent les uns des autres dans une membrane commune qui les assemble; ou bien de plusieurs lames coupées qui jouent en glissant les unes sur les autres; ou bien enfin de deux ou trois parties principales, qui ne tiennent l'une à l'autre que par un filet ou un petit canal, qu'on appelle un étranglement. De la première espèce sont
tous

tous les vers, tant ceux qui ont des pieds que ceux qui n'en ont point. Lorsqu'ils veulent avancer d'un endroit à l'autre, ils allongent la peau musculieuse qui sépare les premières boucles d'avec les suivantes. Ils portent le premier anneau, soit celui qui est vers la tête, soit celui qui est vers la queue, à une certaine distance. Puis ridant et retirant la peau du même côté, ils font venir le second anneau. Par le même jeu ils amènent le troisième, et successivement tout le reste du corps. C'est ainsi que ces petits animaux, même sans pieds, marchent et se transportent où il leur plaît, sortent de terre et y rentrent au moindre danger, avancent et reculent selon le besoin. De la seconde espèce sont les mouches, les hannetons, et une infinité d'autres, dont le corps est une assemblage de plusieurs petites lames qui s'allongent en se dépliant, ou se raccourcissent en rentrant les unes dans les autres: comme faisoient les Brassarts et les Cuissarts dans nos anciennes armures. *Le Chev.* Vous m'en avez montré plusieurs dans votre garde-meuble. *Le Comte.* De la troisième espèce sont les fourmis, les araignées, et bien d'autres que vous voyez partagés en deux ou trois portions qui semblent à peine tenir l'une à l'autre. Il paroît que c'est du mot Latin qui signifie *couper*, et qui a raport à ces différentes portions, coupures, ou boucles mouvantes, que vient le mot d'*Insecte*, qu'on donne en général à tous ces petits animaux. *Le Chev.* Leur petitesse semble d'abord autoriser le mépris qu'on en fait; mais elle est une nouvelle raison d'admirer l'art et le mécanisme de leur structure, qui allie tant de vaisseaux, de liqueurs, et de mouvemens dans un point qui est souvent imperceptible. Le préjugé commun les regarde, ou comme un effet du hazard, ou comme le rebut de la nature. Mais des yeux attentifs y aperçoivent une sagesse, qui bien loin de les négliger, a pris un soin tout particulier de les vêtir, de les armer, de les pourvoir de tous les instrumens nécessaires à leur état. Elle les a vêtus, et même avec complaisance, en prodiguant dans leurs robes, sur leurs ailes, et dans leurs ornemens de tête, l'azur, le verd, le rouge, l'or et l'argent, les diamans même, les franges, les aigrettes, et les panaches. Il ne faut que voir une mouche luisante, la cantharide, l'insecte qu'on nomme Demoiselle, les papillons, une simple chenille, pour être frappé de cette magnificence. La même sagesse qui s'est jouée dans leurs divers ajustemens, les a armés de pied en cap, et les a mis en état de faire la guerre, d'attaquer et de se défendre. S'ils ne parviennent pas toujours, ou à attraper ce qu'ils guettent, ou à éviter ce qui leur nuit, ils sont cependant pourvus de ce qui leur convenoit le mieux pour y réussir. Ils ont la plupart de fortes dents, ou une double scie, ou un aiguillon et deux dards, ou de vigoureuses pinces. Une cuirasse d'écaille leur couvre et leur garantit tout le corps. Les plus délicats sont garnis par dehors d'un poil épais qui affoiblit les chocs qu'ils pourroient recevoir,

et

et les frottemens qui les endommageroient. Presque tous trouvent leur salut dans l'agilité de leur fuite, et se dérobent au danger; ceux-ci par le secours de leurs ailes; ceux-là à l'aide d'un fil sur lequel ils se soutiennent en se jettant brusquement à bas des feuillages où ils vivent, et bien loin de l'ennemi qui les cherche; d'autres par le ressort de leurs pieds de derrière dont la détente les élance sur le champ à une assez grande distance, et les met hors d'insulte. Enfin où la force manque, les détours et les ruses viennent au secours: et cette guerre continuelle que nous voyons entre les animaux, tout en fournissant à plusieurs leur nourriture ordinaire, en conserve cependant de toutes les espèces un nombre suffisant pour les perpétuer. Vous êtes surpris sans doute de voir la nature si occupée de la parure et de l'équipage de guerre de ces insectes que nous méprisons. Votre surprise seroit toute autre, si vous examiniez en détail l'artifice des organes qu'elle leur a donnés pour vivre, et des outils avec lesquels ils travaillent tous selon leur profession. Car chacun d'eux a la sienne. Les uns savent filer et ont deux quenouilles, et des doigts pour façonner leur fil. D'autres savent faire de la toile et des filets, et sont pourvus pour cela de pelotons et de navettes. Il y en a qui bâtissent en bois, et ont reçu deux serpes pour faire leurs abatis. Il y en a qui travaillent en cire, et dont l'atelier est garni de ratissoires, de cuillères, et de truelles. La plupart ont une trompe, qui plus merveilleuse par ses divers usages que celle de l'éléphant, sert aux uns d'alambic pour distiller un sirop que l'homme n'a jamais pu imiter; à d'autres de langue pour goûter; à quelques-uns de vrille pour percer; et presque à tous de chalumeau pour fuser. Plusieurs d'entr'eux, outre la scie, ou la trompe, ou les tenailles dont ils ont la tête munie, portent à l'autre extrémité de leur corps une tarière qu'ils allongent, tournent et retournent à discrétion, et par le secours de laquelle ils creusent des demeures commodes pour loger et nourrir leurs familles dans le coeur des fruits, sous l'écorce des arbres, dans l'épaisseur des feuilles ou des boutons, souvent même dans le bois le plus dur. Il en est peu qui avec d'excellens yeux ne soient encore avantageés de deux antennes ou espèces de cornes, qui mettent leurs yeux à couvert et qui en devançant le corps dans sa marche, sur-tout dans les ténèbres, sondent le terrain et éprouvent par un sentiment vif et délicat ce qui pourroit les salir, les noyer, ou les heurter. Si ces cornes se mouillent dans quelque liqueur nuisible, ou se plient par la résistance de quelques corps durs, l'animal est averti du danger, et se détourne. De ces cornes, les unes sont composées de petits noeuds, comme celles que vous voyez à la tête des écrevisses. Plusieurs ont leurs antennes terminées en forme de peigne. D'autres les ont couvertes de petites plumes, ou veloutées et garnies de brosses pour être à couvert de l'humidité. Outre ces secours et

bien

bien d'autres qui se diversifient selon les espèces, la plupart des insectes ont encore reçu le don de voler. Quelques uns comme les *Demoiselles*, ont quatre grandes ailes qui répondent à la longueur de leur corps. D'autres, dont les ailes sont d'une finesse si grande, que le moindre frottement les pourroit déchirer, ont deux fortes écailles qu'ils élèvent et abaissent, comme si c'étoient deux ailes, mais qui servent réellement d'étui aux véritables. Vous verrez de ces étuis aux escarbots, aux hannetons, aux mouches cantharides. Vous en trouverez un grand nombre qui n'ont que deux ailes : mais sous ces ailes, vous apercevrez deux espèces de vessies, ou de vases creux, que quelques uns prennent pour deux marteaux ou contrepoids : moyennant quoi l'insecte se maintient contre l'agitation de l'air, et demeure en équilibre dans sa route comme un danseur de corde à l'aide de son bâton plombé par les deux bouts : à moins que nous ne voulions faire de ces vases creux des castagnettes, que les insectes frappent avec leurs ailes, pour se divertir, ou pour se connoître entr'eux à un certain bourdonnement. *Le Comte.* Mon cher Chevalier, je vois bien à votre air attentif que nous ferons de vous un Philosophe. *Le Chev.* Puisque vous me faites la grace de me souffrir quelque tems auprès de vous, je m'en vais devenir bien riche à vos dépens. Je vous ferai, avec votre permission, cent questions tous les jours. Je m'en vais faire passer tous les animaux en revue devant nous. Je vous arrêterai à chaque brin d'herbe. Je ne vous laisserai ni paix, ni repos, que je ne vous aie dérobé toute votre science. *Le Comte.* Vous pouvez tant qu'il vous plaira, nous livrer l'assaut : nous tâcherons de nous défendre. *Le Chev.* Je vous prierai d'abord de vouloir au retour de la promenade, ou à votre commodité, me montrer dans le microscope ces habits, ces armes, et ces outils dont vous m'avez dit tant de merveilles. A vous entendre, les insectes auroient des habits aussi beaux que les nôtres, et des outils aussi bien faits que ceux qui viennent de nos meilleurs ouvriers. *Le Pr.* On peut bien, M. le Chev. comparer comme vous faites, les instrumens et les ajustemens des insectes avec les nôtres : mais ce doit être pour remarquer d'une part la grossièreté de nos ouvrages, et de l'autre les richesses, la justesse, et la supériorité infinie, qui brillent dans ceux de la nature. Regardez avec une loupe, la tête d'une mouche commune. On ne se peut lasser de voir une telle profusion d'or et de perles sur une tête si peu importante, et de la comparer avec une secrète compassion à d'autres têtes qui affectent une semblable parure sans en pouvoir approcher. Ce qui a été dit des lis des champs, on le peut appliquer aux mouches luisantes, et à bien d'autres espèces. Salomon dans toute sa gloire n'étoit pas couvert comme la moindre d'entr'elles. Mais il faut rapeler M. le Chevalier à ce qu'il a déjà vu. Vous soutez vous de ce que vous vites chez moi, quand vous me fites l'amitié d'y venir ? Vous
vous

vous faites de mon microscope. Qu'y avois-je mis? *Le Chev.* Vous aviez mis d'un côté l'aiguillon d'une abeille collé sur un petit morceau de papier, et de l'autre une petite aiguille à coudre, si fine qu'on ne pouvoit presque pas la manier. *Le Pr.* Que vous parut-il de l'aiguillon? *Le Chev.* Il étoit d'un bout à l'autre du plus beau poli, et la pointe en échappoit à la vue. *Le Pr.* Remarquez cependant une chose dont je ne vous parlai point pour lors: c'est qu'il s'y trouve une petite ouverture par où l'abeille lance deux dards qui sont d'une finesse inexprimable, et pourtant très-forts et très-agissans: en sorte que ce qu'on vous a fait voir, et ce qu'on voit ordinairement sortir du corps de l'abeille n'est pas proprement l'aiguillon, mais seulement l'étui de l'aiguillon, ou une sorte d'amorçoir pour préparer l'ouverture aux deux dards, et pour les introduire plus avant. Et de la petite aiguille, que vous en semble-t-il? *Le Chev.* Elle me parut émoussée, toute raboteuse, et semblable à une barre de fer qui sort de la forge du ferrurier. *Le Pr.* La comparaison est juste. He bien c'est la même chose partout! Dans ce que l'homme fait, vous ne verrez qu'inégalités, que crevasses, que rudesse. Tout s'y ressent des bornes de son industrie, et de la grossièreté des instrumens qu'il emploie: tout y paroît fait avec la serpe ou avec la truelle: tout y découvre un artisan mal-habile qui ne connoît pas la matière qu'il met en oeuvre. Au contraire, les plus petits ouvrages du Créateur sont parfaits. Dans l'intérieur, vous trouverez par-tout une liberté, une souplesse, et des ressorts dont la structure, l'artifice, et l'entretien sont connus de lui seul. Dans les dehors vous trouverez par-tout les plus beaux coups de pinceau: par-tout de la magnificence, de la symétrie, de la finesse, et des graces. *Le Chev.* Voilà qui est résolu. Tous les insectes que je verrai, je m'en vais tomber dessus. Je veux les connoître tous. *Le Pr.* Point de quartier, sur-tout aux espèces dont les couleurs sont brillantes. Malheur à tout papillon, à toute mouche luisante qui se rencontrera en votre chemin. Gare la boîte ou le microscope. Mais puisque M. le Chevalier est si curieux de ce qui regarde les insectes, il est facile de le contenter. Entretienons le de suite des différens états par où ils passent, et de leurs différentes espèces. Par ce moyen il assemblera celles qu'il voudra: il les mettra mieux en ordre, et connoîtra tout son monde. *Le Comte.* Je le veux bien. Commençons donc par leur naissance. Tout insecte, comme tout autre animal, provient d'un germe qui le contenoit en petit. Ce germe est d'abord enfermé sous une enveloppe simple ou double qui s'ouvre quand le petit est devenu assez fort pour la percer. Si le petit rompt son enveloppe en naissant, et qu'il vienne au monde tout formé et semblable à sa mère, on dit de cette mère qu'elle est *vivipare*. De cette espèce sont les cloportes, et les puceux de bien des Plantes. Quand la mère

met

met bas ses petits renfermés dans une envelope dure, qu'on appelle un oeuf, où ils doivent demeurer encore quelque tems, on dit de cette mère qu'elle est *ovipare*. Dans les espèces vivipares, l'envelope des germes est molle et délicate, parce que demeurant toujours à couvert dans la mère, le germe n'a pas besoin d'une plus forte défense. Dans les espèces ovipares, l'envelope du germe, un peu avant que la mère mette bas, devient une croute solide et dure pour résister au poids et aux injures de l'air, qui roule sur cet oeuf, comme sur une voute, sans offenser le petit qui est dedans. Tous ces insectes, et même généralement tous les animaux, sans exception, proviennent d'une mère qui les met au monde de l'une ou de l'autre de ces deux manières. L'espèce ovipare met toujours bas des oeufs d'où doivent sortir les petits après un certain tems, ou à l'aide d'un certain degré de chaleur: et l'espèce vivipare n'a jamais manqué de mettre au monde des petits tout formés. Ces loix subsistent dès le commencement du monde, et n'ont jamais varié. *Le Chev.* Quoi, Monsieur, un insecte, un ver qui rampe, a eu une mère, comme un lion provient d'une lionne? *Le Comte.* La chose est hors de doute. Un lion a eu une mère: cette mère a eu la sienne; celle-ci une autre; et toutes ces générations se vont réunir en la première lionne que Dieu a mise sur la terre. Il en est de même de chaque espèce d'insecte. Les générations en sont également successives, régulières, et constantes. *Le Chev.* Comment, je vous prie, cela se peut-il acorder avec ce qu'on voit tous les jours? Ne voit-on pas naître des insectes en cent endroits où il n'y en avoit point auparavant? Dès qu'un corps se corrompt, il produit quelque espèce d'insectes; on dit par-tout que c'est la corruption qui les engendre. *Le Comte.* Voilà ce qu'on dit. Mais, mon cher Chevalier, en parlant de la sorte, croyez-vous qu'on entende bien ce qu'on dit? Qu'entend-on par la corruption d'un corps? c'est la dissolution de ses parties. Par exemple, la viande, le bouillon, le vin se corrompent, lorsque l'air, et sur tout l'air échauffé entrant de tout côté dans la viande, dans le bouillon, dans le vin, en dissipe les parties les plus fines, et ne laisse que les parties les plus grossières et les moins propres ou à nourrir, ou à flater le goût. On ne conçoit pas que les parties intérieures d'un morceau de viande étant éventées, délinées, et altérées de la sorte, en deviennent plus propres à former tout d'un-coup un corps organisé, qui ait des yeux, un coeur, des intestins, en un mot, ce qui fait un animal vivant. *Le Chev.* Croyez vous donc, Monsieur, qu'un ver, une chenille, ait tout ce que vous dites? *Le Comte.* Le plus petit ver, la plus petite mite qu'on puisse apercevoir dans le fromage, la plus petite de ces anguilles qu'on découvre dans le vinaigre, le moindre de ces vermisseaux qu'on voit voltiger dans d'autres liqueurs, ont toutes les parties que je viens de nommer. C'est un animal qui voit, qui se

détour-

dé
no
a
bo
de
bo
un
mi
gé
en
le
les
ho
ani
po
be
c'e
et l
il e
l'es
tion
la s
d'u
des
sect
cha
Die
que
pou
con
à la
men
que
ce à
la pe
dèsq
y en
Le C
inse
fiur
men
des v
roitr

détourne quand on croise son chemin, qui marche, qui cherche sa nourriture, qui mange, et qui digère. Il lui faut en petite ce que nous avons en grand. *Le Pr.* J'aimerois autant dire que les rochers ou les bois engendrent des cerfs ou des éléphans, que de dire qu'un morceau de fromage engendre des mites. Les cerfs naissent et vivent dans les bois, et les mites dans le fromage. Mais il en est de la naissance des uns comme de celle des autres. *Le Comre.* Le microscope et l'anatomie qu'on a faite des insectes, ont mis cette vérité en évidence: leur génération uniforme et régulière étoit ci-devant un mystère qu'on a enfin approfondi. *Le Pr.* C'est de quoi il faut convaincre l'esprit de M. le Chevalier, par quelques nouvelles preuves. L'opinion vulgaire que les insectes naissent de corruption, est injurieuse au Créateur, et déshonore notre raison. Car, si on y fait la moindre attention, ces petits animaux qui sont construits avec tant d'art et d'agrément, qui sont pourvus avec tant de précaution de tous les instrumens dont ils ont besoin, et qui se perpétuent sous une forme qui ne varie jamais; ou c'est une sagesse toute-puissante qui les produit, ou bien c'est le hazard et le concours fortuit de quelques humeurs altérées et déplacées. Or, il est de la dernière absurdité de penser que le hazard agisse: et il ne l'est pas moins de dire que le hazard agisse avec dessein, avec précaution, avec uniformité. Ainsi la même sagesse qui se fait admirer dans la structure du corps humain, se trouve dans la composition du corps d'un insecte, et la corruption n'est non plus la mère des insectes que des autres animaux, et des hommes mêmes. Il reste à savoir si ces insectes naissent par l'effet d'une création extraordinaire et nouvelle en chaque endroit où ils paroissent, ou bien s'ils viennent de germes que Dieu ait mis dès le commencement dans chaque espèce, et dans lesquels il ait destiné et ordonné en petit les organes des animaux futurs, pour être développés dans le tems. Ce dernier sentiment paroît le plus conforme à la raison, à l'expérience, à la toute-puissance de Dieu, et à la sainte Ecriture, qui nous apprend que Dieu commanda dès le commencement que chaque Plante eût en soi le germe de son semblable, et que chaque animal se multipliât selon son espèce. *Le Chev.* Je commence à voir que les choses sont comme vous le dites. On a cependant de la peine à s'ôter de l'esprit que la corruption engendre les insectes: car dès qu'un morceau de bois se pourrit, ou qu'une viande se gâte, on y en voit une fourmillière. Comment y prennent-ils naissance? *Le Comre.* Rien n'est plus naturel. Ils y naissent, parce que d'autres insectes y ont déposé leurs oeufs. *Le Chev.* Mais il faut donc, Monsieur, qu'ils en mettent par tout, et que tout soit plein d'oeufs: autrement il y a bien des choses qui pourriroient sans qu'on y vit paroître des vers. *Le Pr.* Ce qui embarrasse M. le Chevalier, c'est de voir paroître ces vers à point nommé dans ce qui se corrompt. Par-là il est

porté à croire que les oeufs sont dispersés par-tout, mais qu'ils éclosent seulement où ils trouvent des suc's propres à les gonfler, et à nourrir les germes. *Le Chev.* J'ai ouï dire à M. le Comte, que les petites graines des Plantes étoient emportées par le vent, qu'elles se repandoient partout, et qu'elles germoient enfin dans les endroits où elles rencontroient les suc's qui leur sont convenables. Ne peut-on pas croire aussi que les oeufs des insectes sont emportés partout, et que - - *Le Comte.* Ne vous l'avois-je pas dit, que nous ferions de vous un Philosophe? M. votre Père, et M. votre Gouverneur, à leur retour trouveront en vous un Physicien tout formé. Je suis fort aise, mon cher Chevalier, que vous ayez fait ce raisonnement: c'est celui de bien des anciens, et de bien des modernes. Mais n'en soyez cependant pas trop glorieux: car la comparaison du transport des graines des Plantes avec celui des oeufs des insectes, quoiqu'elle ait un air très-spécieux, ne se trouve pas exacte. Je vous en fais juge vous-même. La Plante qui porte les graines tient à la terre: elle ne peut les aller porter ailleurs. C'est pourquoy le Créateur a donné des ailes à ces graines, afin qu'elles ne tombassent pas toutes dans un même endroit. Les unes rompent leurs gousses avec éclat, et s'éparpillent à une assez grande distance: d'autres ont réellement de petites ailes qui les emportent bien loin à l'aide du vent; et plusieurs ont avec cela de petits crochets qui les attachent quelque part malgré le vent. L'intention de l'Auteur de la nature ne pouvoit être mieux marquée. Elle ne l'est pas moins dans la disposition des oeufs des insectes: mais c'est une façon toute contraire. Par tout où vous en rencontrerez, vous les trouverez attachés avec une colle si forte, qu'il est quelque fois impossible de les détacher sans les rompre; ou enfermés dans des logettes de différentes façons, mais qui toutes sont construites avec art, et défendues avec précaution. Par où il paroît que l'intention de la nature n'est pas que ces oeufs courent par-tout, mais plutôt qu'ils ne courent nulle part, et qu'ils s'arrêtent en un seul endroit. *Le Chev.* Adieu ma comparaison. J'y renonce. *Le Comte.* Je ne vous ai pas encore fait entendre suffisamment la différence qu'il y a entre la situation des germes des Plantes et la situation de ceux des insectes. Le transport des premiers est abandonné au vent. On comprend par-là qu'ils doivent courir par-tout et n'éclore cependant pas par-tout, mais seulement où ils trouveront des suc's proportionnés à la petitesse de leurs pores. Il en est tout autrement des oeufs des insectes. Ils n'ont point d'ailes pour être transportés: mais ce sont les pères et les mères qui en ont, pour leur chercher une place convenable. Si vous voyez donc les insectes naître à point nommé dans un corps, aussi-tôt qu'il se corrompt, ce n'est ni parce que la corruption engendre des animaux, ni parce que les oeufs des insectes sont répandus par tout; mais uniquement parce qu'il y a des

des mères qui savent qu'un corps altéré et corrompu est plus propre qu'un autre pour nourrir leurs petits. L'odeur qui s'en exhale au loin les attire. C'est même à les attirer que cette odeur est destinée; et en général le choix que les mères font d'une place qui abonde en nourritures convenables à leurs petits, pour y faire leur ponte préférablement à tout autre endroit, n'est pas moins propre que l'organisation même de ces petits, pour vous démontrer que la corruption n'engendre rien, que le hasard ne fait rien, mais que tout a sa place, sa destination, et son entretien marqués dans la nature. *Le Pr.* Assurément, si le hasard ne se mêle en aucune sorte de placer les oeufs des insectes, moins encore se mêle-t-il de les former. *Le Contre.* Rien ne se fait ici à l'avanture. Les mouvemens des petits animaux nous paroissent capricieux et fortuits: mais ils tendent tout aussi réellement à un but, que ceux des plus gros. La prudence que nous admirons dans un renard pour s'assurer une bonne tanière; l'industrie que nous remarquons dans un oiseau, pour se fabriquer un nid commode, nous la trouverons dans le moucheron pour loger avantageusement sa petite postérité. Nul insecte n'abandonne ses oeufs au hasard. Les mères ne se méprennent jamais, et si le petit trouve sa nourriture au sortir de l'oeuf, c'est parce que la mère a choisi précisément le lieu qu'il lui falloit, pour le faire vivre. Faites infuser dans l'eau en été un grain de poivre: vous y verrez ordinairement nager des vermicelleux d'une petitesse extrême. Leur mère qui sait que cette nourriture leur est bonne, ne manque pas d'y placer ses oeufs. Regardez avec le microscope une goutte de vinaigre: vous y verrez de petites anguilles, et jamais d'autres animaux: parce qu'il y en a un qui sait que le vinaigre, ou les matières qui le forment, sont propres pour sa famille. Il la pose sur ces matières ou dans la liqueur même plutôt qu'ailleurs. Dans le pays où le ver à soie se nourrit en liberté dans les campagnes, on trouvera ses oeufs sur le mûrier, jamais autre part. Il est facile de voir l'intérêt qui l'y détermine. On ne trouvera jamais sur un chou les oeufs des chenilles qui rongent le faule, ni sur le faule les oeufs de la chenille qui rong le chou. La teigne cherche les rideaux, les étoffes de laine, les peaux dégraissées, ou les papiers, parce qu'ils sont faits de chiffons de linge qui ont perdu l'amertume de chanvre à l'eau et sous le marteau de la papeterie. On ne trouvera la teigne ni sur une plante, ni dans le bois, ni même dans une viande qui se corrompt. C'est au contraire, dans cette viande que la mouche vient déposer ses oeufs. Quel intérêt l'y attire? Ne seroient-ils pas mieux dans une belle porcelaine qu'elle a toujours à sa disposition? Une expérience vous convaincra mieux de ce qui règle son choix. Prenez du boeuf tout nouvellement tué; mettez-en un morceau dans un pot découvert, et un autre morceau dans un pot bien net que vous couvrirez sur le champ avec une pièce d'étoffe

toffe de soie afin que l'air y passe sans que la mouche y puisse glisser ses oeufs. Il arrivera au premier morceau ce qui est ordinaire: parce que la mouche y pose ses oeufs en liberté. L'autre morceau s'altérera par le passage de l'air, se flétrira, se réduira en poudre par l'évaporation. Mais on n'y trouvera ni oeufs, ni vers, ni mouches. Tout au plus les mouches attirées par l'odeur viendront en foule sur le couvercle, essayeront d'entrer, et jetteront quelques oeufs sur l'étoffe de soie, ne pouvant pénétrer plus avant. *Le Pr.* Il est évident après ces exemples, que la corruption n'engendre rien. Plusieurs insectes cherchent même toute autre chose que la corruption pour loger et pour nourrir leur petits: et s'il y en a qui y trouvent leur vie, il n'est pas plus surprenant de leur voir poser leurs oeufs sur un corps prêt à se corrompre, que de voir une mère de famille avec ses enfans se trouver la faucille à la main au milieu des bleds, quand ils sont mûrs. Toute la nature est pleine d'animaux, qui sont fixés les uns à une nourriture, les autres à une autre. Tous ont les yeux ouverts sur leur proie, et rien n'échape à leur pénétration. *Le Chev.* J'entrevois à présent bien plus d'ordre et de dessein dans les mouvemens des plus petits animaux, que je n'y en croyois auparavant. *Le Pr.* A mesure que nous descendrons dans le détail, quelque prodigieuse que soit la diversité des espèces et de leurs manières de naître et de subsister, vous sentirez partout la même sagesse qui a inspiré à toutes les mères une tendre sollicitude pour leur postérité, et qui a, pour ainsi dire, travaillé sur un même plan, en rapellant toutes les espèces à une même origine, je veux dire, à la génération par les oeufs, ou par les germes qu'elle a mis en chacune d'elles. *Le Comte.* Voyons à présent ce que l'oeuf contient. Quand la femelle de qui il provient n'a pas eu la compagnie du mâle, on n'y trouve que des nourritures stériles, qui se séchent et s'évaporent quelque tems après. C'est le mâle qui donne à l'oeuf sa fécondité, et alors la nourriture délicate que renferme la coque se communique au petit que la seule main de Dieu a pu y mettre, et rendre semblable à la mère. Par l'effet d'une loi supérieure à toutes nos connoissances, ce petit commence à vivre. Sous l'abri de la coque il se nourrit paisiblement du fluide où il nage. Son volume s'augmente, et se sentant enfin logé trop à l'étroit, il perce son enveloppe, et se trouve par la sage précaution de la mère à portée des nourritures plus fortes qui conviennent à son nouvel état. Au sortir de l'oeuf les uns se trouvent sous leur forme parfaite: ils ne la quitteront plus tant qu'ils vivront. Tels sont les limaçons, qui sortent de l'oeuf avec leur maison sur le dos. Ils conserveront toujours la même figure et la même maison si ce n'est que devenus plus gros, ils ajouteront de nouveaux cercles à leur écaille. Telles sont encore les araignées. Elles sont entièrement formées au sortir de l'oeuf, et ne changent plus que de peau et de volume. Mais

la plupart des autres insectes passent par des états tout différens, et prennent successivement la figure de deux ou trois animaux, qui n'ont entr'eux aucune ressemblance. *Le Chev.* Quoi! Monsieur, une chenille sera-t-elle jamais autre chose qu'une chenille? Et une abeille a-t-elle jamais été autre chose qu'une abeille? *Le Comte.* Sans doute. Il y a une infinité de ces petits animaux qui sont composés de deux ou trois corps, organisés tout différemment, dont le second se développe après le premier, et dont le troisième naît du second. Ce sont comme autant de métamorphoses. *M.* le Chevalier a-t-il vu celles d'Ovide? *Le Chev.* On m'en a fait voir la moitié. Ces jolis contes me divertissent beaucoup: mais après tout, ce ne sont que des contes: à moins qu'il n'y ait là-dessous quelque-chose de caché, etc'est ce que je voudrois bien qu'on me découvrit. *Le Pr.* Vous avez raison: il ne faut point donner de quartier à ceux qui vous les expliquent. Il faut tirer d'eux, et les anciennes histoires qu'on a déguisées sous quelques-unes de ces fictions, et les équivoques des anciennes langues qui ont donné naissance aux autres. Mais puisque vous êtes ami du vrai, aussi bien que du merveilleux, il faut que nous prenions soin de tous vos plaisirs. Nous voulons vous livrer des métamorphoses qui seront sans comparaison plus merveilleuses que celles de votre Ovide, et dont il sera aisé de vous faire ensuite sentir la réalité au doigt et à l'oeil. *Le Chev.* Ces changemens me sont entièrement inconnus. *Le Comte.* Quelle seroit votre surprise, si je vous disois qu'il y a un pays où l'on trouve une multitude d'animaux de différentes formes, qui vivent les uns sous terre, les autres dans l'eau; qui changent ensuite de figure, et viennent habiter sur la terre, rampans comme des serpens dans les bois, et dans les campagnes; qui après un certain tems cessent de manger, et se construisent une maison ou un tombeau, où ils demeurent ensevelis plusieurs semaines, quelques-uns plusieurs mois, et même des années entières sans mouvement, sans action, et en aparence sans vie; qui après cela ressuscitent, sont changés en oiseaux, rompent la muraille de leur tombeau, étalent au soleil les plumes les plus brillantes, étendent leurs ailes, et deviennent enfin habitans de l'air? *Le Chev.* Je voudrois savoir quel est ce pays, et comment se nomment ces oiseaux. Mais j'ai bien de la peine à croire que... *Le Comte.* Rien au monde n'est plus certain. Ce pays-là, c'est le nôtre, et ces animaux sont les insectes que nous avons tous les jours devant les yeux. *Le Chev.* Quoi! les mouches, les chenilles, les guêpes, les abeilles? *Le Comte.* Oui, justement. *Le Chev.* Quel changement leur arrivera-t-il donc, s'il vous plaît? *Le Comte.* Ces insectes et bien d'autres au sortir de l'oeuf ne sont autre chose que des vermineaux, les uns sans pieds, les autres avec des pieds. Ceux qui sont sans pieds, sont à la charge des pères et des mères qui prennent soin de leur apporter à vivre, ou de les poser à portée de ce

qui est propre à les nourrir. Ceux qui ont des pieds vont eux-mêmes chercher leur nourriture sur les feuilles de l'arbre qui leur convient, et qui est justement celui où la mère les a placés. Ils grossissent en peu de tems très sensiblement. Plusieurs quittent leur habit, et se rajeunissent en paroissant cinq et six fois sous une peau toute nouvelle. Tous ensuite (souvenez-vous que je parle de ceux qui souffrent changement) tous passent par le moyen état, qui est celui de *Nymphe*, ou de *Chrysalide*. Ce sont différens noms qui expriment à peu près la même chose, et qu'il faut vous expliquer. Le vermisseau après un tems cesse de manger, s'enferme dans une sorte de petit sépulchre qui varie selon les espèces, mais qui se façonne d'une manière uniforme dans chaque espèce. C'est-là que sous une enveloppe qui préserve son extrême délicatesse de toute insulte, il acquiert une nouvelle conception, et une nouvelle naissance. On lui donne alors le nom de *Nymphe*, qui signifie *jeune mariée*, parce que c'est dans cet état que l'insecte prend ses plus beaux atours, et la dernière forme sous laquelle il doit paroître pour multiplier son espèce par la génération. On lui donne le nom de *Chrysalide* ou d'*Aurélie* ou de *Nymphe dorée*, parce que la pellicule plus ou moins dure, dont il est alors revêtu prend dans certaines espèces une couleur aussi brillante que celle de l'or. On l'appelle aussi *coque* ou *sève*; parce qu'il est alors enveloppé d'une peau communément assez dure, et semblable ou à la coque d'un oeuf, ou à la robe d'une sève. Mais il faut convenir que le terme de *coque* est plus ordinairement employé pour signifier ces pelottes de fil et de glâ, sous lesquelles les vers à soie et certaines chenilles se renferment, lorsqu'elles deviennent nymphes. Enfin leur quatrième et dernier état, la grande et dernière métamorphose qui leur arrive, c'est lorsqu'ils sortent de leur tombeau, et que devenus insectes volans, ils percent les enveloppes qui les retiennent, font sortir les panaches, dont leur tête est ornée, déploient leurs ailes, et . . . Mais remettons à demain la merveille de leur résurrection. Il faut laisser le tems à notre cher Chevalier d'aller faire un tour de chasse: voilà l'heure de l'affût. *Le Chev.* Non, Monsieur, continuez, je vous en supplie. On m'a fait voir quelquefois de ces chrysalides en forme de poupées, sous lesquelles les chenilles s'ensévelissent. Mais je les croyois mortes sans ressource, et personne ne m'a détrompé. Vous me feriez grand plaisir de me dire en quoi elles se changent? *Le Comte.* Demain nous entrerons dans ce détail. Je suis ravi que vous preniez goût à nos métamorphoses; mais je veux leur donner un nouveau mérite. *Le Chev.* Quel, Monsieur? *Le Comte.* Celui d'être désirées. Laissons-les pour un autre entretien. Cela vous attriste, mon cher Chevalier: j'en suis charmé je vous assure. Il y en a bien à votre âge que la fin de ce discours réjouiroit.

§. 245.

Entretien II.

Les Oiseaux.

Le Chev. Hier je me glissai sur le soir dans le cabinet de Monsieur le Comte, où je trouvai sur son bureau le livre de Willughbi tout ouvert. Je me mis à parcourir toutes ces différentes espèces d'oiseaux qui s'y voient assez bien gravées et enluminées au naturel. Elles m'ont tourné toute la nuit dans la tête. Mais j'ai sur-tout été frappé du bec démesuré et des jambes extraordinairement longues que je remarquai à quelques uns; tandis que d'autres avoient le bec fort court, et étoient si ramassés, qu'à peine leur voyoit-on le bout des pattes. Après tout il n'est question pour les uns et pour les autres que de traverser l'air et de trouver leur nourriture. Pourquoi donc une si prodigieuse diversité dans leurs ailes, dans leurs becs, dans leurs ongles, et dans toutes leurs parties? N'est ce qu'un jeu de la nature? Ou bien ces formes différentes tendent-elles à quelque fin particulière? *Le Comte.* Il n'en est pas de la différence que vous trouvez entre le bec d'un oiseau, et celui d'un autre, comme de celle que vous voyez entre le nez d'un homme, et celui d'un autre homme. Ici un pouce de plus ou de moins fait toute la différence du plus long nez au plus court: du reste, c'est la même structure, et le même usage. Au lieu que dans les différentes espèces d'animaux le bec, les ongles, la longueur des ailes, et généralement toutes les parties de leur corps ont été réglées sur leurs besoins. Ce sont des outils proportionnés à la nature de leur travail, et à leur manière de vivre. Deux ou trois exemples suffiront pour justifier ma pensée. Le moineau et la plus part des petits oiseaux vivent des menus grains qu'ils trouvent ou dans nos maisons, ou à la campagne. Ils n'ont point d'efforts à faire ni pour atteindre à leur nourriture, ni pour la mettre en pièces. Aussi ont-ils le bec menu, le cou et les ongles assez courts, et cela leur suffit. Il n'en est pas de même de la bécasse, de la bécassine, du courli, et de bien d'autres qui vont chercher leur nourriture bien avant dans la terre et dans le limon, d'où ils tirent les coquillages et les vers dont ils vivent. La nature les a pourvus d'un cou et d'un bec fort longs. Avec ces instrumens ils creusent, ils fouillent, et ne manquent de rien. Le piverd qui a une toute autre façon de vivre, est tout différemment construit. Il a le bec assez long et extraordinairement fort et dur: la langue aigue, démesurément longue, armée outre cela de petites pointes, et toujours enduite de glu vers son extrémité. Il a les jambes courtes, deux ongles par devant, deux ongles par derrière; les uns et les autres fort crochus. Tout cet appareil a rapport à sa manière de chasser et de vivre. Cet oiseau tire sa substance des petits vers ou insectes

qui vivent dans le coeur de certaines branches, et plus communément sous l'écorce du vieux bois. C'est une chose très-commune que de trouver sous l'écorce de nos grosses buches flottées, qui se détache facilement, les retraits de ces vermineux creusés même fort avant. Le piverd avoit besoin d'ongles crochus pour empoigner les branches où ils s'atache. Des jambes longues lui étoient inutiles pour atteindre à ce qui est sous l'écorce. Un bec aigu et fort lui étoit nécessaire, parce qu'il est obligé d'essayer par les coups de bec qu'il donne le long des branches, les endroits qui sont cariés et vuides: il s'arrête où la branche sonne creux, et casse avec son bec l'écorce et le bois, après quoi il avance son bec dans le trou qu'il a fait, et pousse une grande voix, ou une sorte de siflement dans le creux de l'arbre, pour détacher et pour mettre en mouvement les insectes qui y dorment. Alors il darde sa langue dans le trou, et à l'aide des aiguillons dont elle est hérissée, et de la colle dont elle est poissée, il emporte ce qu'il y trouve de petits animaux, et en fait son repas. Tout au contraire du piverd, le héron est haut monté. Il a les jambes et les cuisses très longues, et entièrement dé garnies de plumes, un long cou, un bec démesuré, fort aigu, et dentelé par le bout. Quelles sont les raisons d'une figure en apparence si bizarre? Le héron vit des grenouilles, des coquillages, et des poissons qu'il peut trouver dans les marais ou au bord de la mer et des rivières. Il ne lui falloit point de plumes sur les cuisses pour marcher dans l'eau et dans la fange. Mais des jambes fort hautes lui sont d'une grande commodité pour courir dans l'eau plus ou moins avant le long des bords où les poissons ont coutume de venir chercher leur nourriture. Un long cou et un long bec lui servent à pouvoir poursuivre et atteindre sa proie bien avant. La dentelure et les barbes de son bec qui sont comme des crochets recourbés en arrière lui servent à retenir le poisson qui pourroit lui échapper en glissant. Enfin ses grandes ailes qui paroissent devoir être incommodes à un animal aussi petit qu'est le héron par le corps, lui sont d'un secours infini pour faire de grands mouvemens dans l'air, et pour pouvoir emporter de lourds fardeaux dans son nid qui est quelquefois à une et deux lieues de l'endroit où il pêche. Un de mes amis, qui a une terre du côté d'Abbeville, et dont le bien s'étend le long d'une petite rivière où les anguilles ne manquent pas, vit un jour un héron qui en emportoit une des plus grosses dans sa héronière, malgré l'obstacle que les frétillemens de l'anguille devoit apporter à son vol. Ce que nous avons dit du héron, on peut l'appliquer à plusieurs autres espèces qui lui ressemblent. *La Comtesse*, Voilà la première fois que j'entends faire quelques réflexions sur la destination de tous ces becs qui jusqu'à présent m'avoient paru fort peu raisonnables. Mais je vois bien que c'est moi qui ne l'étois guères, et que toutes les critiques que nous faisons de

la nature sont réellement un aveu de notre ignorance. Je ne fais pas, par exemple, à quoi peut servir le prodigieux bec de la Cicogne: mais je ne m'aviverai plus d'y trouver à redire. *Le Pr.* C'est avec quoi elle va chercher sous terre les serpens et les couleuvres qu'elle porte ensuite à ses petits, sur qui le venin de ces animaux ne fait aucune impression. *La Comtesse.* La proportion y est sensible. En raisonnant sur ce pied, je devinerais, ce me semble, pourquoi ces cygnes que nous voyons là-bas sur ce canal, ont le cou long et le bec large. Les cygnes, les oies, et les canards fouillent sans cesse au fond de l'eau: apparemment qu'ils y trouvent de ces insectes ou vermisseaux dont vous parliez il y a quelques jours. Nageant toujours et ne pouvant enfoncer, il leur faut un long cou pour atteindre jusqu'en bas. Et n'auroient-ils pas tout au contraire des autres oiseaux le bec fort large pour prendre à la fois une plus grande quantité de limon ou de gravier, et y saisir ce qui s'y trouve de vermisseaux en éparpillant le reste? Je soupçonne même que le dessus de leur bec est percé pour rejeter l'eau par cette ouverture en avalant seulement le poisson ou l'insecte qu'ils ont pris. Au lieu de ces ongles crochus avec lesquels les oiseaux carnassiers peuvent atraper, tourner et retourner leur proie, et s'affermir sur les branches où ils se posent; les cygnes, les oies et les canards ont des pieds plats ou de grandes pattes garnies de toiles ou de peaux qu'ils étendent en forme de nageoires, et avec lesquelles ils pousent l'eau d'un côté, pour avancer de l'autre. Monsieur le Prieur, je suis subtile, comme vous voyez. Tout ceci étoit bien difficile à expliquer. *Le Pr.* Madame, le mérite des Physiciens parmi lesquels nous vous comptons à présent, ne consiste pas toujours à deviner des choses difficiles; mais à ouvrir les yeux sur ce que les autres n'aperçoivent pas, et qu'ils soulent aux pieds le plus souvent. Rien de plus rare que des gens qui pensent et qui réfléchissent. *La Comtesse.* Nous autres femmes nous sommes déchargées de ce soin. Il semble que les hommes communément ne demandent pas de nous que nous pensions. Parmi eux un peu de brillant nous tient lieu de tout. *Le Pr.* Il faut avouer que leur indulgence est grande en ce point, et les Dames n'ont point à se plaindre d'eux. *La Comtesse.* Permettez moi de vous dire que nous avons au contraire infiniment à nous en plaindre. Cette indulgence mal entendue nous fait un tort irréparable: car c'est ce qui nous rend vaines, inappliquées, incapables d'élévation, sans connoissances, sans discernement, sans fermeté: et nous pouvons assurer que les hommes par la conduite qu'ils tiennent à notre égard, travaillent à former en nous tous les défauts qu'ils y reprennent. N'est ce pas une des maximes de leur politesse de ne nous parler que de bagatelles? Dans le langage qu'ils nous tiennent, dans les attentions qu'ils nous témoignent, on voit qu'ils nous regardent ou comme des enfans, ou comme des ido-

les. La conversation qu'ils ont avec nous se borne toujours aux modes, au jeu, et à un certain jargon d'honnêteté. C'est une espèce de miracle quand quelqu'une d'entre nous sauve son esprit du naufrage, et montre un peu de justesse et de solidité. Ce n'est pas, par exemple, une grande perte pour nous de n'avoir pas appris les anciennes langues: je suis assurément dans la plus parfaite indifférence pour ces recherches savantes et pour ces sciences sombres qui en nous appliquant trop, nous rendroient inutiles à la société: mais notre sort est à plaindre de n'avoir la plupart aucune connoissance solide de notre Religion, d'ignorer l'histoire du genre humain, qui est aussi l'histoire du coeur humain, et de ne savoir presque rien des ouvrages de Dieu. Pour moi, je vous avoue que je n'ai trouvé que des gens qui sembloient avoir conjuré la ruine du peu de bon sens qui se pouvoit trouver en moi. Monsieur le Comte est le premier qui m'a rendu la justice de croire que je tenois comme les autres à la raison. Il paroît par les discours qu'il me tient, qu'il est persuadé que je puis penser: et n'est-ce pas me faire honneur que de ne me pas croire indigne d'entendre parler des choses qui s'offrent par tout à nos yeux, ou qui sont les plus nécessaires à la vie, de savoir les raisons de la taille d'un arbre, les façons qu'on donne à la terre, les propriétés d'une plante qui se rencontre à la promenade sous nos pieds? Depuis que Monsieur m'a mise dans l'habitude de réfléchir et de m'occuper, ma maison de campagne me paroît un paradis terrestre. Je jouis des beautés et des richesses dont la nature est pleine, mais qui étoient des richesses perdues pour moi, lorsque le nom même ne m'en étoit pas connu. *Le Comte.* Les plaintes que vous faites des hommes sont assurément très-bien fondées. Il n'en est pas de même de l'aveu que vous faites des mauvaises qualités des Dames. Il y en a certainement beaucoup dont le bon sens est la qualité dominante, et qui ont l'esprit aussi judicieux que délicat: soit qu'elles doivent cette solidité à une heureuse culture, soit que leur bon naturel répare en elles les défauts d'une foible éducation. Mais tandis que nous faisons, vous des lamentations sur le sort des Dames, et moi leur apologie, nous ne voyons pas que le pauvre Chevalier ne fait que bâiller. *La Comtesse.* Il n'a pas tout-à-fait tort: je lui avois promis deux oiseaux étrangers, et je lui donne de la morale: ce n'est pas son compte. Ce que je m'en vais vous dire, Monsieur le Chevalier, je le tiens d'un marchand de Saint Malo, grand navigateur, avec qui mon mari est en relation pour fournir son cabinet de curiosités étrangères. Il y a six mois qu'il nous vint voir, au retour d'un nouveau voyage qu'il venoit de faire en Amérique et sur les côtes de Guinée. Il me fit présent de deux colibris, de deux oiseaux mouches, et de deux oeufs d'autruche, et nous raconta quelques particularités amusantes sur ces oiseaux. Le colibri est un oiseau d'Amérique qui peut passer pour un petit miracle

de
tel
su
l'a
un
les
lis
de
fu
ton
len
vo
tir
lan
leu
aig
qu
qu
qu
et
gr
de
qu
un
at
oi
er
là
pl
in
qu
m
d'
re
av
se
m
de
zi
m
C
le
fo

de la nature pour sa beauté, pour sa façon de vivre et pour sa petitesse. Il ne cède en petitesse qu'à l'oiseau-mouche : mais il l'emporte sur celui-ci par le brillant et par la variété de ses couleurs qui imitent l'arc en ciel. Il a un rouge si vif sur le cou, qu'on le prendroit pour un rubis. Le ventre et le dessous des ailes sont jaunes comme de l'or, les cuisses vertes comme une émeraude, les pieds et le bec noirs et polis comme de l'ébène, les deux yeux comme des diamans en ovale et de couleur d'acier bruni, la tête verte, avec un mélange d'or d'un éclat surprenant. Les mâles ont une petite lupe sur la tête qui rassemble toutes les couleurs qui brillent dans le reste du corps. Ces oiseaux volent si brusquement, qu'on les entend toujours plutôt qu'on ne les voit. Ils ne vivent, dit on, que de la rosée et du suc des fleurs, qu'ils tirent avec leur petite langue, qui est plus longue que leur bec. Cette langue leur tient lieu d'une trompe qu'ils renferment et retirent dans leur bec comme dans un étui. Le bec, qui n'est guères plus gros qu'un aiguillon, les rend redoutables à des gros oiseaux qu'on appelle *Grosbec*, qui cherchent à surprendre les petits du colibri dans leur nid. Dès que celui-ci paroît, le grosbec fuit en criant de toutes ses forces, parce qu'il sent à quel ennemi il a affaire. Le colibri se met à ses trousses, et s'il peut l'atteindre il s'attache avec ses petites griffes sous l'aile du grosbec, et le pique avec son bec pointu jusqu'à ce qu'il l'ait mis hors de combat. Voici dans une très-petite boîte deux de ces jolis oiseaux, qui ne laissent pas, étant proprement desséchés, de conserver encore une partie de leurs riches couleurs. Ces deux autres que vous voyez attachés ou suspendus par les pattes à un petit anneau d'or, sont deux oiseaux-mouches : on en a fait deux pendans d'oreilles, et il faut avouer qu'il n'y a point de perles qui en égalent la beauté. *Le Chev.* Voilà des oiseaux en miniature. Vos papillons n'ont pas de couleurs plus éclatantes. Mais, Madame, je voudrois bien savoir si cette charnante odeur leur est naturelle. *La Comtesse.* Bien des gens croient qu'elle leur vient du suc des fleurs dont ils se nourrissent : mais mon marchand Malouin m'a avoué qu'il croyoit qu'on mettoit un peu d'ambre gris ou de gomme odoriférante dans le coton dont on les remplissoit pour les conserver. *Le Comte.* Le moyen le plus sûr pour en avoir la vue sans les exposer à être rongés des mites ou d'autres insectes, est de les conserver dans des boîtes composées de plusieurs lames de verre dont un unit proprement les extrémités avec des bandes de parchemin trempées dans une colle amère ou pleine de verre pulvérisé. *Le Chev.* La dent ni la tarière des insectes n'y trouveront plus d'avenue. Madame nous a, ce me semble, promis l'histoire de l'autruche. *La Comt.* L'autruche est un des plus gros oiseaux qu'il y ait au monde. On le trouve plus en Afrique que par tout ailleurs. Elle a la tête autant et souvent plus élevée que celle d'un homme qui est à cheval. Sa tête et
son

son bec tiennent de ceux du canard, son cou de celui du cygne, mais il est beaucoup plus long. Son corps a quelque chose du chameau, ayant comme lui le cou fort long et le dos élevé. Les deux ailes de l'autruche sont fortes, mais trop courtes pour l'élever de terre: elles lui servent seulement de voiles ou de rames pour fendre et pour pousser l'air, ce qui donne une grande vitesse à sa course. Elle a les cuisses et les jambes d'un héron, proportion gardée, et le pied appuyé sur trois doigts armés d'une corne aigue, pour mieux marcher. Ses oeufs sont gros comme la tête d'un enfant. La coque en est marbrée, lustrée, et parfaitement polie. Je vous montrerai ceux dont on m'a fait présent. L'autruche a coutume de cacher foiblement ses oeufs dans le sable, et laisse, dit-on, au soleil, le soin de les faire éclore. Ces manières en apparence indifférentes pour ses petits ne lui ont pas fait une belle réputation. Dans tous les pays où elle est connue, quand on veut parler d'une mère qui aime peu ses enfans, on la compare à l'autruche. Quelques voyageurs, (à ce que m'a dit mon marchand) ont tâché de la disculper, et ont avancé qu'elle avoit soin de laisser auprès de ses oeufs quantité de vers, afin que les petits trouvassent leur nourriture au sortir de l'écaille. Il y en a même qui ont publié qu'ils avoient remarqué dans l'autruche un discernement admirable, qui lui fait prendre soin d'échauffer ceux de ses oeufs qui doivent être féconds, et négliger les autres pour servir de nourriture à ses petits, quand ils viennent à éclore: mais cela sent bien la fable, et il faut convenir que l'autruche ne montre pas la prudence des autres animaux. Elle laisse ses oeufs dans le sable, exposés à être écrasés sous les pieds des passans, ce qui n'est déjà pas une grande marque de précaution. Mais un autre trait qui a fait dire que la cervelle ne dominoit pas chez elle, c'est que quand elle est poursuivie par les chasseurs, elle court se cacher la tête, et sur-tout les yeux, derrière un arbre. Tout son gros corps est à découvert: mais elle ne voit plus le chasseur, cela lui suffit: elle croit n'avoir plus rien à craindre. *Le Chev.* Est-ce une vérité, Monsieur, que les autruches mangent et digèrent le fer, comme on le dit. *Le Comte.* C'est une vérité qu'elles en avalent de petits morceaux, comme les autres oiseaux avalent souvent de petits cailloux. Mais elles ne les digèrent point. Si elles avalent du fer ou du cuivre, ce n'est pas pour en tirer quelque nourriture: c'est pour leur aider à briser et à broyer les viandes qui sont dans leur estomac, à modérer l'action d'une chaleur excessive, et à déboucher par son poids l'entrée et les passages des intestins. *La Comtesse.* Avant que de quitter l'autruche, dont nous avons dit assez de mal: disons aussi le bien qu'on en peut dire. Elle nous donne de très belles plumes, fort larges et fort longues, les unes blanches, les autres noires, mais qu'on teint en toutes sortes de couleurs. On en embellit l'impériale des lits, le coin du dais des
grands

grands Seigneurs, et les bonnets des enfans. Les Cavaliers en parent leurs chapeaux. Les Dames Angloises en font faire de jolis éventails. Les Auteurs de Tragédie en rehaussent leurs tailles, et il faut convenir qu'on ôteroit bien du grand à nos Héros de théâtre, si on leur oïoit les plumes d'aétruches. Messieurs, je vous ai donné le plus petit et le plus grand de tous les oiseaux. Entre ces deux extrémités, vous avez à choisir: le champ est grand. *Le Pr.* Il est si grand que je m'y perds: l'abondance même fait mon embarras. *La Comtesse.* Puisque tout vous est égal, laissez moi vous distribuer vos rôles. Monsieur le Prieur en homme de bon goût devoit se charger de nous faire valoir les oiseaux qu'on estime, ou pour la douceur de leur chant, ou pour la beauté de leur plumage, mais il en fera quitte pour nous dire deux mots sur le rossignol et sur le pân. Il ne se plaindra pas d'être mal partagé. Monsieur le Comte, en grand chasseur, nous doit donner les oiseaux de proie. Monsieur le Chevalier m'a dit à l'oreille qu'il nous réservoir les oiseaux de passage. En voilà, ce me semble, de toutes les espèces. A moins que quelqu'un ne veuille y ajouter la chauve-fouris et le hibou. *Le Pr.* De tous les oiseaux il n'y en a point qui tienne meilleure compagnie à l'homme que ceux qui ont reçu le don du chant et de la parole. Mais quelque plaisir que ceux-ci puissent faire, le rossignol les efface tous, et plaît autant seul, que tous les autres ensemble. Après qu'on a entendu la plus belle symphonie, on se trouve agréablement surpris d'entendre un excellent violon sans accompagnement. Que Monsieur Baptiste, au milieu du plus beau concert, commence à jouer seul et à faire éclater quelques uns de ces coups d'archet qui le distinguent: chacun se réveille. On admire la force extraordinaire avec laquelle il tire et prononce tous ses sons. On n'est pas moins touché de la douceur extrême qui en est inséparable. Il fait continuellement diversifier son jeu. Ce qu'il joue actuellement reçoit un relief infini de ce qui a précédé, et donne par avance de l'agrément et du prix à ce qui va suivre. Il mène l'oreille de surprise en surprise. Il n'y a personne qui ne soit attaché par la beauté du chant, et les connoisseurs les plus difficiles sentent par-tout une multitude et une justesse d'accords qui leur font trouver (pour ainsi dire) une orchestre entière dans un seul instrument. Il en est de même du concert des oiseaux. Après qu'on leur a entendu célébrer en grand choeur l'Auteur de la nature, et publier les bienfaits de celui qui les nourrit; c'est une agréable nouveauté sur le soir que d'entendre le rossignol commencer à chanter seul et continuer bien avant dans la nuit. On croiroit qu'il sait combien valent ses talens, et que c'est par complaisance pour l'homme autant que pour sa satisfaction propre, qu'il se plaît à chanter quand tous les autres se taisent. Rien ne l'anime tant que le silence de la nature. C'est alors qu'il compose et exécute sur

tous

tous les tons. Il va du sérieux au badin; d'un chant simple au gazouillement le plus bizarre; des tremblemens et des roulemens les plus légers, à des soupirs languissans et lamentables, qu'il abandonne ensuite pour revenir à sa gayeté naturelle. On est souvent tenté de connoître l'aimable musicien qui nous amuse si obligeamment le matin et le soir. On le cherche et il se cache: les grands génies ont leurs caprices. A l'entendre seulement, on lui prêteroit une grande taille. Il semble qu'il faudroit une poitrine vigoureuse et des organes inatigables pour fournir et soutenir sans aucun affoiblissement pendant plusieurs heures des sons si gracieux et si forts, des agrémens si multipliés et si piquans; en un mot, une musique si prodigieusement variée: et cependant on trouve que c'est le gozier d'un très petit oiseau, qui sans maître, sans étude ni préparation, opère toutes ces merveilles. Ce qu'est le rossignol pour l'oreille, le pân l'est pour les yeux. Il est vrai que le coq, le canard sauvage, le martin pêcheur, le chardonneret, les grands perroquets, le faisan, et beaucoup d'autres sont très-proprement habillés, et qu'on se plaît à considérer les graces et le goût de leurs différentes parures. Mais qu'on voie paroître le pân, tous les yeux se réunissent sur lui. L'air de sa tête, la légèreté de sa taille, les couleurs de son corps, les yeux et les nuances de sa queue, l'or et l'azur dont il brille de toute-part, cette roue qu'il promène avec pompe, sa contenance pleine de dignité, l'attention même avec laquelle il étale ses avantages aux yeux d'une compagnie que la curiosité lui amène, tout en est singulier et ravissant. Cet oiseau est tout seul un spectacle. Mais avec cette multitude d'agrémens, croiriez-vous qu'on pût ennuyer et déplaire. C'est ce qui arrive au pân. Il entretient mal son monde. Il ne fait ni causer, ni chanter. Son langage est affreux: c'est un cri à faire peur; au lieu qu'avec des manières plus modestes et plus simples, le serin, la linotte, la fauvette, et le perroquet, vont vivre avec nous des quinze et vingt années sans nous ennuyer un seul moment. Ils sont gens d'esprit et de bon entretien, c'est tout dire. Ce n'est rien moins qu'un grand extérieur qui rend la société douce et de longue durée. Je me suis peut-être trop étendu sur les ajustemens et sur la musique. Ces choses sont peu de mon état: Monsieur le Comte aura plus de gratitude à nous entretenir de la chasse de l'oiseau. C'est le vrai lot d'un Gentilhomme. *Le Comte.* Cette chasse est un plaisir des plus nobles, et souvent des plus utiles. On a trouvé le secret de mettre à profit la voracité même des oiseaux de proie, et d'en tirer service, soit en les employant contre ceux d'entre eux qu'on nomme *Vilains*, parce qu'ils ne font la guerre qu'aux espèces les plus timides; tels sont les milans et les corbeaux qui n'en veulent qu'aux pigeons et aux poules; soit en les employant contre les oiseaux dont la chair est exquise, mais

qui

qui vivent loin de nous, et nous évitent avec soin, comme la perdrix et le faisan. On fait cas pour ces différentes chasses du faucon, du gerfaut, du lanier, du sacre, de l'émerillon, de l'épervier, et de l'autour: mais en général le faucon et l'autour sont d'un service plus sûr et plus ordinaire que les autres. Le faucon et tous ceux que j'ai nommés les premiers s'élèvent extrêmement haut, et on en fait différens vols, dont les uns sont pour prendre le héron, d'autres sont pour le milan, pour les courlis, pour les hiboux. Mais ces plaisirs sont de grande dépense, et ne conviennent guères qu'à des Rois ou à des personnes puissamment riches. L'autour est bon pour la basse volerie: il est rusé: il fait bien la guerre aux perdrix, et gâtnit le crochet d'excellent gibier. Un gentilhomme prudent laisse le faucon aux Princes, et se contente de l'autour. La manière dont on les dresse et dont on les met en oeuvre est fort agréable. Ceux qu'on élève à cet exercice sont ou des oiseaux *Niais*, ou des oiseaux *Hagards*. On appelle oiseaux niais ou béjaunes ceux qui ont été pris dans le nid, et qui ne sont pas encore sortis. On appelle oiseaux hagards ceux qui ont joui de la liberté avant que d'être pris. Ceux ci sont plus difficiles à *affaier*, c'est-à-dire, à privoiser. Mais avec un peu de patience et d'adresse on parvient, comme on dit en termes de fauconnerie, à les rendre *gracieux*, et de *bonne affaire*. Quand ils sont trop farouches, on les *affame*: on les empêche de dormir pendant trois ou quatre jours et autant de nuits: on est toujours avec eux: de cette sorte ils se familiarisent avec le fauconnier, et sont enfin tout ce qu'il veut. Son principal soin est de les acoutumer à se tenir sur le poing, à partir quand il les jette, à connoître sa voix, son chant, ou tel autre signal qu'il leur donne, et à revenir à son ordre sur le poing. On les atache d'abord avec une filière ou ficelle qu'on allonge jusqu'à neuf et dix toises, pour les empêcher de fuir lorsqu'on les *reclame*, jusqu'à ce qu'ils soient *assurés*, et ne manquent plus de revenir au rapel. Pour amener l'oiseau à ce point, il le faut *leurrer*, et voici en quoi consiste le leurre. Le leurre est un morceau d'étoffe ou de bois rouge garni de bec, d'ongles, et d'ailes. On y atache de quoi paître l'oiseau. On lui jette le leurre quand on veut le réclamer ou le rapeller, et la vue d'un pât qu'il aime, jointe à un certain bruit le ramène bien vite. Dans la suite la voix seule suffira. On donne le nom de *tiroir* aux différens plumages dont on équipe le leurre. Vent-on acoutumer le faucon à la chasse du milan, ou du héron, ou du perdreau? On change de tiroir selon ce qu'on se propose. Pour la chasse du milan, on ne met sur le leurre que le bec et le plumage de milan: ainsi des autres: pour affriander l'oiseau à son objet, on attache sur le leurre de la chair de poulet ou autre, mais toujours cachée sous le tiroir ou sous les plumes du gibier qu'on a en vue. On y ajoute du sucre, de la canelle, de la mo-

elle

elle; et autres ragouits propres à échauffer le faucon à une chasse plus tôt qu'à une autre: de sorte que par la fuite, quand il s'agit de chasser tout de bon, il tombe sur sa proie avec une ardeur merveilleuse. Après trois semaines ou un mois d'exercice à la chambre ou au jardin, on commence à essayer l'oiseau en pleine campagne. On lui attache des sonnettes ou des grelots aux pieds pour être plutôt instruit de ses mouvemens. On le tient toujours chaperonné, c'est à dire, la tête couverte d'un cuir qui lui descend sur les yeux, afin qu'il ne voie que ce qu'on lui veut montrer; et si-tôt que les chiens arrêtent ou font lever le gibier que l'on cherche, le fauconnier déchaperonne l'oiseau et le jette en l'air après sa proie. C'est alors une chose divertissante que de le voir ramer, planer, voler en pointe, monter et s'élever par degré et à reprises, jusqu'à se perdre de vue dans la moyenne région de l'air. Il domine ainsi sur la plaine: il étudie les mouvemens de sa proie que l'éloignement de l'ennemi a rassurée: puis tout à coup il fond dessus comme un trait et la raporte à son maître qui le reclame. On ne manque pas, sur-tout dans les commencemens, de lui donner *gorgechaude* quand il est retourné sur le poing: c'est à dire; qu'on lui abandonne le gézier et les entrailles de la proie qu'il a raportée. Ces récompenses et les autres caresses du fauconnier animent l'oiseau à bien faire, à n'être pas libertin ou *dépiteux*; sur tout à ne pas *emporter ses sonnettes*, c'est à dire, à ne pas s'enfuir pour ne plus revenir, ce qui leur arrive quelquefois. Mais j'ai grand tort d'entretenir Monsieur le Chevalier d'une chasse qu'il a vue sans doute plusieurs fois. *Le Cheu.* J'ai vu cette chasse avec plaisir: mais je ne savois rien de l'apprentissage de l'oiseau, et je voudrois bien savoir aussi comment M. de la Héronnière votre voisin dresse ses faucons à la chasse du lièvre et du lapin, aussi bien qu'à toute autre. *Le Comte.* C'est ce qu'on appelle mettre l'oiseau à poil, et il y a même tel faucon qu'on met à la plume et au poil, c'est à dire, qu'on l'acoutume au vol du lièvre comme au vol ou à la chasse du faisan, ou de tout autre oiseau. La difficulté n'en est pas grande. Quand le faucon est bien affaité, on prend un lièvre en vie et on lui casse une jambe, ou bien on prend une peau de lièvre qu'on bourre de paille; et après avoir attaché dessus un morceau de chair de poulet, ou de ce que le faucon aime le mieux, on atache cette peau à une petite corde fort longue qui tient à la fangle d'un cheval. Etant trainée par le cheval qu'on pousse, elle paroît à l'oiseau comme un lièvre qui fuit, ce qui invite le faucon à se jeter dessus. Il apprend de la sorte à connoître le lièvre. Le Gentilhomme dont vous nous parlez fait encore mieux. Il a dressé des oiseaux pour la chasse du chevreuil, pour celle du sanglier, et même pour celle du loup, ce qui nous est quelquefois d'un grand secours, quand les loups se multiplient. Voici comme il s'y prend. Il accoutume de bonne heure ses jeunes faucons

à man-

à m
ou
la p
man
ce q
Enf
que
falle
s'il
pon
men
se e
de. l
man
ter d
rête,
que,
Il n
oises
vir p
me
d'nd
frian
apoi
étoit
à la c
quité
route
enfil
Cour
de m
lui, e
na, n
pièce
ou la
genti
voyer
me n
badir
païs
tilité.
que r
et de

à manger ce qu'on leur a préparé dans le creux des yeux d'un loup, ou d'un sanglier, ou d'une bête fauve. Il garde pour cela la tête et la peau du premier animal qu'il peut tuer: il fait bourrer cette peau de manière que l'animal paroît vivant; et ces faucons n'ont à manger que ce qu'ils vont prendre par l'ouverture des yeux dans le vuide de la tête. Ensuite il commence à faire mouvoir peu à peu cette figure, tandis que le faucon y mange. L'oiseau apprend à s'y affermir, quoiqu'on fasse avancer et reculer la bête à pas précipités. Il perdrait son repas, s'il lâchoit prise; ce qui le rend industrieux et attentif à se bien cramponner sur le crâne pour fourer son bec dans l'oeil, malgré le mouvement. Après ces premiers exercices notre gentilhomme met la carcasse en question sur une charette qu'il fait tirer par un cheval à toute bride. L'oiseau suit et mange toujours. Quand on le mène à la chasse il ne manque pas de fondre sur la première bête qu'il aperçoit, et de se planter d'abord sur la tête pour lui becqueter les yeux. Il la désole: il l'arrête, et donne ainsi au chasseur le tems de venir et de la tuer sans risque, lorsqu'elle est plus occupée de l'oiseau que du chasseur. *Le Chev.* Il n'y a pas de chiens qui puissent rendre les services qu'on tire de ces oiseaux-là. *Le Pr.* On fait encore plus. On se fait quelque fois servir par des aigles sans les avoir aprivoisées. J'ai connu un gentilhomme dont la table étoit exquisite, et qui n'avoit point d'autre maître d'hôtel qu'un aigle. C'étoit un aigle qui lui fournissoit tous les mets friands qu'on lui servoit. *Le Chev.* Ce maître d'hôtel avoit-il de bons appointemens? *Le Pr.* Vous allez voir quel étoit son service et quelle étoit sa récompense. Dans le voyage dont je vous ai déjà parlé j'étois à la compagnie d'un Seigneur très curieux, qui voulut voir les antiquités de Nîmes avant que d'arriver à Marseille. Nous primes notre route par St Flour, pour passer de-là à Mende dans la Gevaudan, et enfilier les Cévénes. Comme il étoit chargé d'une commission de la Cour, on le recevoit par tout d'une manière distinguée. Un officier de marque du voisinage de Mende l'invita à passer quelques jours chez lui, et le régala de son mieux. Dans le premier repas qu'il nous donna, nous remarquâmes avec quelque surprise qu'on ne servoit aucune pièce de volaille ni de gibier, qu'il n'y manquât ou la tête, ou l'aile, ou la cuisse ou quelqu'autre pièce: ce qui fit dire agréablement à notre gentilhomme qu'il falloit le pardonner à la gourmandise de son pourvoyeur, qui goûtoit toujours le premier de ce qu'il apportoit. Comme nous lui demandâmes qui étoit ce pourvoyeur, et qu'il vit qu'on badinoit sur cette nouvelle méthode de servir, il nous dit: Dans ce pays de montagnes qui sont des plus riches du Royaume par leur fertilité, les aigles ont coutume de faire leur nid dans le creux de quelque roche inaccessible, où l'on peut à peine atteindre à force d'échelles et de grapins. Si-tôt que les bergers s'en sont aperçus, ils bâtissent

au pied de la roche une petite loge où ils se mettent à couvert de la furie de ces dangereux oiseaux, lorsqu'ils apportent la proie à leurs petits. Le mâle les nourrit avec soin pendant trois mois, et la femelle est occupée du même travail tant que l'aiglon n'a pas la force de sortir de son aire, après quoi ils le chassent, ils lui font prendre l'essor, et le soutiennent de leurs ailes ou de leurs serres lorsqu'il est prêt de tomber. Pendant tout le tems que l'aiglon demeure dans l'aire, ils vont tous deux à la petite guerre dans les pais d'alentour. Chapons, poules, canards, agneaux, chèvresaux, cochons de lait, tout les accommode dans les basses cours: ils enlèvent tout ce qu'ils peuvent, et le portent à leurs petits: mais leur meilleure chasse se fait à la campagne, où ils prennent des faisans, des perdrix, des gelinottes de bois, des canards sauvages, des lièvres et des petits chèvresaux. Dans le moment que les bergers voient que le père et la mère sont partis, ils plantent leurs échelles, ils grimpent comme ils peuvent sur la roche, et enlèvent ce que les aigles ont apporté à leurs petits. Ils laissent à la place les entrailles de quelques animaux. Mais comme ils ne le peuvent faire si promptement, que les aigles ou l'aiglon n'en aient déjà mangé une partie, cela est cause que tout ce que les bergers rapportent est mutilé. En récompense il est d'un goût beaucoup au dessus de ce que l'on vend au marché. Il ajouta que quand l'aiglon est assez fort pour s'envoler, ce qui n'arrive que tard, parce qu'on l'a privé d'une nourriture excellente, pour lui en donner une fort mauvaise, alors les bergers enchaînent cet aiglon, afin que le père et la mère continuent à lui apporter de leur chasse, jusqu'à ce que degoûtés d'un enfant qui les accable sans fin de travail et de soin, le père le premier et la mère ensuite l'abandonnent. Le père va planter le piquet ailleurs. La mère va rechercher son fidèle ami, et l'amour de leurs nouveaux enfans leur fait oublier le premier que les bergers laissent périr dans l'air, à moins qu'ils ne l'emportent chez eux par pitié. Voilà ce que nous assura ce gentilhomme, et qu'il ne falloit que trois ou quatre de ces aires pour entretenir splendidement sa table toute l'année. Bien loin de murmurer contre celui qui a créé les aigles et les vautours, il se félicitoit beaucoup de leur voisinage, et il comptoit autant de rentes annuelles, qu'il y avoit de nids de vautours ou d'aigles sur ses terres. *Le Comte.* Monsieur le Prieur, à propos d'aigles, savez vous que nous avons ici un jeune aiglon qui commence à voler seul. Je veux parler du Chevalier qui est venu ce matin dans mon cabinet feuilleter, faire des recherches, confronter des Auteurs, écrire et composer. Il ne faut plus que le laisser faire. *Le Chev.* Apellez moi plutôt l'oiseau niais, qui n'a jamais rien vu . . . J'étois en peine de savoir ce que devenoient les hirondelles et tant d'autres oiseaux qu'on voit pendant un tems et qui dispaissent tout d'un coup. *Voici*

ci
qui
ten
te
les
pre
pas
sau
re l
Eur
que
Me
leur
que
que
cou
dell
mai
plu
s'ar
cro
Elle
mes
cau
leur
les g
et y
touj
dit.
retr
sau
Phi
tain
pag
gen
lign
gru
fui
à la
tres
de f
tenc
font

cile peu que j'ai pu recueillir là-dessus. Il y a des oiseaux de passage qui se plaisent dans les pais froids; d'autres se plaisent dans les climats tempérés, ou même dans les plus chauds. Quelques espèces se contentent de passer d'un pais dans un autre, où l'air et les nourritures les attirent en certains tems. D'autres traversent les mers et entreprennent des voyages d'une longueur qui surprend. Les oiseaux de passage les plus connus sont les cailles, les hirondelles, les canards sauvages, les pluviers, les bécassies, et les grues: mais il y en a encore beaucoup d'autres. Les cailles, au printems passent d'Afrique en Europe pour y jouir d'un été modéré et plus supportable qu'en Afrique. Sur la fin de l'automne elles s'en retournent par dessus la Méditerranée, pour jouir dans l'Égypte et dans la Barbarie d'une chaleur douce et semblable à celle des climats qu'elles abandonnent, lorsque le soleil est par-delà l'équateur. Les cailles s'en vont par troupes, quelquefois comme des nuées: assez souvent les vaisseaux en sont tous couverts; et on les prend sans aucune peine. La méthode des hirondelles paroît différente. On prétend que plusieurs passent la mer: mais les relations d'Angleterre et de Suède ne laissent plus douter que plusieurs, ou du moins celles des pais les plus septentrionaux, ne s'arrêtent en Europe, et ne se cachent dans des trous sous terre, en s'accrochant les unes aux autres, pattes contre pattes, bec contre bec. Elles se mettent par tas dans des endroits éloignés du passage des hommes, où elles sont même quelquefois gagnées par les eaux. La précaution qu'elles ont prise par avance de se bien lustrer les plumes avec leur huile, et de se pelotonner la tête en dedans et le dos en dehors, les garantit sous l'eau et sous la glace même. Elles s'y engourdissent et y passent l'hiver sans mouvement. Le coeur continue cependant toujours à leur battre, et au retour du printems la chaleur les dégorde. Elles regagnent alors leurs demeures ordinaires: chacune d'elles retrouve son pais, son village ou sa ville, et son nid. Quant aux canards sauvages et aux grues, les uns et les autres vont aussi aux approches de l'hiver chercher des climats plus doux. Tous s'assemblent à un certain jour comme les hirondelles et les cailles. On décampe de compagnie, et c'est une chose assez agréable de les voir voler. Ils s'arrangent ordinairement sur une longue colonne, comme un I, ou sur deux lignes réunies en un point, comme un V renversé. Le canard ou la grue, qui fait la pointe, fend l'air, et facilite le passage à ceux qui suivent. Il n'est qu'un tems chargé de la commission: il passe de là à la queue, et un autre lui succède. On leur prête encore bien d'autres adresses: mais Monsieur le Comte m'a conseillé d'y ajouter peu de foi, et a ainsi diminué ma côte-part. *La Comtesse.* J'ai souvent entendu parler de certains petits hommes hauts d'un pied et demi, qui sont, dit-on, la guerre aux grues à leur arrivée le long des côtes de

la mer rouge. Il me semble qu'on les appelle ---- des pygmées. *Le Pr.* Ces petits hommes sont des singes qui se battent avec les grues pour conserver leurs petits qu'elles veulent leur enlever. *La Comtesse.* Quoique je sois acoutumée à remarquer tous les ans en automne un certain jour où toutes les hirondelles s'assemblent pour partir de compagnie; quoique j'aie vu très-souvent des bandes d'oiseaux qui s'en vont en voyage; c'est toujours un miracle pour moi. Dans leur passage au dessus des Royaumes et des Mers, je ne fais ce qu'il faut le plus admirer, ou de la force qui les soutient dans un si long trajet ou de l'ordre avec lequel tout s'exécute? Qui est ce qui a appris à leurs petits qu'il faudroit bien tôt quitter leurs pais natal et voyager dans une terre étrangere? Pourquoi ceux qui sont retenus dans une cage, s'agitent-ils dans le tems du départ, et semblent-ils affligés de ne pas être de la partie? Qui est-ce qui prend soin chez eux d'assembler le conseil pour fixer le jour du départ? Qui est-ce qui sonne de la trompette pour annoncer au peuple la résolution prise, afin que chacun se tienne prêt? Ont-ils un calendrier pour reconnoître la saison et le jour où il faut se mettre en route? Ont-ils des Magistrats pour maintenir la discipline qui est si grande parmi eux? Car avant la publication de l'ordonnance, personne ne déloge. Le lendemain du départ il ne paroît ni traîneurs ni déserteurs. Ont-ils des cartes pour régler la marche? Connoissent-ils les Isles où ils pourront se reposer et trouver des rafraichissemens? Ont-ils une boussole pour suivre invariablement le côté où ils se proposent d'arriver, sans être dérangés dans leur vol ni par les pluies, ni par le vent, ni par l'obscurité affreuse de plusieurs nuits? Ou bien enfin ont-ils une raison supérieure à celle de l'homme, qui n'ose tenter ce passage qu'avec tant de machines, de précautions et de provisions? *Le Pr.* Madame, ils n'ont assurément ni cartes, ni boussole, ni raison: mais Dieu leur tient lieu de tout: il leur imprime à tous une méthode particulière, et des sentimens qui suffisent pour leur état. *Le Comte.* Si ces opérations étoient produites en eux par une raison qui leur fût propre et personnelle; si Dieu les avoit abandonnés à leur intelligence particulière, cette intelligence qui paroît en eux si admirable et si étendue, ne s'assujettiroit pas toujours à la même façon d'agir. *Le Pr.* Sans doute tous les particuliers d'une même espèce ayant en eux le principe et la règle de leur conduite, comme nous avons en nous le principe de la nôtre, et chacun d'eux, comme parmi nous, pensant à sa manière, ils varieroient comme nous. Les hirondelles Chinoises ne bâtiroient point comme les hirondelles Françoises. Il y auroit parmi elles le goût Asiaticque et le goût Grec ou Romain. Les hirondelles d'Italie et de France seules en possession de ce bon goût, regarderoient en pitié l'architecture Chinoise. En France même les hirondelles de Paris n'auroient garde de se loger et de vivre à la manière des hirondelles

delle
roie
chof
blir
roit
pren
une
se co
trav
plus
lustr
qu'o
meil
sonn
les ja
bles
gran
est si
ce qu
roit
que
denc
conc
vari
Mais
de l'
ticul
seau
et lui
aplan
trent
ils ne
chen
vers.
des p
joie
stern
seaux
il n'y
que
croit
cont
ferre

elles provinciales. Elles feroient la mode en tout, et la communiqueroient à celles-ci, puis se moqueroient de cette mode comme d'une chose risible et gothique, dès qu'il leur seroit venu en tête d'en établir une autre. S'il y avoit de la raison chez les hirondelles, il y auroit de la subordination. Les mieux raisonnantes ou les plus entreprenantes aquéreroient sans doute les premiers postes entr'elles. Par une suite nécessaire, les hirondelles de distinction ne voudroient point se confondre, et laisseroient aux hirondelles du commun le soin de travailler. Elles se feroient une affaire fort sérieuse de savoir babiller plus délicatement que les autres: Elles rafineroient sur la manière de lustre la plume et de se bien mettre. Ce seroient elles qui seroient ce qu'on appelle le bel air, et les dernières venues auroient toujours bien meilleure grace que celles de jadis. En un mot, si les hirondelles raisoient, elles inventeroient, réformeroient, perfectionneroient tous les jours et seroient comme nous cent choses importantes et raisonnables dont elles ne s'avisent point du tout. *La Comtesse.* Vous avez grand sujet de vous moquer de nos bizarreries. Ce que font les bêtes est si simple et si bien entendu, qu'on croiroit qu'elles raisonnent: et ce que nous faisons est souvent si capricieux et si peu sensé, qu'on croiroit que nous ne raisonnons point. *Le Pr.* On voit bien cependant que les opérations des bêtes ne sont si sûres que parce qu'une Providence toute-puissante en a réglé la forme: au lieu que l'inégalité de la conduite des hommes prouve en eux le don d'une intelligence qui varie dans ses bornes, et d'une liberté qui varie dans son choix. Mais nous nous écartons de notre sujet. Revenons aux habitans de l'air. *Le Chev.* En est-il encore qui méritent une attention particulière? *Le Pr.* Je ne vois plus que les différentes sortes d'oiseaux de nuit. Tous les autres préviennent le soleil par leur chant, et lui rendent le même devoir quand ce bel astre se couche. Dans cet applaudissement général pour la lumière, les oiseaux de nuit seuls montrent une guerre déclarée pour elle. Ils l'évitent comme leur ennemie: ils ne veulent jamais l'avoir pour témoin de leurs actions, et ils se cachent dans les antres les plus obscurs pendant qu'elle éclaire l'Univers. Ils attendent avec impatience le retour des ténèbres pour sortir des prisons où le jour les tenoit enfermés, et ils témoignent alors leur joie par des cris qui ne sont capables que de porter la crainte, la consternation et l'effroi dans l'esprit de ceux qui les entendent. Car ces oiseaux ont chacun leur cri particulier, selon leur espèce différente: mais il n'y en aucun qui ne soit lugubre et allarmant. Leur figure a quelque chose de sauvage, de hideux, de taciturne, de sombre, et l'on croit voir dans leur physionomie la haine peinte et contre l'homme et contre tous les animaux. Ils ont presque tout un bec crochu et des serres tranchantes, dont la proie une fois saisie ne peut s'échaper, et

ils se servent des ténèbres et du tems du sommeil pour surprendre les autres oiseaux endormis, dont les plus forts ont peine à leur échaper, et dont les plus foibles sont assurément leurs victimes. Ils joignent ainsi la surprise à la cruauté, et l'artifice à la fureur; et après n'avoir veillé que pour le malheur public, ils se retirent avant le lever du soleil dans leurs cavernes sombres et inaccessibles à la lumière: Ils préfèrent ordinairement les anciens châteaux et les vieilles mafures à toutes les autres retraites, comme si la désolation et leurs ruines qui marquent la négligence des maîtres ou le décadence des familles, étoient capables d'inspirer quelques sentimens de joie à ces funestes oiseaux. Il n'est pas possible en rassemblant tous ces traits, de ne pas voir dans cette image celle des esprits de malice et de ténèbres que la lumière de la vérité met en fuite, qui se plaisent dans tout ce qui l'obscurcit, qui profitent du sommeil et de la négligence pour dévorer les ames qu'ils retiennent avec des serres de fer quand ils les ont saisies; qui se nourrissent de leurs malheurs et de leurs pertes, et qui n'habitent nulle part avec plus de tranquillité et de satisfaction que dans les coeurs pervers, et pour ainsi dire tombés en ruine. Le Saint-Esprit autorise ce parallèle des démons et des oiseaux de nuit, et il nous confirme ainsi dans la pensée que Dieu, dont la sagesse et la science sont infinies, a rempli de leçons utiles pour le salut, le spectacle et l'ordre de la nature. Babylone, dit l'Ecriture, est devenue la demeure des démons, la retraite de tout esprit immonde, et le repaire de tout oiseau impur et haïssable. Comme les oiseaux de nuit sont ennemis de tous les autres, ils en sont aussi universellement haïs; et dèsque la chouette, le hibou, le duc, l'orfraie, et leurs semblables sont découverts quelque part, ou parce qu'ils ne se sont pas cachés avec assez de précaution, ou parce que leur cri les a décelés, il se fait une conjuration générale contre le triste oiseau. Petits et grands, tous l'environnent avec grand bruit, quoiqu'il soit rare qu'il en soit attaqué aussi impunement qu'il en est insulté. C'est de cette haine publique et déclarée que se servent les oiseleurs pour tendre des pièges à ceux qui accourent imprudemment au cri ou véritable ou imité de l'un de ces oiseaux ennemis de tous les autres. Car après s'être fait une cabane auprès d'un bois, couverte de branches d'arbres, ils placent en divers endroits de cette cabane des gluaux, sur lesquels les oiseaux de toute espèce viennent se percher, pour être plus à portée d'insulter leur ennemi, dont le cri a réveillé leur haine: et en tombant avec les gluaux mal affermis, ils s'affaissent et embarrassent leurs ailes dans la glu, perdent la liberté et la vie entre les mains des oiseleurs attentifs à remarquer leur chute et à profiter de leur témérité. *La Comtesse.* Cette petite chasse est fort amusante. Monsieur le Chevalier la connoit-il? *Le Cheu.* Je fais bien qu'elle se nomme la pipée: on m'en a souvent parlé: mais c'est un plaisir

plaisir qu'on ne m'a que promis. *La Comtesse.* Il faut vous le donner. *Le Comte.* Pas plus tard que demain : mais êtes vous homme à devancer le lever du soleil ? *Le Chev.* C'est moi qui éveillerai tout le monde. *Le Comte.* Allons nous-en donc commander qu'on fasse les préparatifs. *Le Chev.* Je me charge du soin d'amasser toutes les cages du logis, celles qui se trouveront chez Monsieur le Prieur, et tout ce qu'il y en a dans le village. *Le Comte.* Nous vous fournirons tout sans sortir d'ici, et je vous répons toujours de vous faire avoir plus de cages que d'oiseaux.

§. 246.

Entretien III.

Les Animaux terrestres.

Le Comtesse. Dites-moi, Monsieur le Chevalier, en attendant que nos Messieurs arrivent, lequel aimeriez-vous mieux ou de l'emploi d'académicien, ou celui d'oiseleur ? *Le Chev.* Il y a plus à profiter pour moi à celui d'académicien. *La Comtesse.* Parlez moi franchement. Si à présent on vous proposoit d'assister à un entretien de Physique, ou à une seconde pipée, que feriez-vous ? *Le Chev.* J'irois bien vite préparer des glusaux. *La Comtesse.* Voilà qui est naturel. Hé bien au lieu de la pipée, qu'on ne peut pas recommencer souvent, parceque les oiseaux se défont de l'endroit où on leur a tendu un piège, et qu'il faudroit faire un nouvel abatis de bois ; je vous promets pour aujourd'hui, et pour autant de fois qu'il vous platra, le divertissement de la pêche, qui ne nous amusera pas moins. En attendant, allons à la chasse aux grandes bêtes : faisons rouler la conversation sur les animaux terrestres. Voici tout notre monde. Messieurs, vous êtes-vous trouvé mécontents de m'avoir laissé régler les sujets de nos entretiens précédens ? Souffrez que je continue. Si je vous laissois choisir, vous me meneriez peut-être dans des païs dont je ne fais point la carte. Après avoir parlé des insectes et des oiseaux, il ne sera pas mal de venir aux animaux terrestres, comme la brebis, le boeuf, le lion, l'éléphant même si vous voulez. Je vous laisse à vous autres Messieurs pleine liberté de choisir les plus curieux et les plus rares. Pour moi, je m'en tiendrai à ce qui est le plus commun. *Le Comte.* Madame, c'est le plus commun et le plus ordinaire qui mérite le plus d'être observé en eux. Il ne faut pas aller en Asie pour trouver des sujets d'admiration : nous en sommes tout environnés. *La Comtesse.* Messieurs, je vous en prie, prenez pour vous l'Asie, et l'Afrique. Joignez-y l'Amérique, si vous voulez : c'est bien de quoi vous contenter. Si vous prenez les Animaux ordinaires, vous m'ôtez tout : votre Présidente n'aura plus rien à dire. *Le Prieur.* Le sujet est abondant : nous ne l'épuiserons pas, même en le partageant : les seuls animaux domestiques suffiroient pour vingt entretiens. Monsieur le Chevalier, ouvrez la

thèse. Sans étude ni préparation, vous allez nous faire sentir un des plus beaux traits de la libéralité de Dieu envers l'homme, en répondant à une question. Si on alloit dans les bois chercher quantité de petits louveteaux, une centaine de fans de biches, et autant de lionceaux, ne pourroit-on pas les élever, les aprivoiser, puis les partager en trois bandes selon leur espèce, et les nourrir dans nos campagnes, comme on nourrit les brebis et les vaches? *Le Chev.* C'est une chose impossible. Je sais qu'on pourroit les élever et les aprivoiser quelque peu. Mais ces animaux sont toujours d'un naturel féroce, sauvage, et traître. Jamais on ne pourroit les conserver long-tems; moins encore les mener par troupeaux. Nous avons eu chez nous deux louveteaux qui paroissent d'assez bonne amitié: mais on y fut bien pris. Les drôles un beau matin prirent querelle avec un chien, le mirent en pièces, étranglèrent trois chèvres, et gagnèrent les bois. *Le Prieur.* Vous aviez cru jusqu'à présent que cette réunion d'un grand troupeau de vaches, de chèvres, ou de brebis, sous la conduite d'un seul berger, et sous la verge d'un petit enfant, étoit le fruit de l'industrie des hommes. Qu'en pensez-vous à présent que vous y faites attention? *Le Chev.* Je vois bien que cette réunion est l'ouvrage de Dieu seul, et un des plus beaux présens qu'il nous ait faits. *Le Prieur.* Quand on pourroit aprivoiser les lions et les ours, jamais on ne parviendroit ni à les faire labourer, ni à porter des fardeaux. Je veux bien encore qu'on les y puisse amener: mais se réduiront-ils jamais à l'herbe des champs pour toute nourriture? L'éducation ne change point la nature même: et s'il falloit les nourrir selon leurs inclinations, libertins et carnaciers comme ils sont, ils ruineroient bientôt leur maître, au lieu de le soulager dans son travail. Tout au contraire la plupart des animaux domestiques dépendent peu et travaillent beaucoup. Ils aiment mieux la maison de l'homme que leur propre liberté. Ils sont pleins de force, et ne s'en servent que pour lui. Ils lui obéissent comme à leur seigneur. Le premier ordre qu'il leur donne est suivi de la plus prompte obéissance. Quelle récompense attendent-ils de leur service? Un peu d'herbe, même la plus sèche, ou le moindre de tous nos grains leur suffit. Les viandes les plus délicates n'ont pour eux aucun attrait: Ils s'en détournent plutôt comme d'un poison. Des inclinations si sobres et si avantageuses pour nous, sont-elles dues à nos soins? Est-ce notre industrie qui les fait naître? Non assurément, et Monsieur le Chevalier les a apellées avec raison un des plus beaux présens de Dieu. *La Comtesse.* Il faut être ingrat ou aveugle pour en disconvenir. Car ces animaux ne sont pas seulement dociles: mais ils nous aiment naturellement, et nous viennent présenter d'eux mêmes leurs différens services, puisqu'ils ne s'éloignent jamais de nous. Au lieu que les autres qui ne sont pas destinés à partager nos peines, se contentent de ne nous pas faire

faire

faire de mal, à moins qu'ils n'y soient comme forcés, et se retirent dans le fond des déserts et des bois par considération pour l'homme à qui ils laissent la place libre. *Le Chev.* La Providence se fait sentir dans les inclinations bien-faisantes qu'elle inspire aux animaux domestiques. Mais je voudrois savoir comment on peut concilier avec la bonté de Dieu les inclinations carnacières des bêtes sauvages. Le loup qui fond sur un troupeau, vous paroît-il propre à faire honneur à la Providence? *Le Pr.* Il l'honore sans doute à sa manière, puisque'il remplit les vues qu'elle s'est proposée sur lui. Elle a créé quelques animaux pour vivre auprès de l'homme, et pour le service de l'homme. Elle en a créé d'autres pour peupler les bois, et les déserts, pour animer toute la nature, pour exercer et punir l'homme lorsqu'il seroit pécheur et perversi. Elle se fait admirer dans la docilité qu'elle inspire aux animaux qui vivent pour le bien et pour le secours de l'homme. Son attention se fait-elle moins connoître par la conservation de tous ces animaux sauvages qu'elle nourrit dans les rochers et dans les solitudes, sans cabanes, sans pasteurs, sans magasins, sans aucun secours de la part des hommes, ou plutôt malgré les efforts que font les hommes pour les détruire, et qui néanmoins sont mieux pourvus de tout, sont plus légers à la course, sont plus forts, mieux nourris, plus alertes, d'un poil plus poli, d'une taille mieux tournée que la plupart de ceux dont les hommes sont les pourvoyeurs. *La Comtesse.* Monsieur le Chevalier, vous voyez que la Providence éclate et agit par tout: elle mérite encore plus nos adorations que nos critiques dans les choses que nous ne comprenons pas. Mais revenons, je vous prie, à nos animaux domestiques, et continuons à prendre des sujets qui soient à ma portée. Que Monsieur le Comte, par exemple, nous donne l'éloge de son cheval. Monsieur le Chevalier peut nous donner celui de son chien dont il nous a quelquefois vanté la figure et l'adresse. Pour moi en bonne ménagère, je me déclare pour les troupeaux. Monsieur le Pr., tout le reste est à vous. *Le Comte.* Je suis très content de mon lot. Si la mode et l'usage n'avoient pas attribué au lion le titre de Roi des animaux, il me semble que la raison le donneroit au cheval. Le lion n'est rien moins que le roi des animaux: il en est plutôt le tyran, puisqu'il ne fait que les dévorer ou les éfrayer. Le cheval au contraire, ne fait tort aux autres animaux, ni dans leurs personnes, ni dans leurs biens. Il n'a rien qui le rende le moins du monde haïssable: on ne lui connoît aucune mauvaise qualité, et il en a toutes sortes de bonnes. Il est de tous les animaux le mieux pris dans sa taille, le plus noble dans ses inclinations, le plus libéral dans ses services, et le plus frugal dans sa nourriture. Promenez vos yeux sur tous les autres: en trouverez-vous un dont la tête ait plus de finesse et de grace? Peut-on voir des yeux plus pleins de feu? Une encolure plus fière, un plus beau

corps, une crinière qui flotte au gré du vent avec plus de bienfiance, et des jambes qui se plient plus proprement? Qu'il soit en exercice sous le cavalier, ou que débarrassé de la bride et du mors il se joue en liberté dans la campagne; vous lui trouverez dans toutes ses attitudes un port noble et un air qui se fait sentir à ceux même qui ont là-dessus le moins de connoissance. Il est encore plus aimable par ses inclinations. Il n'en a pour ainsi dire qu'une, qui est de servir son maître. Faut-il cultiver ses terres ou transporter ses bagages? il est prêt à tout, et succombera sous le travail plutôt que de reculer. S'agit-il de porter son maître même? il paroît sensible à cet honneur: il étudie la manière de le contenter, et au moindre signe il diversifie sa marche, toujours prêt à la retarder, à la doubler, à la précipiter dès qu'il connoît la volonté du cavalier. Ni la longueur du voyage, ni les chemins raboteux, ni les fossés, ni les rivières même les plus rapides, rien ne le décourage: il franchit tout; c'est un oiseau que rien n'arrête. Faut-il faire plus? Faut-il défendre son maître, ou aller avec lui à l'attaque de l'ennemi? il va au devant des hommes armés; il se rit de la peur et en est incapable. Le son de la trompette et le signal du combat réveillent son courage, et la vue de l'épée ne le fait pas reculer. *La Comtesse.* Mais, mon mari, ceci est un panégyrique. *Le Comte.* J'avois encore cent choses à dire sur les courbettes, sur les caracols, et sur tous les airs du cheval. Mais puisque vous vous êtes moqué de la première partie d'un éloge sans façon et des plus militaires, vous n'aurez point la seconde. Allons, Monsieur le Chevalier, faites venir votre chien, voyons ce qu'il fait faire. *Le Chev.* Je voudrois l'avoir ici. Il feroit plus de plaisir que ce que j'en dirai. Mon chien se nomme Mouphti: c'est le roi des barbets. Il a dans la figure tout ce qu'il faut pour plaire. Beau poil, grande coëffure, amples moustaches, palatine et engageantes toujours blanches. Rien ne lui manque. Chien bien élevé avec cela, et qui a fait ses exercices avec distinction. Il fait chassier, danser, sauter, et faire cent tours d'adresse. Entr'autres il apporte à toute une compagnie toutes les cartes que chacun a nommées. *La Comtesse.* Comment peut-on amener à ce point des animaux qui n'ont point de raison? *Le Chev.* Il ont au moins une sorte de mémoire. On accoutume un chien à rapporter à coup sûr, puis à démêler un as d'avec un autre. On lui présente souvent à manger sur une nouvelle carte qu'il ne connoît point. Après quoi on la lui envoie chercher parmi les autres. Il ne s'y méprend plus. L'habitude d'y trouver son compte et d'être caressé fait qu'il les démêle peu à peu, et qu'il les apporte avec un air de gayeté et sans confusion; et dans la vérité il n'est point plus surprenant de voir un chien distinguer une carte d'avec trente autres, que de le voir distinguer dans une rue la porte de son maître de celles de ses voisins. Mais ce qui me divertit le plus dans

Mouphti

Mouphti, ce sont ses manières, et ses petites ruses naturelles, Que je prenne mes livres pour m'en aller au collège, mon pauvre chien qui va être trois heures sans me voir, prend un air sombre et rechigné, comme si on lui faisoit grand tort. Il se plante vis-à-vis la porte, et attend là le moment où il me reverra. Qu'au lieu de mes livres je prenne mon épée, ou que je lâche seulement le mot de promenade : il va conter sa bonne fortune à toute la maison : il monte : il descend : il tourne, et se met quelquefois à japer d'une façon qui donne envie de rire à tout le monde. Si je tarde à sortir, il semble soupçonner que je délibère sur ce que je ferai de lui. Il décampe par provision, et va m'attendre à trente pas du logis au premier carrefour, plein d'espérance d'être de la partie. Lui dit-on qu'il n'en fera pas ? il fait d'abord ses remontrances, et essaie de faire révoquer l'ordre. Il a l'air digne de compassion, quand on lui apprend nettement qu'il faut rentrer : mais il n'y a sorte de reconnaissance que je n'en reçoive, quand je lui dis, partons. C'est toute autre chose encore après une absence de quelques jours. Il semble que je revienne exprès pour lui. Il extravague en ce moment, et souvent une et deux heures ne lui suffisent pas pour me dire tout ce qu'il a dans le coeur. Son amitié ne se borne point là. Il semble veiller nuit et jour pour empêcher qu'on ne me fasse tort. Il entend tout : il m'avertit de tout. Il a toujours la dent prête contre tous ceux qu'il ne connoit pas. Mais il n'en fait usage que selon mes ordres : il voit dans mes yeux ce qu'il faut faire ; et quand on m'attaque, une épée nue ne l'arrêteroit pas. Il y a quelques mois que je commençai pour la première fois à faire des armes : je vis l'heure qu'il arracheroit le gras de la jambe au maître d'escrime. Depuis ce tems-là ils sont brouillez à n'en plus revenir : il faut les séparer. *Le Comte.* Assurément tous les tours les plus ingénieux qu'on puisse apprendre à un chien ne sont pas à beaucoup près aussi estimables que cette amitié si vive et si courageuse qu'il montre pour son maître, et l'on voit bien que Dieu a mis le chien auprès de l'homme pour lui servir de compagnie, d'aide, et de défense. Les services que les chiens nous rendent sont aussi diversifiés que leurs espèces. Le mâtin et le dogue gardent nos maisons durant la nuit, et ils réservent toute leur méchanceté, pour le tems où l'on peut avoir de mauvais desseins contre nous. Les chiens de berger savent également faire la guerre aux loups, et discipliner le troupeau. Parmi les chiens de chasse, le basset a les jambes extrêmement courtes pour se glisser sous l'herbe, sous les brossailles, et dans les buissons. Le lévrier pour percer l'air avec facilité, à reçu une tête aiguë et une taille fine : ses jambes si hautes et si menues embrassent beaucoup de terrain : et il surpasse en légèreté le lièvre même qui n'a pour toute défense que la promptitude et les ruses de la fuite. Le lévrier est le contrepied du basset dans sa structure comme dans ses fonctions,

lions. Celui-ci a la vue foible et le nez fin, parce qu'il a plus besoin d'un odorat sûr, que d'une vue perçante lorsqu'il s'enfonce sous terre ou dans l'épaisseur d'un taillis. Le lévrier tout au contraire, qui n'est bon qu'en plaine, a peu de nez: mais il voit de loin et démêle sûrement sa proie, quelques détours qu'elle lui donne. Le chien couchant arrête et se couche dès qu'il voit le gibier, pour avertir son maître. Les chiens couchans font de bien des fortes: leurs noms varient comme leurs fonctions. Tous sont également ardens et fidèles à fournir le service qui leur est prescrit. Le maître rarement content des amis qui l'accompagnent et qui chassent avec peu d'ordre, est charmé de la capacité et de l'intelligence de tous ses chiens. Après la chasse et la courtoise joie d'une curée qu'on ne leur accorde pas toujours, tous reviennent au chenil et à l'attache: ils oublient alors toute leur férocité, sacrifient gayement leur liberté et se contentent sans regrets ni murmure de la nourriture la plus grossière. C'est assez pour eux d'avoir procuré à leur maître une venaison excellente et un divertissement honnête. Enfin parmi ces différens domestiques qui nous sont si soumis et si attachés, il n'y a pas jusqu'aux épagneuls et aux danois, jusqu'aux moindres espèces, qui ne se rendent aimables par leur enjouement, chers par leur assiduité, quelquefois utiles par un mot d'avis donné à propos à leur maître endormi. Je ne vois guères parmi les animaux que le cheval et le chien avec qui on puisse faire quelque engagement de coeur: aussi dit-on en proverbe, que l'homme, le cheval, et le chien, ne s'enunuyèrent jamais ensemble. *La Comtesse.* L'homme trouve dans le cheval une voiture commode, dans le chien une garde fidèle, et dans l'un et l'autre un amusement toujours sûr. Mais il y a des choses qui lui sont plus nécessaires, la nourriture et l'habit. C'est dans les troupeaux qu'il les trouve. La chair de ces animaux est si succulente et si parfaite, qu'on quitte les viandes les plus exquisés pour revenir à celles-là, et qu'on ne s'en lasse jamais. Tant que nous les laissons vivre, à quoi emploient-ils leurs jours? Il est visible que la vache, la chèvre, et la brebis n'ont été mises auprès de nous que pour nous enrichir. Nous leur donnons quelque peu d'herbes, ou la liberté d'aller amasser dans la campagne ce qui nous est le plus inutile, et elles reviennent tous les soirs payer ce service par des ruisseaux de crème et de lait. La nuit n'est point passée qu'elles gagnent par un second paiement la nourriture du jour qui suit. La vache seule fournit ce qui suffit aux pauvres après le pain: et elle met sur la table des riches la diversité la plus délicate. La brebis contente d'être vêtue pendant l'hiver, nous abandonne l'usage de sa toison pendant l'été. Enfin on tire de ces animaux, et de ceux qui sont encore plus méprisables, cent autres commodités que nous ne pourrions tirer de ceux qui évitent l'homme. Les animaux sauvages ne viennent à nous que pour nous piller: les animaux do-

domestiques ne s'arrêtent auprès de nous que pour nous donner. Si quelque chose diminue l'estime des présens qu'ils nous font, c'est qu'ils les réitèrent tous les jours. On n'y pense plus. La facilité de les avoir les avilit. Mais c'est réellement ce qui en augmente le mérite. Une libéralité qui n'est jamais interrompue, et qui recommence tous les jours, mérite une reconnaissance toujours nouvelle; et le moins que nous puissions faire, quand nous recevons du bien, est daigner nous en apercevoir. Ces animaux sont toujours sous nos yeux, et chaque jour j'y aperçois quelque nouveau trait d'une direction sage, et d'une Providence bienfaisante. Que je m'arrête à considérer une mère, je lui trouve une tendresse pour son petit qui va jusqu'à l'excès. Le petit ne connoit rien, ni ne peut rien: mais la tendresse de la mère supplée à tout, et le petit se trouve pourvu de tout. Que j'arrête mes yeux sur le petit, il est un nouvel objet de surprise dans tous ses différens progrès. Lorsqu'il ne voit pas encore, il ne laisse pas de trouver la mamelle, et quoiqu'il ignore la nécessité de la pression, il y emploie fort adroitement les deux pattes de devant tour à tour et en exprime ainsi sa nourriture. Sépare-t-on quelque tems le petit de la mère? ils se cherchent l'un l'autre avec une ardeur égale: et lorsqu'ils sont à portée de s'entendre, ils s'entr'avertissent par des cris qu'ils savent démêler. La mère distingue entre mille agneaux le cri de son petit, et celui-ci distingue entre mille mères le cri de la sienne qui lui répond. Le berger s'y méprend: mais la mère et le petit ne s'y méprennent pas, et les avis mutuels qu'ils se donnent de leur arrivée, sont suivis enfin d'une agréable réunion. Le petit devenu fort et capable de se nourrir lui-même, il est juste que sa mère en soit déchargée: aussi le chasse-t-elle alors jusqu'à le maltraiter s'il s'obstine à la suivre; et la tendresse de l'une ne dure qu'autant que le besoin de l'autre. Le petit privé de lait se familiarise par nécessité avec une nourriture plus grossière. Il apprend à brouter l'herbe et à ruminer pendant la nuit ce qu'il a coupé et mis en réserve pendant le jour. Peu à peu il distingue les saisons. Pendant les longs jours d'été il se repose et rumine, parce qu'il le peut faire sans risque. Mais en hiver que les jours sont courts, il n'a pas de tems à perdre: il se hâte de manger pour avoir une provision suffisante, et achève sa digestion en remâchant à loisir pendant la nuit. Il y auroit mille autres choses à dire sur les animaux domestiques: mais je suis curieuse de savoir quel est celui que Monsieur le Prieur nous réserve. *Le Pr.* Celui dont je veux vous faire l'éloge a des qualités tout à fait singulières. On ne le met pas en oeuvre en tout lieu: mais l'usage en est fort étendu et très avantageux à l'homme. Il n'y a pas au monde un animal plus laborieux, plus constant, plus patient, et plus sobre à la fois. Vous croyez peut-être que je veux vous parler de l'éléphant qu'on acoutume si on

veut

veut à obéir à un enfant, et qui porte des tours chargées de combattans, sans s'épouvanter du fracas ni des coups; ou que je veux parler du chameau qui est si utile pour les longs voyages, qui porte jusqu'à un mille pesant, d'où vient qu'en Orient on le nomme le Navire de terre; qui traverse les déserts sans boire, et qui aussi-tôt qu'il arrive au gîte, plie obligeamment les genoux, et s'abaisse jusqu'à terre pour faciliter la décharge de ses ballots. Ces animaux ont leur mérite: mais celui dont je veux parler, est d'un usage bien plus universel. *Le Chev.* Peut-on savoir comment il se nomme? *Le Pr.* L'âne, puisqu'il le faut nommer. *Le Chev.* Hé, Monsieur, quel choix faites-vous là? *La Comtesse.* Ne vous restet-il que celui là à nous donner? Que ne prenez-vous le chat: il est de si bon service. Il est plaisant dans ses jeux. Vous auriez cent choses à en dire, et bien des applications à faire sur son minois hypocrite, sur cette patte si douce et pourtant armée de griffes, sur ses ruses, ses détours, et son allüre éternellement tortueuse: il y auroit bien là de quoi exercer votre stile. *Le Pr.* Tout le monde abandonne l'âne: je le veux prendre sous ma protection. Vu d'une certaine façon cet animal me plaît, et j'espère vous montrer que bien loin d'avoir besoin d'indulgence ou d'apologie, il peut être l'objet d'un éloge raisonnable. L'âne, je l'avoue, n'a pas les qualités brillantes: mais il a les bonnes. Si l'on s'adresse à d'autres animaux pour les services distingués, celui-ci fournit au moins les plus nécessaires. Il n'a pas la voix tout-à-fait belle, ni l'air noble, ni les manières fort vives. Mais une belle voix est un mérite bien mince parmi des gens solides. L'air noble est remplacé chez lui par une douce et modeste contenance. Au lieu de ces manières si turbulentes et si irrégulières du cheval, qui incommode souvent plus qu'elles ne plaisent, l'âne a une façon d'agir toute naïve et toute simple. Point d'air rengorgé: point de suffisance: il va uniment son chemin, Il ne va pas bien vite: mais il va de suite et longtems. Il acheve sa besogne sans bruit. Il vous rend ses services avec persévérance, et ce qui est un grand point dans un domestique, il ne les fait point valoir. Nul apprêt pour son repas: le premier chardon en fait l'affaire. Il ne se croit rien dû: on ne le voit jamais ni dégoûté, ni mécontent: tout ce qu'on lui donne est bien reçu. Il goûte très bien les meilleures choses, et se contente honnêtement des plus mauvaises. Si on l'oublie, et qu'on l'attache un peu loin de l'herbe, il prie son maître le plus patétiquement qu'il lui est possible, de pourvoir à ses besoins. Bien est-il juste qu'il vive. Il y emploie toute sa rhétorique. Sa harangue faite, il attend patiemment l'arrivée d'un peu de son, ou de quelques feuillages inutiles. A peine a-t-il achevé son repas à la hâte, qu'il reprend sa charge, et se remet en marche sans réplique ni murmure. Voilà certainement des manières estimables. Voyons à quoi il est employé.

ployé. Ses occupations se ressentent de la bassesse des gens qui le mettent en oeuvre : mais les jugemens qu'on porte de l'âne et du maître sont également injustes. Le travail du juge, de l'homme d'affaires, et du financier a un air plus important. Leur habit en impose. Au contraire le travail d'un païsan a un air bas et méprisable, parce que son habit est pauvre, et son état méprisé : mais réellement nous prenons le change. C'est le travail du païsan qui est le plus estimable, et le seul nécessaire. Que nous importe que le financier soit doré depuis la tête jusqu'aux pieds ? ce n'est pas pour notre avantage qu'il travaille. J'avoue qu'on ne se peut guères passer de Juges ni d'Avocats : mais ce sont nos sottises qui les rendent nécessaires. Il n'en faudra plus quand nous serons raisonnables. Au lieu que nous ne pouvons en aucune sorte, ni en aucun tems, ni dans aucune condition nous passer du païsan et de l'artisan. Ces gens sont comme le nerf de la république, et le soutien de notre vie. C'est d'eux que nous tirons de quoi remplir à chaque instant quelqu'un de nos besoins. Nos maisons, nos habits, nos meubles, et notre nourriture, tout vient d'eux. Or où en seroient réduits les vigneron, les jardiniers, les maçons, et la plupart des gens de campagne, c'est à dire, les deux tiers des hommes, s'il leur falloit d'autres hommes ou des chevaux pour le transport de leurs marchandises et des matières qu'ils emploient ? L'âne est sans cesse à leur secours. Il porte le fruit, les herbages, les peaux des bêtes, le charbon, le bois, la tuile, la brique, le plâtre, la chaux, la paille, et le fumier. Tout ce qu'il y a de plus abject est son lot ordinaire. C'est un grand avantage pour cette multitude d'ouvriers, et pour nous de trouver un animal doux, vigoureux, et infatigable, qui sans frais et sans orgueil remplisse nos villages et nos villes de toutes sortes de commodités. Une courte comparaison achevera de vous faire mieux sentir l'utilité de ses services, et de les tirer en quelque sorte de leur obscurité. Le cheval ressemble assez à ces nations qui aiment le brillant et le fracas ; qui sautent et dansent toujours ; qui s'occupent beaucoup des dehors, et qui mettent de l'enjouement partout. Elles sont admirables dans les occasions distinguées et décisives : mais souvent leur feu dégénère en fougue. Elles s'emportent : elles s'épuisent, et perdent leurs plus beaux avantages faute de ménagement et de modération. L'âne au contraire ressemble à ces peuples naturellement épais et pacifiques, qui connoissent leur labourage ou leur commerce, et rien de plus : vont leur train sans distraction, et achevent d'un air sérieux et opiniâtre tout ce qu'ils ont une fois entrepris. *La Comtesse.* Ne seroit-on pas tenté de croire que Monsieur le Prieur dit vrai, et qu'il y va de bonne guerre ? *Le Comte.* Il y a certainement plus que du badinage dans tout ce que nous venons d'entendre : mais c'est une chose insoutenable et indécente en toute manière d'avoir fait d'un pareil ani-

animal l'objet d'un éloge académique. C'est nous avilir: si je suis secondé, Monsieur le Prieur, à la pluralité des voix, sera déclaré n'avoir fourni son contingent, et obligé en conséquence à un dédommagement recevable. *Le Chev.* Allons, Monsieur le Prieur, vous êtes en train de bien dire: je ne vous condamne pas à recommencer: mais je vous en prie bien fort. *La Comtesse.* Et moi, tant du consentement des autres que de mon autorité de Présidente, je dis que le sieur Prieur sera tenu de nous fournir un éloge qui soit de bon aloi, et au cas que le dit Sieur ne juge devoir choisir son sujet parmi les animaux domestiques, permis à lui d'avoir son recours sur et parmi les animaux sauvages. *Le Pr.* Ceux qui font les loix peuvent les interpréter. Me fera-t-il permis de prendre un animal étranger? *La Comtesse.* Vous avez à commandement les quatre parties du monde. Mais attendez, je vous prie: pourriez vous nous rappeler celui qui est si habile architecte? Oh; aidez moi: son nom ne me revient plus. *Le Prieur.* Je n'en connois point qui sache mieux se loger sous terre que la souris des champs, ou le mulot qui se pratique différens souterrains avec des passages libres de l'un à l'autre. De ces différentes places, les unes servent à ranger ses provisions, qui sont des fruits selon la saison, sur tout des noix et des épis, qui sont plus de garde, et qu'on range par tas: d'autres servent pour loger la famille sur différens petits lits de laine et de bourre. A l'extrémité du logis est une place aux dépens de laquelle toutes les autres sont entretenues dans la plus parfaite propreté. *La Comtesse.* Cela est fort bon à savoir: mais ce n'est pas cela que je demandois. *Le Pr.* Madame vouloit peut être parler du porc-épi ou du hérifson qui fait aussi son magasin. Ce sont deux espèces qui ont quelque ressemblance. Le hérifson dont nous connoissons deux sortes, l'une plus commune à grouin de cochon, l'autre plus rare à museau de chien, est un petit animal tout couvert de piquans longs d'une ponce et demi, assez semblables à ceux des coques de chataignes. Quand on l'attaque il retire sous lui sa tête et ses pattes: il s'arrondit comme une boule et dresse ses piquans de manière que les chiens, et les autres animaux sont contraints de l'abandonner. Le porc-épi est beaucoup plus gros, et long quelquefois de plus de deux pieds. Il est tout hérissé de poils durs et de piquans d'inégale longueur depuis deux ou trois pouces jusqu'à douze et plus. Ce sont comme des chalumeaux de corne, mêlés de noir et de blanc, allant en grossissant vers le milieu, et terminés par une pointe aigue avec deux côtés tranchans. Le porc-épi présente le côté à l'ennemi, dresse fièrement tous ses piquans, et les enfonce quelquefois si avant dans les chairs de l'animal qui l'attaque, que plusieurs y demeurent et se détachent du porc-épi lorsqu'il se retire. Ils sont remplacés par d'autres plus petits qui croissent avec le tems. Le hérifson fait un autre usage de la commodité de ses piquans. Il se

rou-

rou-
qu'
tou
voi
La
te d
me
voi
mie
con
qu'
con
dre
troi
de l
noir
clin
Le c
serv
la bo
quat
s'épi
fait.
exce
dies
alors
for,
nets,
me d
du c
que
fait c
tems
vet é
et m
tienc
Vou
abeil
Il en
tes, et
emb
struit
de de

roule sur les pommes, sur les grains de raisin, et sur tous les fruits qu'il peut rencontrer sous les arbres: et en emporte sur les crochets tout le plus qu'il peut. Il mange ce qui presse le plus, et tâche d'avoir des noix pour l'arrière-saison. Il passe le fort de l'hiver à dormir.

La Comtesse. Celui-là a encore son mérite: mais j'en ai un autre en tête dont mon marchand Malouin nous entretint un jour si agréablement.

Le Prieur. Madame veut parler du Castor.

La Comtesse. Le voilà.

Le Prieur. Mais, Madame, la description en sera mille fois mieux de votre façon que de la mienne.

La Comtesse. Hé! quelle conscience est la vôtre? vous contractez une dette, et vous voulez qu'un autre l'aquitte?

Le Pr. Il n'y a pas moyen de reculer. On peut considérer dans le castor, ou l'usage qu'on fait de sa dépouille, ou l'adresse avec laquelle il fait bâtir son logement. Le castor paroît avoir trois à quatre pieds de long tout au plus sur douze ou quinze pouces de largeur. Son poil dans les païs septentrionaux est communément noir. Il tire sur le fauve et s'éclaircit à mesure qu'on avance dans les climats tempérés. Il a deux sortes de poils, le poil long et le duvet. Le duvet est extrêmement fin et serré, long d'un pouce, et sert à conserver la chaleur de l'animal. Le long poil sert à préserver le duvet de la boue et de l'humidité. Le castor soit mâle, soit femelle, porte dans quatre poches sous ses intestins une matière résineuse et liquide qui s'épailloit hors de-là. Nous verrons bientôt l'usage que l'animal en fait. Les Medecins l'appellent le *Castoreum*, et l'emploient comme un excellent remède contre les venins, contre les vapeurs et autres maladies: mais le castoreum se gâte et se noircit quand il est vieux et c'est alors un dangereux poison. On arrache le gros poil de la peau du castor, et on en emploie le duvet à faire des chaussons, des bas, des bonnets, et même des étoffes: mais on les a trouvés sujettes à se durcir comme du feutre: ce qui les a fait tomber en bien des endroits. L'usage du castor est presque réduit aux chapeaux et aux fourures. Une chose que vous auriez peine à croire, mais qui est très-certaine, c'est qu'on fait cas surtout des peaux de castor, quand les Sauvages ont longtemps couché dessus. Le long poil en tombe par ce moyen, et le duvet épais et humecté par la transpiration, est plus propre à être foulé et mis en oeuvre. Je vois bien que Monsieur le Chevalier perd patience si je ne lui montre le logement du castor: j'y viens.

Le Chev. Voulez vous, Monsieur, commencer comme vous avez fait aux abeilles, et me dire d'abord avec quels instrumens il bâtit?

Le Pr. Il en a trois, ses dents, ses pattes, et sa queue. Ses dents sont fortes, et à l'aide d'une racine longue et courbée elles sont profondément emboîtées dans la mâchoire. Il en coupe le bois avec lequel il construit son bâtiment, et celui dont il fait sa nourriture. Il a les pieds de devant comme ceux des animaux qui aiment à ronger, et qui tien-

nent ce qu'ils mangent entre leurs pattes, comme les singes, les rats, les écureuils. Il se sert aussi de ses pieds de devant pour fouir, gratter, amolir, et gâcher la terre glaise dont il fait grand usage. Ses pieds de derrière sont garnis de membranes ou de grandes peaux entre les doigts comme ceux des canards et de tous les oiseaux de rivière. On voit par là que l'Auteur de la nature l'a destiné à vivre dans l'eau et sur la terre. Sa queue est longue, un peu platte, et toute couverte d'écaillés, garnie de muscles, et toujours humectée d'huile ou de graisse. Cet animal néarchitecte se sert de sa queue au lieu d'auge ou d'oiseau pour porter le mortier ou la glaise : ils s'en sert ensuite comme d'une truelle pour l'étendre, et en fait un enduit. Les écailles empêchent que ces matières ne pénètrent la queue par leur froid et par leur humidité : mais la queue et les écailles souffriroient à l'air et à l'eau sans le secours d'une huile qu'il y porte par tout avec le museau. Les poches dont nous avons parlé, en sont aparemment le réservoir. Les castors demeurent par troupes dans un même logement tant que les grandes chaleurs ou les grandes inondations, ou les poursuites des chasseurs, ou la disette des vivres, ou le trop grand nombre d'enfans ne les obligent pas de s'éloigner. Pour établir leur demeure, ils choisissent un endroit abondant en vivres, arrosé de quelque ruisseau, et propre pour y faire un lac ou un réservoir d'eau, où ils puissent aller prendre le bain. Ils commencent par y construire une chaussée ou une levée qui tienne l'eau à niveau du premier étage de leur logement. *Le Chev.* Du premier étage ? Y a-t-il là comme chez nous le premier et le second ? *Le Pr.* Tout de même : mais examinons d'abord la chaussée qui forme leur abreuvoir, et qui sert à en tenir l'eau à une hauteur suffisante. Cette chaussée peut avoir dix ou douze pieds d'épaisseur à son fondement : elle est en talut ou en pente du côté de l'eau qui pèse dessus suivant sa hauteur, et la presse puissamment contre terre. Le côté opposé est à plomb comme nos murailles, et ce talut qui a douze pieds de large en bas diminue vers le haut, et n'en a plus que deux. La matière de cette chaussée n'est que du bois et de la glaise. Les castors tranchent avec une facilité merveilleuse des morceaux de bois, les uns gros comme le bras, les autres comme la cuisse, et longs depuis deux jusqu'à quatre, cinq et six pieds, ou même plus, selon que le talut monte. Ils les enfoncent par un bout dans la terre, fort proches les uns des autres, les entre-laçant avec d'autres morceaux plus petits et plus souples. Mais comme l'eau s'échaperoit au travers, et mettroit l'abreuvoir à sec, ils ont recours à la terre glaise qu'ils savent fort bien trouver, et avec laquelle ils remplissent tous les vuides par dehors et par dedans : de façon que l'eau ne va plus loin. On continue à élever la digue à mesure que l'eau s'élève et devient abondante. Ils savent que le transport des matériaux est plus facile à faire par eau que par terre, et ils profitent de la crue

des

des
 ce
 for
 par
 tou
 fait
 trav
 La
 cab
 ces
 sée,
 dent
 abre
 sent
 voir
 ils
 que
 de l
 di
 pour
 qu'il
 l'on
 troi
 leur
 sent
 cinq
 ploie
 que p
 et on
 que
 plom
 ils en
 hors
 anse
 est ré
 long
 le no
 sure
 qui ce
 sont r
 comm
 dix ou
 noiffa

des eaux pour porter à la nage le mortier sur leur queue, et les morceaux de bois entré leurs dents, par tout où ils en ont besoin. Si la force de l'eau, ou les chasseurs qui courent sur leur ouvrage y font par hazard quelque crevasse, ils rebouchent bien vite le trou, visitent tout l'édifice, réparent et entretiennent tout avec une vigilance parfaite : mais quand les chasseurs les viennent voir trop souvent ils ne travaillent plus que de nuit : ou même ils abandonnent leur ouvrage. La chaussée ou la digue de l'abreuvoir étant finie, ils travaillent à leurs cabanes, qui sont des logemens ronds ou ovales partagés en trois pièces qu'ils élèvent l'une sur l'autre; l'une au dessous du rez de chaussée, et ordinairement pleine d'eau, les deux autres au dessus. Ils fondent ces petits bâtimens d'une manière très solide sur le bord de leur abreuvoir, et toujours par étage, afin que si l'eau monte, ils se puissent loger plus haut. S'ils trouvent une petite Isle voisine de l'abreuvoir, ils y construisent leur demeure qui est alors plus stable, et où ils sont moins incommodés de l'eau dans laquelle ils ne peuvent être que peu de tems. S'ils ne trouvent pas cet avantage, avec le secours de leurs dents, ils enfoncent dans terre des pilotis pour maintenir l'édifice contre l'eau et contre les vents. Ils font au bas deux ouvertures pour aller à l'eau : l'une les conduit à l'endroit où ils se baignent et qu'ils tiennent toujours propre. L'autre est le passage à l'endroit où l'on porte tout ce qui pourroit salir les étages supérieurs. Ils ont une troisième porte placée plus haut, de peur d'être pris lorsque les glaces leur bouchent les portes de la place basse. Quelquefois ils construisent leur maison entière à sec sur la terre ferme, et font des fossés de cinq à six pieds de profondeur pour descendre jusqu'à l'eau. Ils emploient les mêmes matériaux et la même industrie pour les bâtimens que pour les levées. Les murailles des bâtimens sont perpendiculaires, et ont deux pieds d'épaisseur. Comme leurs dents valent bien mieux que des scies, ils tranchent tous les bouts de bois qui excèdent l'épaisseur de la muraille : puis mêlant de la glaise avec des herbes sèches, ils en font un torchis, dont ils enduisent à l'aide de leur queue le dehors et le dedans de l'ouvrage. Le dedans de la cabane est voûté en anse de panier, et pour l'ordinaire de figure ovale. La grandeur en est réglée sur le nombre de ceux qui y logeront. Douze pieds de long sur huit ou dix de large suffisent pour huit ou dix castors. Si le nombre est plus grand, ils élargissent la place à proportion. On assure en avoir trouvé plus de quatre cens logés dans différentes cabanes qui communiquoient les unes aux autres. Mais ces grandes sociétés sont rares, parce qu'elles sont trop tumultueuses. Les castors savent communément mieux faire leurs parties. Ils s'associent au nombre de dix ou douze, ou quelque peu plus : tous bons amis et gens de connoissance, sur qui on peut compter pour passer agréablement l'hiver

ensemble. Ils ont une arithmétique naturelle, qui leur fait proportionner la place et les provisions aux besoins de la compagnie: et comme c'est un usage parmi eux de demeurer chacun chez soi sans jamais découcher, ils ne font point de dépense inutile pour des survenans. Il y a des castors qu'on appelle terriers, qui font leur demeure dans des cavernes pratiquées dans un terrain relevé au bord ou à quelque distance de l'eau. Ils pratiquent sous terre des boyaux qui vont de leur caverne jusqu'à l'eau, et qui descendent quelquefois depuis dix jusqu'à cent pieds. Ces boyaux gagnent des retraites inégalement élevées où ils se mettent à sec à mesure que les eaux montent. Leurs lits sont composés de copeaux qui leur servent de matelas, et d'herbes qui leur tiennent lieu de lits de plume. Tous ces ouvrages, surtout dans les pays froids, sont achevés au mois d'Août ou de Septembre, après quoi les castors font leurs provisions. Durant l'été ils vivent de tous les fruits et de toutes les plantes que la campagne leur fournit. En hiver ils vivent du bois de frêne, de plane et autres, qu'ils font tremper dans l'eau à mesure qu'ils en ont besoin. Ils sont pourvus d'un double estomac pour digérer en deux reprises un aliment si dur. Ils coupent des brins qui ont depuis trois pieds jusqu'à dix. Les gros morceaux sont traînés au réservoir par plusieurs castors à la fois; les petits par un seul, mais par des chemins différens. On assigne à chacun sa route, de peur que les travailleurs ne s'embarrassent mutuellement. On règle la grandeur du chantier sur le nombre des habitans, et l'on a observé que la provision de bois pour dix castors étoit de trente pieds en quarré sur dix de profondeur. Ces morceaux de bois ne sont pas entassés, mais placés en croisant l'un sur l'autre et avec des interstices, afin qu'ils puissent arracher le bois au besoin, et tirer toujours celui d'en bas qui trempe dans l'eau. Ils le coupent et l'apportent dans leur cabane où toute la famille en vient gruger sa part. Quelquefois ils vont au bois et régalent leurs petits de quelque nouvelle nourriture. Les chasseurs qui savent qu'ils aiment mieux le bois frais que le bois flotté, en apportent auprès de leurs cabanes, et les prennent à l'affût ou au piège. Quand l'hiver devient fort, quelquefois on fend la glace, et lorsque les castors viennent à l'ouverture pour respirer on les tue avec des haches. Ou bien on fait à la glace un grand trou qu'on couvre d'un filet bien fort. On renverse ensuite la cabane. Les castors qui croient à leur ordinaire se sauver en gagnant l'eau, et s'échaper par l'ouverture de la glace, donnent dans le panneau et demeurent pris. *Le Chev.* C'est bien dommage de renverser le bâtiment de ces pauvres bêtes. On ne voit nulle part une si grande industrie. *Le Comte.* On raconte à peu près les mêmes inclinations et le même travail du rat musqué, qui est un animal d'Amérique, plus gros que notre rat domestique. C'est en toute manière un diminutif du castor. ll

Il est inutile de nous y arrêter plus long-tems. *La Comtesse.* Monsieur le Chevalier, voyez-vous ce qui se passe là bas le long du fossé? C'est une affaire qui vous regarde. *Le Chev.* Où vont ces gens avec leurs perches et leurs filets? C'est vraiment une partie de pêche que Madame veut bien m'accorder. Ces Messieurs en font-ils? *Le Comre.* Nous n'abandonnons pas Monsieur le Chevalier. Ses plaisir sont les nôtres. *Le Pr.* Vous savez, mon cher Chevalier, que je suis pêcheur d'hommes. Je vous souhaite votre pêche bonne. Mais vous voulez bien permettre que j'aïlle aussi travailler à la mienne.

§. 247.

Les Fleurs.

Le Chev. Je n'ai pas perdu au change, en remettant au mois de May le voyage que je devois faire ici en Septembre: j'y trouve tout embelli. *La Comtesse.* Graces au printems et au retour des fleurs. *Le Chev.* Celles qui bordent le parterre forment un coup d'oeil ravissant: mais je ne les ai encore vues que de dessus le balcon. *La Comtesse.* Nous pouvons descendre et les voir de près. Msr. le Prieur, dites moi, je vous prie, d'où vient qu'à l'ouverture d'un jardin fleuri chacun ressent une joie subite, et pourquoi sans avoir aucune pensée distincte on goûte dans ce moment une satisfaction que l'on n'éprouve pas ailleurs? Je n'en dois, ce me semble, chercher la cause que dans les riches couleurs qui viennent fraper nos yeux. Ce n'est pas sans dessein que les fleurs ont été si magnifiquement parées. *Le Pr.* Qu'en pensez vous, Msr. le Chevalier? *Le Chev.* Jamais, je vous l'avoue, il ne m'étoit venu en pensée de chercher du dessein dans les fleurs: mais, à en juger par le plaisir qu'elles me font, elles sont faites pour nous réjouir. *La Comtesse.* Cette pensée est flateuse: mais ne seroit-elle que flateuse? et faut il la prendre pour une illusion de l'amour propre? *Le Pr.* Je suis bien éloigné de le croire. Tout est lié dans la nature; et quoique chaque chose y ait sa fin particulière, ou sa correspondance avec quelqu'autre, nous les voyons toutes se rapporter à l'homme en dernier lieu. Elles se réunissent en lui comme dans leur centre: il est la fin de tout, puisqu'il est ici le seul qui fasse usage de tout. C'est pour lui que le soleil se lève: c'est pour lui que les étoiles brillent: et si les corps les plus éloignés de lui le servent si régulièrement, à plus forte raison ce qui a été placé auprès de lui est-il destiné pour son usage. *La Comt.* Les fleurs en particulier sont visiblement faites pour lui plaire: elles n'ont même de l'agrément que pour lui. Ses yeux sont les seuls qui en jouissent. Les animaux ne paroissent goûter aucun plaisir à la vue des fleurs: ils ne s'y arrêtent jamais: ils les confondent avec l'herbe commune: ils foulent aux pieds les plus belles, et n'ont pour cet ornement de la terre que la plus parfaite indifférence. L'homme au contraire, parmi cette foule d'objets et de richesses qui l'environ-

ronnent, démêle et cherche les fleurs avec une complaisance singulière. *Le Pr.* Aussi y a-t il entr'elles et nos yeux une agréable sympathie, un attrait puissant qui nous invite à nous en approcher. Si nous en cueillons quelques-unes, nous leur connoissons de nouvelles perfections à mesure que nous les considérons de près. La plupart d'entr'elles ne se bornent pas à contenter notre vue par la beauté de leur arrangement et de leurs couleurs: elles s'emparent doucement de notre odorat par un parfum exquis: et après qu'elles ont rassasié nos sens d'une satisfaction innocente, l'esprit y découvre encore des merveilles qui le ravissent. Si je veux suivre cette fleur dans sa naissance, dans ses progrès, et dans ses suites, je trouve qu'elle a coutume de paroître dans l'endroit où la graine se montrera; et que par-tout où la fleur manque, il n'y a point de graines à espérer. Les arbres des forêts, les arbres fruitiers, les légumes, et les herbes des champs se couvrent tous les ans de fleurs plus ou moins éclatantes, pour étaler ensuite un fruit ou une graine, qui communément ne manque à se former que quand la fleur elle-même n'a pu s'épanouir ou être suffisamment conservée. Je cherche le rapport qu'il y a de la fleur à la graine: et en examinant de près la structure de chaque fleur, j'y trouve toujours un ou plusieurs étuis destinés à loger ces graines. J'y aperçois des étamines qui soutiennent, aux environs de cet étui, plusieurs paquets de poussières qui y tombent de toute part. Le tout est environné d'un calice ou d'un manteau qui s'ouvre et se ferme avec une sorte de précaution, selon la disposition de l'air. Tous ces rapports me parlent et m'instruisent. Je ne puis douter enfin que ces pièces disposées avec tant d'artifice et de régularité, et qui se séchent autour de l'étui quand la graine y est formée, ne contribuent à la génération de cette graine. Je découvre ainsi la première destination des fleurs. Dieu en accordant à l'homme la verdure de la terre, a perpétué son présent pour tous les siècles par la commission qu'il a donnée aux fleurs de renouveler chaque plante d'année en année, en y rendant la graine féconde. *Le Chev.* Voilà une fonction bien noble: mais si elles sont faites pour rendre la graine féconde, pourra-t-on dire encore qu'elles sont faites pour notre plaisir? *Le Pr.* Cette importante et première destination de procurer l'immortalité aux plantes n'en empêche pas une seconde qui est de récréer la vue de l'homme. Dieu a voulu en créant les fleurs joindre les délices à l'utilité. S'il ne les avoit destinées toutes qu'à fournir à chaque plante un germe réproductif, il ne les auroit pas relevées la plupart par des formes si gracieuses et par des couleurs si touchantes. Il en eût été comme des racines qui étant destinées à servir la plante dans l'obscurité, n'ont été pourvues d'aucune parure: au lieu que la main qui a formé les fleurs semble avoir pris plaisir à les découper et à les peindre la plupart de la manière la plus propre à réjouir la vue de l'homme,

l'homme, et à décorer son séjour. *La Comtesse.* Nous pouvons aujourd'hui nous occuper moins de cette admirable structure des fleurs qui produit des effets si utiles : nous nous en sommes suffisamment entretenus autrefois. Arrêtons-nous plus particulièrement au plaisir qu'elles font chargées de nous procurer. Il y a d'abord un très grand nombre de fleurs qui ne paroissent avoir d'autre emploi sur la terre que de présenter à l'homme un bouquet : et tandis que les autres lui préparent un fruit, dont il fera usage après la fleur, celles-là ne lui sont rien moins qu'indifférentes, quoiqu'il ne leur connoisse d'autre mérite que celui de plaire : mais elles se présentent à lui les unes et les autres avec un si grand air de bienveillance et de propreté, qu'il est aisé de voir quelles viennent toutes lui faire leur cour. *Le P.* A peine pourroit-on croire jusqu'où a été portée l'attention de réjouir l'homme par la beauté et par la multitude des fleurs. La multitude en tient du prodige : on croiroit qu'elles ont reçu ordre de naître sous ses pas : nulle partie dans la nature qui ne lui en offre tour à tour, elles naissent au haut des arbres et sur l'herbe qui rampe : elles embellissent les vallées et les montagnes : les prairies en sont émaillées : il les cueille au bord des bois et jusques dans les déserts : la terre est un jardin qui en est tout couvert : et afin que l'homme ne soit point privé de cette vue délicieuse lorsqu'il se renferme dans les bornes étroites de sa demeure, elles semblent vouloir la lui rendre plus aimable, en se réunissant dans son parterre et en s'y plaissant plus qu'ailleurs. *La Comtesse.* Ne diroit-on pas que les plus belles au moins, séparées du vulgaire des fleurs pour former une ambassade brillante, viennent rendre hommage à leur seigneur, et saluer par députés le Roi de la nature. *Le P.* Il est exactement vrai que la beauté des fleurs ne tend qu'à inspirer la joie, et que les plus belles, après bien des épreuves, ne sont trouvées propres qu'à repaître nos yeux. Aussi la vue en est-elle si touchante et le pouvoir si sûr, que la plupart des arts, qui veulent plaire ne croient jamais mieux réussir qu'en empruntant leur secours. La sculpture les imite dans ses ornemens les plus légers. L'architecture embellit souvent de feuillages et de festons les colonnes et les faces trop nues de ses édifices. Les plus riches broderies ne sont guères que des feuillages et des fleurs. Les plus magnifiques étoffes en sont toutes parsemées : et on les trouve belles à proportion, qu'elles approchent de la vivacité des fleurs naturelles. Celles-ci ont été de tout tems le symbole ou la marque de la joie : elles étoient autrefois la parure inséparable des festins, et elles se montrent encore avec aplaudissement sur la fin de nos repas lorsqu'elles viennent avec le fruit ranimer la fête qui commence à languir. Elles sont tellement faites pour les réjouissances, qu'on les trouve incompatibles avec le deuil. La bienveillance, instruite par la nature, les écarte de tous les lieux où régnent la douleur et les larmes. *La Comtesse.*

Au contraire les fêtes de la campagne ne se passent point sans guirlandes. Les fêtes des personnes polies commencent par une fleur: si l'hiver la refuse, l'art fait la contrefaire. Une jeune épouse, magnifiquement parée au jour de ses nœces, croiroit qu'il manque une partie nécessaire à sa parure, si elle n'y ajoutoit un bouquet. Une Reine même dans les plus grandes solemnités, quoique chargée des pierreries de la couronne, ne dédaigne pas cet ornement champêtre. La grandeur et la majesté ni lui suffisent point: elle aime à y joindre par le moyen des fleurs un air de douceur et de gayeté. *Le Pr.* La religion elle-même, quoique si recueillie, si simple, si ennemie d'un appareil théâtral, qui seroit plus propre à dissiper le coeur qu'à l'occuper des saints mystères ou de ses propres besoins, ne laisse pas dans certains jours de fête de permettre l'usage des rameaux, des bouquets, et des chapeaux de fleurs. *Le Chev.* Il n'y a personne qui ne soit touché de la beauté des fleurs: c'est bien dommage que nous les perdions si vite. *La Comtesse.* Il est vrai que l'on pourroit dire de chaque fleur en particulier ce qu'on a dit d'une autre beauté.

..... Les plus belles choses

Ont le pire destin:

Elle a vécu ce que vivent les roses,

L'espace d'un matin.

Mais la plupart des fleurs étant chargées de parer la demeure de l'homme, au moins pour un tems, elles se gardent bien de s'y montrer toutes de compagnie, ni dans une même saison: elles sont de service auprès de lui tour à tour: elles conviennent entr'elles pour embellir les différentes saisons, et se succèdent sans laisser aucun vuide: rarement se plaint-on de leur absence quand elles sont de quartier. *Le Prieur.* Les fleurs par cette succession nous donnent une magnifique fête composée de décorations qui se suivent dans un ordre réglé. Les hépatiques, les primevères, les violettes, les jacinthes, les oreilles d'ours, les crocus printaniers, les narcisses, les anémones, nous donnent, pour ainsi dire, le premier acte. Celles-là disparaissent pour la plupart pour faire place aux couronnes imperiales, aux fritillaires, aux narcisses à bouquet, au muguet, au lilas, aux iris, aux tulipes, aux jonquilles, aux renoncules, et à toutes les fleurs qui couronnent à présent ce parterre. Dans le lointain les arbres fruitiers mélangent les couleurs les plus tendres avec la verdure naissante, et relèvent de toutes parts la garniture du parterre. Vous voyez en même tems monter le feuillage des rosiers, des lis, des cyclamens, des juliennes, des giroflées, des boutons d'or, des taraspis, des pavots, et des oeillets: leurs tiges et leurs boutons se fortifient par des accroissemens insensibles: c'est-là que se font les préparatifs des parures de l'été. L'automne ensuite étalera les pyramidales, les balsamines, les fo-

soleils, les passevelours, les tubéreuses, les amarantes, les oeilletons d'inde, les colchiques, les tricolors, et cent autres espèces. La fête continue sans interruption : celui qui préside offre toujours du nouveau, et il prévient par d'agréables changemens les dégoûts intérieurement de l'uniformité. L'hiver ramenant les frimats et les brouillards, baisse enfin son noir rideau sur la nature et nous en dérobe le spectacle : mais en nous faisant souhaiter le retour de la verdure et des fleurs, il procure quelque repos à la terre épuisée par tant de productions, *La Comtesse*. Nous sommes si sensibles à la beauté des fleurs, que nous avons appris à nous les donner malgré l'hiver. Nous sauvons les débris de l'automne, et nous parvenons souvent à faire éclore des fleurs primanieres, sans attendre le retour des Zéphirs toujours trop lents à revenir. Les tubéreuses, les immortelles, les géranions, et d'autres, fleurs bien gouvernées peuvent ne paroître que fort tard : on les fait durer avec le sédon, jusqu'à ce que le laurier-tin fleurisse dans nos appartemens à l'abri de la bise. Les anémones et les violettes aidées en terre de la moindre chaleur ; les jacintes, les narcisses, et les tulipes mises à un air chaud et dans un peu d'eau qu'on renouvelle tous les jours, couronnent nos cheminées dans les mois les plus tristes. Nous rapprochons ainsi l'automne et le printemps : ils semblent se donner la main. *Le Prieur*. Ce n'est pas seulement d'une saison à l'autre que les fleurs se diversifient : celles-mêmes qui paroissent ensemble dans chaque saison ont une variété de formes qui démontrent et l'invention inépuisable de l'Ouvrier, et l'intention qu'il a eue de multiplier les embellissemens de notre demeure. Il est impossible de nombrer les différens plans sur lesquels toutes les espèces de fleurs ont été faites, sans qu'aucun de ces plans soit la répétition ou la copie d'un autre. Tout est original et particulier à chaque espèce : elles diffèrent entr'elles par la découpeure des pétales, par la légèreté des dentelles ou des franges qui les bordent, par la disposition des étamines qui accompagnent le coeur, par la structure du calice qui réunit toutes ces pièces, par la taille des tiges qui les soutiennent, par la forme de la fane, c'est à dire, du feuillage verd qui les environne, surtout enfin par les couleurs, et par les airs qui leur sont propres. Arrêtons nous un moment à l'impression que fait sur nous l'assemblage de tant de riches couleurs. Je ne fais à quoi les fleurs gagnent le plus, ou à être vues ensemble, ou à être considérées séparément. Ensemble, elles forment un assortiment où tout est d'accord. Rien n'y paroît rude, mal placé, ou tranchant. Il résulte du concours de toutes ces couleurs une sorte d'harmonie fort variée, dont l'oeil est parfaitement satisfait. Prises séparément, il n'y en aucune qui ne se fasse valoir par un agrément qui lui est propre, et qui n'ait, pour ainsi dire, son mérite personnel. Cueillons à l'aventure la première qui nous tombera sous la main.

C'est une des dernières anémones panachées. Elle m'offre seule ce que j'ai admiré dans le parterre entier. J'y aperçois des couleurs toutes différentes, et des nuances de ces mêmes couleurs qui s'affoiblissent par degrés, se fondent sans rudesse les unes dans les autres, et vont se noyer imperceptiblement dans les teintes voisines. La tulipe au contraire coupe sa couleur par un panache nettement distingué: et l'opposition marquée qu'elle met entre l'un et l'autre, relève encore le brillant et la vivacité de tous les deux. Si la sagesse divine s'est jouée dans la distribution des couleurs dont les fleurs sont parées; quel nouvel agrément n'a-t-elle pas mis dans l'air et la figure qu'elle a données à chacune d'elles? Voyez d'un coup d'œil toutes les fleurs qui remplissent les pièces de ce parterre. Les unes s'élèvent avec un port plein de dignité et de grandeur. D'autres sans faste et sans étalage attirent les yeux par la régularité de leurs traits. Quelle noblesse se fait sentir dans le maintien de ces tulipes! Quelle élégance et quelle simétrie dans les pyramides sur lesquelles paroîtront bienôt les lis? Au pied de ces fleurs majestueuses, j'aperçois une pensée. Celle-ci ne s'annonce point: on croiroit qu'elle a peur de paroître. De loin elle promet peu: de près elle nous réjouit par une douce odeur et par des graces singulières. *La Comtesse.* Vous me faites plaisir de l'avoir dé mêlée dans son obscurité. C'est ma fleur favorite: non seulement parce qu'elle est de toutes les saisons, et toujours prête à remplacer les autres fleurs qui nous manquent: mais parce que rien n'égale la finesse de son étoffe, ni le vermeil de sa pourpre. Le plus beau velours rapproché de celui-ci, n'est plus qu'un tissu grossier: c'est un sac ou un cilice. *Le Chev.* Il est vrai que nos étoffes ne sont, ni aussi douces, ni aussi brillantes que les fleurs: mais elles ont un avantage que les fleurs n'ont point. Elles changent: on en invente de nouvelles. Au lieu que les fleurs sont toujours les mêmes. Il y a tant de plaisir à changer! *La Comtesse.* C'est un plaisir que nous avons grand soin de nous donner dans tout ce que nous faisons. Habits, meubles, musique, langage, façon de bâtir, toutes nos inventions sont dans un mouvement perpétuel: on ne s'y fixe à rien: une mode en chasse une autre, et nos plus beaux ouvrages ne sont sûrs de plaire, ni dans cent ans, ni à cent lieues d'ici. Nous tournons et retournons les mêmes choses en cent façons. Enfin, après bien des réformes, nous nous trouvons aussi incertains, et aussi peu avancés que le premier jour. Il en est bien autrement de l'habillement des fleurs: l'étoffe, la couleur, la taille, tout en est toujours le même, à quelques mouchetures près, qui peuvent varier dans un petit nombre, et tout en plaît toujours. On n'est tenté, ni d'y ajouter, ni d'y retrancher: ce seroit tout perdre, et le modèle en est si beau qu'on ne s'avise pas même d'y rien souhaiter de plus. Les roses n'ont point changé depuis le commencement du monde, et

de-

depuis le commencement du monde les roses ont toujours plu. *Le Pr.* Voilà donc des beautés qui, sans apprêts, sans recherches, et avec une extrême simplicité, ont atteint à la perfection, et sont fixées au vrai.

La Comtesse. D'où peut naître la vraie différence de la beauté si constante des productions naturelles, d'avec la beauté si changeante, et si passagère des productions humaines? *Le Pr.* Il ne faut pas être surpris si les hommes sont bornés, stériles, et peu arrêtés dans leurs inventions: ils ne vont qu'à tâtons dans la découverte du beau. Cette matière qu'ils taillent en mille et mille façons pour se faire des maisons, des meubles, et des habits, n'est pas leur ouvrage. Ils n'en connoissent pas même le fond: elle les contredit souvent: elle se détruit, ou plutôt se dérange dans leurs mains. Ils cherchent à la remettre en oeuvre d'une façon qui leur promette plus de succès; mais la forme qu'ils lui rendent fait naître de nouveaux inconvéniens, et de nouveaux dégoûts. On voit tout le contraire dans les ouvrages de Dieu. Tout ce qu'il a fait a une beauté déterminée et persévérante. Sa volonté fait la règle du beau. Ce qu'il a fait une fois ne change plus, et plaît toujours. On sent qu'il est le maître de la nature, et qu'il la tourne à son gré. Cette matière souple et prompte à exécuter ses ordres, prend toutes les formes qu'il souhaite, et produit à coup sûr les effets qu'il a voulu. Il y imprime, selon son bon plaisir, les caractères les plus marqués, et les plus opposés. Il met sur la face du lion, du tigre, et du léopard, un assemblage de traits fiers, des linéamens terribles qui portent l'épouvante dans les âmes les plus fermes. Mais quand cette main savante tire de la même matière les fleurs qu'il destine à réjouir notre vue, il les taille d'une autre façon. Il leur donne une forme élégante et légère: il y répand la douceur et les attraits: il y peint des caractères aimables, dont la seule vue inspire la joie: et au lieu qu'il rélégue bien loin de l'homme les figures effrayantes, en les chassant dans les bois et dans les déserts, il verte au contraire à pleines mains la verdure et les fleurs dans nos campagnes, dans nos prairies, dans nos jardins, et tout autour de nous. L'homme se voit ainsi environné d'objets, qui ne se montrent à lui, que pour le consoler dans son travail, en lui offrant par-tout des plaisirs qui l'amusent sans le corrompre.

La Comtesse. Les fleurs sont indubitablement destinées à parer la terre par leurs brillantes couleurs: et la plupart même pour rendre la fête plus belle, répandent de toute part une odeur dont l'air se trouve parfumé. Il semble de plus qu'elles prennent à tâche de conserver particulièrement cette odeur pour le soir et pour le matin, où la promenade est plus agréable: au lieu qu'elles ont assez peu d'odeur durant la chaleur du jour, lorsque nous les visitons le moins. Les fleurs ont-elles de l'intelligence pour nous servir si obligeamment? *Le Pr.* Il se fait de la sève des fleurs une transpiration perpétuelle, qui augmente à propor-

tion

tion que le soleil est ardent. Ces esprits qui sont essencés ou aromatiques dans bien des fleurs, se dispersent aisément dans un air rarifié par les chaleurs, et alors ils affectent faiblement l'odorat: au lieu qu'ils ne percent qu'avec peine l'air qui est resserré par le retour de la nuit. L'action du soleil qui les détache est trop foible le soir et le matin pour les écarter à une grande distance, et par leur réunion ces esprits font sur nous une impression plus forte. De l'écoulement de ces petites parties hors de la fleur, il se forme autour d'elle un tourbillon qui se disperse, ou se resserre, tantôt plus, tantôt moins, selon l'action du soleil et de l'air. *La Com.* Il faut que les esprits qui composent ce que vous appelez le tourbillon d'odeur, soient bien fins et bien légers, puisque la seule lumière du jour suffit pour les dissiper dans certaines fleurs. J'en cultive une qu'on nomme le géranion triste, qui n'a point d'odeur durant le jour, et qui en a une exquisite durant la nuit. *Le Pr.* Tout démontre dans les fleurs une dissipation d'esprits qui s'augmente à proportion que le soleil agit sur elles. Mais, Monsieur le Chevalier, ne nous en tenons pas là. Dans l'étude des choses naturelles, la bonne Philosophie ne se borne pas à y voir le mécanisme: elle remarque encore le bienfait. On aperçoit aisément la liaison qui se trouve entre le soleil, l'air, et les fleurs, mais y peut-on méconnoître une bonté attentive à faire tourner ces correspondances à l'avantage de l'homme? C'est en tout qu'il a été traité en Roi: non seulement on a parfumé son chemin de fleurs, pour contenter ses yeux: mais on a pris soin d'embaumer, et en quelque sorte de purifier l'air qu'il respire, en répandant les plus doux parfums sur son passage: on croiroit même que les fleurs s'aquittent de ce devoir avec intelligence, en réservant leurs exhalaisons les plus gracieuses et les plus sensibles pour les momens du soir, où elles voient l'homme venir au milieu d'elles se délasser de son travail. *La Comtesse.* Elles ne bornent pas leurs services à faire le plaisir de la vue et de l'odorat: les autres sens en peuvent encore tirer avantage. Elles nous donnent des pâtes qui enrichissent nos desserts, des poudres qui parfument nos armoires, des sirops, et même des remèdes qui nous soulagent dans nos maladies. Les violettes, les jonquilles, les fleurs de pêchers, les roses, les jasmîns, les oeillets, et surtout les fleurs d'orange, nous fournissent des conferves, des confitures, des essences, des eaux distillées, qui nous font jouir des odeurs et des autres bonnes qualités des fleurs, longtems après qu'elles sont passées. *Le Chev.* J'ai toujours aimé les fleurs: mais j'en avois une idée trop basse. Je les regardois comme de petites productions du hazard, venues çà et là par caprice, et à l'avanture. A présent que je les vois paroître à dessein de me faire plaisir, je les regarde avec admiration, et avec reconnoissance. *La Comtesse.* Rien n'est plus juste. A quoi servent les lumières, quand elles ne sont pas accompagnées de sentimens?

Le